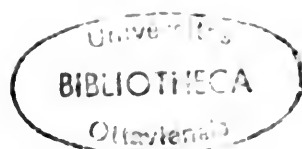




JAN 22 1970









FABLES, CE  
CONTES  
ET ÉPITRES,

*Par M. l'Abbé LE MONNIER.*

---

Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,  
Et des vains ornemens l'effort ambitieux :  
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.  
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.

LA FONTAINE.

---



*A PARIS, RUE DAUPHINE,*

Chez { CH. ANT. JOMBERT pere, Libraire du Roi,  
L. CELLOT, Imprimeur-Libraire.  
CL. ANT. JOMBERT fils aîné, Libraire.

---

M. DCC. LXXIII.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*

BIBLIOTHECA

PQ

1995

.L67F3

1773

Coll. spec.



## DE LA FABLE.

QU'EST-CE que la fable ? Qu'entend-on par le mot fable ? Question simple en apparence , question que doit se faire tout homme qui veut lire des fables , & plus encore celui qui en veut composer. Je me la fais cependant pour la première fois aujourd'hui que je donne au public un recueil de fables. Encore n'y vois-je point de réponse claire & satisfaisante. Je vais la chercher avec le lecteur. Nous la trouverons ensemble , ou nous verrons ensemble qu'on ne peut la trouver.

Le mot fable est vague. Il a trop de significations pour en avoir une bien déterminée. Fixons d'abord les acceptions qu'il n'a point ici ; ce sera peut-être le moyen de trouver le véritable sens qu'on doit lui donner.

Fable dérive du verbe *fari* , & signifie discours. On l'a détourné de son étymologie pour lui faire signifier mensonge , discours faux & controuvé.

La fable , comme mot collectif sans pluriel , veut dire la théologie païenne ; l'histoire de ces faux dieux du paganisme qui ont animé la poésie ancienne qui en paroïsoit la mere.

La fable ainsi prise a été divisée en fables historiques , philosophiques , allégoriques , morales , mixtes , &c. division & divinités que M. Gebelin vient d'anéantir , en prouvant avec une sagacité étonnante & après un travail effrayant , que toute la mythologie est une allégorie relative à l'agriculture.

Par *fabula* , les Latins entendoient un poëme dramatique.

*Neve minor , neu sit quinto productior actu  
Fabula , quæ posci vult , & spectata reponi.*

Hor. de art. poët.

*Fabula seu mæsto ponatur hianda tragædo.*

Perf. sat. V.

Par le mot fable , nous entendons en françois , dans le drame & l'épopée , l'ordre & l'arrangement des événemens que le poëte a combinés avant que de commencer à écrire. Fable dans ce sens est le synonyme de plan.

Ce n'est point de la fable prise dans ces divers sens qu'il s'agit ici.

Il est question d'examiner ce que c'est que la fable ou l'apologue, inventée par Esope, Locman, Pilpai, Socrate, Archiloque, ou d'autres. Comment la définira-t-on? Si on dit que la fable est un poëme, dont le but est d'instruire & d'amuser, cette définition conviendra à tous les poëmes en

général , puisque, selon le précepte d'Horace, tous les poëtes doivent se proposer pour but d'instruire & d'amuser.

*Aut prodesse volunt aut delectare poëtae ,  
 Aut simul & jucunda , & idonea dicere vita. . .  
 Centuriæ seniorum agitant expertia frugis :  
 Celsi prætereunt austera poemata Rhamnes.  
 Omne tulit punctum , qui miscuit utile dulci ,  
 Lectorem delectando , pariterque monendo.*

De art. poët.

Si on dit avec la Motte , que *la fable est une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action* , cette définition ne conviendra point aux fables dépourvues d'action , & dans lesquelles tout se passe en dialogue. Elle ne pourra s'appliquer aux fables qui n'offrent aucun sens allégorique. Pour conserver la définition de la Motte , il faudroit retrancher du recueil de La Fontaine , la fable de l'homme & son image , celle de Socrate qui se bâtit une maison , celle de Simonide préservé par les dieux , &c. parce qu'elles ne renferment aucune allégorie ; il faudroit supprimer encore les fables de l'homme entre deux âges , du chat-huant qui coupe les pieds aux souris , du rieur & des poissons , le testament expliqué par Esope , parce que ces fables ne présentent aucune instruction morale. Mais ce seroit faire trop de sacrifices. Il vaut mieux rejeter la définition de la Motte. Il vaut mieux renoncer à

toute définition de la fable , puisqu'on ne voit pas qu'on puisse en donner une définition appropriée à toutes les fables en général , & à chaque fable en particulier.

Après avoir ainsi avoué mon incapacité à définir la fable , on s'attend bien que je n'entreprendrai pas d'en donner les regles. Et où les prendrois-je ces regles ? Il n'en existe point. Il faudroit les créer. Et qui en a le droit ? Personne : & moi bien moins que tout autre. Boileau ( 1 ) n'a pas osé l'entreprendre.

Lorsqu'Esopé fit ses fables , il n'avoit point de modele. Il ne pouvoit exister de préceptes d'un genre inconnu jusqu'alors. Phedre vint ensuite , & n'imita point son devancier , quoiqu'il l'eût promis dans son prologue.

*Æsopus auctor , quam materiam reperit ,  
Hanc ego polivi versibus senariis.*

Notre fabuliste françois parut... mais c'est en fable qu'il faut parler de lui.

Un homme eut un fils. Une fée présente à sa naissance dit : cet enfant sera célèbre dans les

---

(1) On donneroit bien mauvaise opinion de Boileau , si on disoit que c'est par mépris qu'il n'a point parlé de la fable dans son art poétique.

courfes de chevaux & par fes voyages. Je lui ferai préfent d'une monture quand il fera grand. Dès que l'enfant put fe tenir à cheval , le pere l'inſtruiſit dans l'art de l'équitation. Tous les préceptes lui furent cent fois répétés. La fée arrive avec ſon préfent. C'étoit un cheval ailé. Le jeune homme ſaute deſſus. Le pere lui crie : oublie , mon fils , oublie toutes mes leçons ; ſaiſis les crins , tiens-toi bien & laiſſe-toi emporter. L'enfant ſ'appelloit La Fontaine ; Pegafe étoit la monture.

La Fontaine , entraîné par ſon heureux génie , n'a point ſuivi ſes prédéceſſeurs. Il a pris une route nouvelle & ſ'eſt fait créateur de ſon genre. Il a fait des chef-d'œuvres , mais il n'a point donné de préceptes. La Motte a diſſerté très-ingénieufement ſur le genre de la fable ; mais en même tems il a donné des fables qui font voir que les diſſertations & l'eſprit ne peuvent remplacer le génie.

La Motte , avec toute l'adreſſe d'une coquette qui médit d'une femme plus jolie qu'elle , a tâché de déprimer La Fontaine. Tout en vantant la beauté de ſon génie , les graces de ſon ſtyle , il inſinue que La Fontaine n'eſt point inventeur de ſes fables. Il lui reproche d'avoir bleſſé les convenances , choqué la vraifemblance ; d'avoir mis , d'après



Phedre, la brebis, la genisse, la chevre en société avec le lion, &c. &c. d'avoir placé quelquefois la morale au commencement de ses fables, & dérobé par-là au lecteur ou la surprise, ou le plaisir de la deviner. Enfin la Morle dit de fort bonnes raisons. La Fontaine a tort quand on entend la Morle. Qu'on jette les yeux sur La Fontaine, on oublie les reproches dictés par la rivalité. On trouve que tout lui sied, jusqu'à son négligé, jusqu'au désordre de sa parure; il charme, séduit, enchante. La coquette est abandonnée avec son art, ses graces étudiées, son afféterie & sa médisance.

On admire les fables de La Fontaine; on les admirera toujours; rien de plus juste. Mais un point très-injuste, c'est de comparer ceux qui font des fables à l'incomparable La Fontaine, c'est d'exiger qu'ils volent sur ses traces, qu'ils prennent un essor aussi élevé que le sien. On veut qu'un cheval ordinaire suive un cheval-oiseau.

Vous voulez qu'un fabuliste ressemble à La Fontaine; mais au moins dites en quoi. Faut-il lui ressembler par l'ingénuité qui lui est propre? Par ces traits naïfs qui forment le caractère de son génie comme les traits de son visage constituoient sa physionomie? C'est me proposer de modeler mon visage sur le sien. Cette proposition absurde le paroîtra davantage encore, si l'on fait



attention que La Fontaine est un vrai Protée, qu'il prend toutes les formes, qu'il devient tour à tour lion, tigre, renard, oiseau, poisson, & tous les êtres qu'il met en scène.

Exigez-vous que j'imité le style de cet auteur inimitable ? Mais La Fontaine a-t-il un style ? Non. Il les a tous. C'est toujours le sujet qui lui donne le style. Il se persuade ce qu'il veut persuader ; il éprouve les sentimens qu'il veut inspirer, & son style en est l'expression.

*Post effert animi motus interprete lingua.*

Lorsque La Fontaine dit :

Un mal qui répand la terreur ,

Mal que le ciel en sa fureur

Inventa pour punir les crimes de la terre ;

La peste , puisqu'il faut l'appeller par son nom ;

Capable d'enrichir en un jour l'Acheron , &c.

Ce style, qui exprime si bien l'horreur qu'éprouvoit le poëte, qui la fait si bien passer dans l'ame du lecteur, ressemble-t-il au portrait de la laitiere ?

Perrette , sur sa tête ayant un pot au lait

Bien posé sur un couffinet ,

Prétendoit arriver sans encombre à la ville.

Légere & court-vêtue elle alloit à grands pas ,

Ayant mis ce jour-là , pour être plus agile ,

Cotillon simple & souliers plats.

La Fontaine se ressemble-t-il à lui-même dans la

x      *D E L A F A B L E.*

fable des deux pigeons , & dans celle du torrent & de la riviere ? Quoi de plus doux que ce début ?

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre.

L'un d'eux s'ennuyant au logis ,

Fut assez fou pour entreprendre

Un voyage en lointain pays.

Quelle différence de style dans ces vers !

Avec grand bruit & grand fracas

Un torrent tomboit des montagnes :

Tout fuyoit devant lui ; l'horreur suivoit ses pas ;

Il faisoit trembler les campagnes.

Et c'est-là le peintre qu'on propose d'imiter ! dont il faut prendre le coloris ! Auroit-il pu s'imiter lui-même ? Auroit-il jamais pu copier un de ses tableaux ? Non. Au lieu d'une copie il auroit fait un second original.

Avec du génie , une ame grande , élevée & hardie on fera une belle scene comme Corneille.

Avec du génie , un cœur tendre & sensible , une oreille délicate, on marchera sur les pas de Racine.

Avec du génie , du goût & de la patience , on se mettra à côté de Boileau ; mais La Fontaine. . .

Et quand on pourroit imiter La Fontaine , le devroit-on ? La fable est un pays où l'on ne peut s'enrichir que par des découvertes. Et quelles découvertes fera-t-on , si la crainte de s'égarer fait suivre les chemins battus , si l'on s'arrête dès qu'on

n'appercevra plus la trace des devanciers qui n'ont suivi la trace de personne, & qui ont pris des routes différentes ?

La seule regle qu'on puisse donc raisonnablement prescrire aux fabulistes, ainsi qu'à tous les poëtes, c'est de n'être point imitateurs, de suivre leur caractère, leur goût naturel. Peut-être seront-ils de mauvais originaux. Et bien qu'en arrivera-t-il ? On les rejettera. Les rejetteroit-on moins s'ils étoient des copistes serviles ?

On s'écrie souvent en littérature : vous sortez du genre, ceci n'est point du genre. On dispute fortement sur le genre avant que d'examiner s'il existe un genre.

Le genre dramatique ( on le cite parce que c'est celui sur lequel on a le plus disserté ), le genre dramatique, nous dit-on, veut trois unités. Comme le bon sens en exige deux, & que l'unité de lieu, quand on peut la conserver, ajoute à la vraisemblance, ne disputons point. Le genre dramatique veut de plus exposition, nœud & dénouement. Et où a-t-on pris cette regle ? Ce n'est certainement pas dans la nature. C'est dans les modeles qui ont réussi. Mais n'est-il qu'un moyen de réussir ? Je voudrois bien savoir comment l'exposition pourroit avoir lieu, si le drame étoit composé de maniere qu'il n'y eût rien d'antérieur à

faire connoître , & que l'action entiere commençât avec la piece , & que l'action ne durât pas plus que la représentation.

Vous entendez du bruit dans la rue. Vous mettez la tête à la fenêtre. Vous voyez deux hommes qui se querellent. La dispute s'échauffe. Arrive une femme toute troublée. A son trouble , à l'intérêt qu'elle prend à l'un des contestans , vous jugez qu'elle est sa femme. Après beaucoup d'incidens ( que je supprime , pour ne pas faire ici le plan d'un drame ) un des querelleurs poignarde son adversaire. La garde arrive , veut saisir l'assassin. Il se défend. Se voyant prêt d'être arrêté , il se tue. Et vous fermez votre fenêtre.

Si ce spectacle vous a intéressé , touché , attendri , vous avez tort. Ce drame étoit hors du genre. Il n'a point eu les cinq actes & les quatre intervalles prescrits par l'usage ; point de *protase* , d'*épitase* , de *catastase* , & de *catastrophe* artistement arrangées ; point de scenes savamment filées , l'intérêt mal ménagé , &c.

C'est ainsi qu'on raisonne sur le prétendu genre de la fable. Et comme on n'a point de regles à citer , ainsi que dans le genre dramatique , chacun en fait à sa fantaisie , & finit toujours par alléguer La Fontaine. *Ce sujet , dit-on , ne peut être traité en fable. Il est trop grave , trop sérieux. On*

compte les vers des plus longues fables de La Fontaine , & l'on vous dit : n'excedez pas cette mesure. Ainsi des fables courtes.

Un admirateur de La Fontaine (admirateur sur parole, comme on en voit beaucoup) s'en vient me dire : *vous introduisez un cerf qui fait un billet, un loup qui le signe ; c'est blesser toutes les regles du genre, c'est blesser les convenances ; la Fontaine s'en est bien gardé. Ses animaux parlent, mais n'écrivent point.* J'ouvre La Fontaine ; je me justifie par des exemples, & mon critique devient approbateur. J'aurois pu le railler & lui dire : si ce que La Fontaine a fait est bien, seulement parce qu'il l'a fait, ce qu'il a fait n'étoit pas bon à faire lorsqu'il le fit, parce qu'il ne l'avoit pas encore fait : mais je ne raille jamais les gens qui m'approuvent.

Un académicien de... homme fort connu dans sa petite ville par son talent pour les logogryphes & les bouts rimés, prend un air grave, allonge la levre & fronce le sourcil pour me dire : *votre brebis fait une faute de grammaire lorsqu'elle dit : & pourquoi faire ouvrir* (page 3, v. 2). Au lieu de répondre sérieusement, *combien*, lui dis-je, *êtes-vous de membres dans votre académie ? — Je suis le dernier reçu, & je fais le centieme. Nous avons tous condamné cette maniere de parler. — Dans ce cas ma brebis pourroit avoir tort. Elle est seule*

*contre cent.* Mon docteur sourit autant qu'il peut, me salue & me quitte.

Un autre m'indique les endroits où il veut des traits naïfs & gais ( comme si la gaieté, la naïveté se commandoient ). Un autre veut que je fasse des vers sententieux , de ces vers qu'on retient & qu'on cite. Un autre , que je mette plus d'élégance , de grace & de prétention dans le style , &c. &c. &c. Je réponds à ces Messieurs par une fable , & je leur dis :

Hier j'entre chez une femme qui vise à l'esprit. Elle étoit à sa toilette. Je l'attends dans le salon. Ses deux petites filles , l'une âgée de huit ans , l'autre de six , jouoient à la madame. Elles avoient mis leurs poupées sur deux fauteuils. Ces poupées étoient leurs enfans. Chaque maman instruisoit sa fille , lui reprochoit ses défauts , & tout cela avec une grace enfantine qui m'amusoit. La mere entre. Elle me voit rire. Je lui répète tout bas ce que j'ai entendu. Elle rit aussi , puis fait recommencer la scene , & ne manque pas de reprendre les fautes de langage qui échappent aux actrices , de leur dicter ce qui seroit plus à propos de dire , & tout est gâté. Adieu gaieté , naturel & naïveté. J'avois entendu causer deux petites La Fontaine ; & voilà deux graves Houdart qui diffèrent.

Concluons donc qu'il n'existe & ne peut exis-

rer de regles fixes sur la contexture ni sur le style de la fable. Nous avons un modele. Tant mieux pour les lecteurs ; mais tant pis pour les écrivains. La fable est encore aujourd'hui pour nous ce qu'elle étoit avant Esope , un terrain à défricher.

Cette proposition paroîtroit absurde si on ne l'expliquoit pas. Expliquons, & suivons la comparaison. Avant Esope le pays de la fable étoit une friche immense. Esope en prit une portion. Il prit le meilleur sol ; ( il choisissoit ) il le mit en valeur. Cette terre étoit neuve. Bonne récolte. Phedre ensuite laboura les sillons d'Esope. Belle moisson encore. Enfin La Fontaine s'est emparé de leur héritage. Il en a fait un jardin délicieux. Variété de fleurs & de fruits.... Il a clos ce Jardin d'un mur , sur la porte est écrit : *promenez-vous ici , mais ne touchez à rien.* On ne peut donc sans témérité empiéter sur le bien de La Fontaine. Mais à côté de ses possessions est encore un sol intact , & qui peut devenir fertile à proportion de la culture , & selon la graine qu'y semera le fabuliste. Tout l'art qu'on peut lui prescrire , c'est de n'en avoir aucun , d'écouter , de suivre & d'imiter la nature , qui fut la maîtresse de nos maîtres. Soit que le fabuliste parle , soit qu'il fasse parler ses acteurs , il faut observer les convenances , conserver à chacun son caractère naturel , s'il est dans son état naturel , &

le caractère de la passion ou du sentiment qui l'anime, s'il éprouve ou passion ou sentiment.

A l'égard de la morale qui doit résulter de chaque fable, qu'on la place au commencement ou à la fin, qu'elle soit exprimée ou qu'on la laisse deviner au lecteur, si elle est assez claire pour être devinée, tout cela est indifférent. Qu'elle soit une réflexion du poëte, ou qu'elle naisse naturellement des discours d'un interlocuteur, la différence est peu essentielle. J'ai cependant préféré souvent le dernier parti qui ménage davantage l'amour propre du lecteur. Il n'aime pas que l'écrivain s'érige en pédagogue. Il aime mieux être instruit par un animal que par son semblable.

Mais un point de la plus grande importance ; c'est que la morale soit pure & saine ; qu'elle inspire la vertu & les bonnes mœurs. la Fontaine n'a pas toujours été bien attentif à cet égard. Il vaudroit mieux qu'il eût supprimé la fable de la chauve-fouris que de prêcher la duplicité en nous disant :

Le sage dit, suivant les gens :

Vive le roi, vive la ligue.

Ces deux vers seroient plus vrais s'il avoit mis *le fourbe*, au lieu de dire *le sage*.

Quiconque est loup agisse en loup ;

C'est le plus certain de beaucoup ;



paroît une maxime inutile à prêcher aux loups ; puisqu'ils ne s'en départent point ; mais mauvaise à débiter aux hommes.

L'auteur du payfan du Danube devoit-il donner ces leçons de flatterie ?

Amusez les rois par des songes ,  
Flattez-les , payez-les d'agréables men songes ;  
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli ,  
Ils goberont l'appât , vous ferez leur ami.

La fable des poissons & du berger est ainsi terminée par une apostrophe aux rois :

O vous pasteurs d'humains , & non pas de brebis ,  
Rois qui croyez gagner par raison les esprits

D'une multitude étrangere ,  
Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout :

Il y faut une autre manière ;  
Servez-vous de vos rets , la puissance fait tout.

Morale odieuse , & qui a dû déplaire à la cour comme à la ville. Par cette raison seule , La Fontaine auroit mieux fait de supprimer la fable entière que de prêcher la violence. Mais il avoit une autre raison. C'est la contradiction qui se trouve entre cette morale , & celle de Borée & du soleil :

Plus fait douceur que violence.

La Fontaine , s'il y eût fait attention , se seroit apperçu qu'il s'étoit condamné lui-même dans la fable du satyre & du passant , lorsqu'il fait dire au premier ce jeu de mots :

Arriere ceux dont la bouche  
Souffle le chaud & le froid.

Lorsque La Fontaine fait dire par l'âne au vieillard :

Et que m'importe donc , dit l'âne , à qui je sois ?

Sauvez-vous & me laissez paître.

Notre ennemi c'est notre maître ,

Je vous le dis en bon françois.

La Fontaine ; dis-je , auroit dû s'appercevoir que cette morale n'étoit propre qu'à faire de mauvais citoyens , & qu'elle devoit déplaire aux François dont on vante , avec raison , l'attachement à leurs souverains. J'avoue qu'en mon particulier cette morale m'a tellement choqué , que j'ai voulu prouver ( autant qu'on peut prouver en fable ) qu'il ne falloit jamais changer de maitre , sur-tout quand on vit sous un gouvernement sage & modéré , & sous un bon prince. Voilà pourquoi j'ai fait la fable des chevres qui sont trop heureuses de retourner chez le monarque Guillot , après avoir essayé d'un doge & d'un sultan. Je ne me flatte point que cette fable puisse plaire par les agrémens de la narration & du style ; mais je suis bien persuadé que sa morale sera adoptée par tous les cœurs patriotes & françois.

Ce reproche , qu'on ose faire à La Fontaine , n'attaque nullement ses talens de poëte. Il sera

toujours un modele inimitable , & laissera bien loin derriere lui tous ceux qui voudront le suivre.

Après cet aveu , cet hommage rendu à la vérité , on me demandera pourquoi j'ai la témérité de donner ces fables. Je dois répondre à cette question.

Les premieres fables que j'ai faites étoient pour des enfans & dans des circonstances particulieres. Elles ont été goûtées comme tous les ouvrages de société lorsqu'ils sont supportables. On m'a encouragé. Dans des instans de désœuvrement , où pour me délasser de travaux plus sérieux , j'ai fait des fables ; je n'avois d'autre but que de m'amuser en les faisant. Peut-être est-ce tant mieux.

Lorsque je prenois ma plume & mon papier , si j'eusse imaginé que je faisois un livre , si je l'eusse vu de loin livré au public , j'aurois tremblé. Ma muse , qui n'a peut-être d'autre mérite que de jaser seule avec assez d'aisance , auroit pris un air de contrainte & de gêne si elle eût vu des écoutans ; & j'aurois plus mal fait en voulant mieux faire. J'ai nagé hardiment , parce que je ne croyois pas l'eau profonde. Si j'eusse connu le danger , je me serois noyé , ou j'aurois gagné la rive sans oser m'aventurer davantage.

C'étoit donc pour mon amusement particulier que j'écrivois d'abord ; c'étoit pour me dé-

sennuyer en route lorsque je voyage seul , que j'ajustois des rimes au bout de ma prose. Ensuite j'ai montré mes fables à quelques amis ; j'en ai donné quelques-unes dans des journaux. Mes amis & le public les ont vues avec indulgence ; leur bonté m'encourage à publier ce recueil. Il n'est pas volumineux. Si mes fables sont jugées mauvaises, il y en aura encore trop. Si par hasard elles réussissoient , je continuerois.

Je serai très-content si mon ouvrage peut plaire au public , & très-heureux s'il devient utile aux enfans. C'est principalement aux enfans que je l'offre , bien persuadé qu'ils n'y chercheront pas des sens détournés pour m'en faire un crime , & qu'ils ne prendront pas mes oreilles pour des cornes (1).

Je dois les avertir que ces fables veulent être lues comme de la prose toute simple. Il faut oublier qu'il s'y trouve des rimes. On ne doit point les déclamer , il faut les *causer* bonnement.

---

(1) Voyez la fable de La Fontaine , *les oreilles du lièvre*, liv. 5 , fab. 4.

# T A B L E

*Des pieces contenues dans ce volume.*

## F A B L E S.

FABLE PREMIERE. <i>Le Cerf &amp; la Brebis.</i>	pag. 1
FABLE II. <i>Le Curé &amp; son Tailleur.</i>	4
FABLE III. <i>Les Lapins sur les glaçons.</i>	6
FABLE IV. <i>Volant &amp; Moustar.</i>	10
FABLE V. <i>Le Dîner de famille.</i>	12
FABLE VI. <i>L'If &amp; le Pommier d'un cimetiere.</i>	17
FABLE VII. <i>Le Gondolier &amp; le Sénateur.</i>	19
FABLE VIII. <i>Le Melon &amp; l'Artichaut.</i>	11
FABLE IX. <i>Le Rossignol qui ne chante plus.</i>	26
FABLE X. <i>La Foire de Briquebec.</i>	28
FABLE XI. <i>Les Cruches.</i>	32
FABLE XII. <i>Le Lion cruel.</i>	36
FABLE XIII. <i>Le Paysan &amp; son Seigneur.</i>	38
FABLE XIV. <i>Le Tigre &amp; le Renard.</i>	46
FABLE XV. <i>La Lune &amp; le Soleil.</i>	48
FABLE XVI. <i>Parole de M. Fiquet.</i>	51
FABLE XVII. <i>Les deux Chiens &amp; la Bergere.</i>	52
FABLE XVIII. <i>La Vigne &amp; son Seigneur.</i>	57

FABLE XIX. <i>Les Paysans &amp; les Couleuvres.</i>	59
FABLE XX. <i>Le Huron se mêlant de juger d'Architecture.</i>	61
FABLE XXI. <i>Le Fermier &amp; son Cheval.</i>	65
FABLE XXII. <i>Le Tisserand &amp; son fils.</i>	68
FABLE XXIII. <i>Les deux Noyers.</i>	70
FABLE XXIV. <i>Le Statuaire &amp; son ami.</i>	77
FABLE XXV. <i>Les Chevres.</i>	78
FABLE XXVI. <i>Le Rossignol &amp; la Fauvette.</i>	84
FABLE XXVII. <i>Gros-Colas.</i>	86
FABLE XXVIII. <i>L'Alouette &amp; la Taupe.</i>	89
FABLE XXIX. <i>Le Philosophe &amp; sa Femme.</i>	98
FABLE XXX. <i>Les deux Chevaux.</i>	100
FABLE XXXI. <i>Les Sabots trop courts.</i>	104
FABLE XXXII. <i>Lubin &amp; le Bailli. Le Cheval de ferme &amp; le Cheval de bataille.</i>	105
FABLE XXXIII. <i>L'Insolent.</i>	111
FABLE XXXIV. <i>L'Éléphant qui veut faire instruire son Fils.</i>	110
FABLE XXXV. <i>Le Barbier de village.</i>	116
FABLE XXXVI. <i>Les Oiseaux dans la voliere &amp; le Paon.</i>	118
FABLE XXXVII. <i>Le Vigneron &amp; les Commis de la barriere.</i>	121
FABLE XXXVIII. <i>Le Chien &amp; les Cochons.</i>	124
FABLE XXXIX. <i>L'Éléphant &amp; les deux Renards.</i>	127

## T A B L E.

xxiiij

FABLE XL. <i>Le Maire de Baune.</i>	129
FABLE XLI. <i>Les Nageurs.</i>	133
FABLE XLII. <i>L'Enfant bien corrigé.</i>	136
FABLE XLIII. <i>Le Plaisir.</i>	144
FABLE XLIV. <i>Le Fils ingrat , ou dialogue sur la raison humaine.</i>	150

---

## C O N T E S.

<i>Goffelin &amp; Gai.</i>	164
<i>Le Dervis.</i>	172
<i>Les Qui-pro-quo de Bacchus.</i>	181

---

## É P I T R E S.

<i>ÉPITRE à Monseigneur. . .</i>	187
<i>ÉPITRE à M. le Baron de Beauvais , pour lui de- mander la clef de ses barrières de Gentilli.</i>	191
<i>ÉPITRE à M. le Baron de Beauvais , pour le jour de sa fête.</i>	194
<i>ÉPITRE bavarde à M. Aubri , Chevalier de saint Michel , Architecte du Domaine , pour lui de- mander une marche d'escalier.</i>	201
<i>ÉPITRE des Chapelains &amp; Clercs d'une église colle- giale à leur Chapitre.</i>	208
<i>ÉPITRE à Madame de. . . le jour de sa fête.</i>	212

Fin de la Table.

*Fautes à corriger.*

*P*ag. 14, vers 18, jusqu'au près, *lisez* jusqu'auprès:

*P.* 40, v. 21, ma faveur encore, *lis.* encor.

*P.* 58, v. 9, comme on peu, *lis.* comme on peut.

*P.* 84, v. 10, tu lui dois? *lis.* tu lui dois...

*P.* 90, v. 10, s'ils t'on, *lis.* s'ils t'ont.

*P.* 91, v. 5, il m'a, *lis.* ils m'ont.

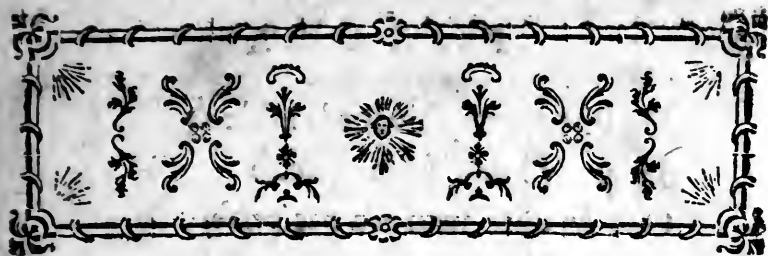
*P.* 93, v. 9, une espace, *lis.* un espace.

*P.* 112, v. 12, chrages, *lis.* charges.

*P.* 135, v. 12, tous seuls, *lis.* tout seuls:

*P.* 184, v. 19, honnête, sage. *lis.* honnête & sage:





# FABLES.

---

## FABLE PREMIERE.

### *La Brebis & le Cerf.*

**P**UISQUE vous venez à l'ouvrage  
Lorsque les bleds sont moissonnés ;  
Pauvres fabulistes , glanez ,  
Glanez , c'est-là votre partage.

Encor , gardez-vous bien de crier , *quel dommage !*  
Le lecteur répondroit , en vous riant au nez :

« La Fontaine a tout pris ; il eut droit de tout

» prendre ,

» Et fut sage de se hâter ;

» Car s'il eût voulu vous attendre ;

» Vous auriez bien pu tout gâter.

» Les épis qu'oublia sa tranchante faucille

» Sont à vous ; le public là-dessus vous dit , *pille !*

Puisqu'on nous le permet , pillons.

De Phedre en suivant les sillons  
 J'y trouve une fable concise  
 Que Messire Jean n'a pas prise.  
 Muse , hâtons-nous , prenons-la.  
 Vatelet , Nivernois pourroient passer par-là ,  
 En vers nobles & doux ils l'auroient bientôt mise ;  
 Y toucher après eux seroit folle entreprise.

En voyant agir des fourmis ,  
 Un beau jour certaine brebis  
 Forma le projet dans sa tête  
 D'avoir un magasin. Bientôt elle est en quête ;  
 Elle trotte , va , vient , ramasse des épis ,  
 Les entasse dans son logis ,  
 Puis les bat , les vanne , & les crible ;  
 Crible , van , & fléaux font ses pieds & ses dents ;  
 Une brebis n'a pas de meilleurs instrumens.  
 Enfin en peu de jours , dans son manoir paisible ,  
 La demoiselle voit un fort joli monceau  
 De froment pur , bien net & beau.  
 « Voilà , dit-elle , ma pâture  
 » Pour le tems où l'hiver  
 » De ses frimats aura couvert  
 » Les champs , les prés , les bois , & brûlé la verdure.

Vers la fin de l'automne , à sa porte un vieux cerf

Vient frapper & lui dit : ouvrez , je vous conjure  
La brebis de répondre, & pour quoi faire ouvrir ?—

« Ouvrez , voisine , ouvrez , de faim je vais mourir

» Si l'on ne me donne assistance.

» Prêtez-moi de vos bleds. — Jé n'ai que ma pi-

» tance ,

» Et l'hiver n'est pas loin. — Au plus tard dans un

» mois

» Je vous rendrai le double, & du gland de mes bois

» Par dessus le marché. — Mais si par aventure

» Vous ne me rendiez rien. — Ah , c'est me faire in-

» jure

» Mais puisque vous doutez , j'ai pour ma caution

» Le loup , seigneur de ce canton.

» Par le trou de votre ferrure

» Regardez mon billet avec sa signature. —

» Bel emprunteur , qui pour garant

» M'offrez un voleur , un brigand ,

» De moi rien n'aurez , je vous jure ;

» Vous avez le pied leste & lui la dent trop dure.

» Je ne prête point à des gens

» A qui l'on n'oseroit envoyer les sergens »



## F A B L E I I.

*Le Curé & son Tailleur,*

**J**e ne puis y songer sans rire  
A l'histoire de mon curé.  
Par plaisir je vais vous la dire :  
Vous en rirez aussi , j'en suis bien assuré.

Un jour ce curé me demande  
Si je connoîtrois un tailleur  
Bien diligent & point voleur.  
Je lui vante le mien ; il l'accepte & le mande.  
L'ami Buée arrive. « Ah , bonjour. — Serviteur. —  
» Je voudrois contre la froidure  
» Une bonne soutane ; il me la faut demain. —  
» Vous l'aurez. — Sans manquer ? — Sans man-  
quer , je vous jure. —  
» Mais demain dès le grand matin. —  
» Vous l'aurez. — Prenez donc à l'instant ma  
» mesure ».

Tout en toisant le dos , & le ventre , & les bras ,  
Notre tailleur me fait un signe  
Auquel je n'entends rien. Je lui parle tout bas ,  
Lui dis de s'expliquer. « Vous ne voyez donc pas

- „ Comme l'épaule gauche avec l'autre s'alligne ;  
„ Elle est de deux pouces au moins  
„ Plus que sa sœur & grosse & haute. —  
„ Croyez-vous ? — Aux yeux cela faute ;  
„ Mais attendez-vous que mes soins  
„ Cacheront... — Ah j'entends ; un peu de garni-  
ture  
„ Rectifiera demain l'erreur de la nature. —  
„ C'est vrai. — Bonjour „. Il part, revient le len-  
demain.

En cachette il me fait tâter avec la main  
L'endroit garni. Je ris. Il place son ouvrage.

Je ris alors bien davantage

En voyant mon curé, président des bossus.  
Ce n'étoit morbleu point une bosse en ébauche,  
C'étoit un beau melon, melon des plus cossus.  
Le diable de tailleur avoit du côté gauche  
Ajusté le couffin fait pour le côté droit.

C'est ainsi qu'un ami, zélé, mais mal-adroit ;  
En voulant m'excuser d'une faute légère  
Qu'on ne voyoit pas trop, la montre & l'exagère.



## F A B L E I I I.

*Les Lapins sur les glaçons.*

**M**ON Dieu , que les badauts  
Me semblent de grands fots !  
Pour eux tout est spectacle.

Le moindre charlatan par ses grossiers propos ,  
Ses tours platement fins & ses mauvais bons mots ,  
Leur fait crier miracle.

Pendant une débacle  
Je passois sur un pont ;  
Auprès du parapet je vois grossir la foule.  
Comme à Paris on fait ce que les autres font ,  
Pour voir ce qu'on voit-là j'approche & je me coule ,  
Puis je pousse & je presse. A force de pousser  
J'eus une bonne place ,  
Et je vis à mon aise arriver & passer  
De grands morceaux de glace  
Que les eaux entraînoient. Toute la populace  
En les voyant rioit ,  
Et puis sans rire se battoit ,  
(Comme si de se battre agrandissoit l'espace.)  
Et puis tous les dictons de place.

« Tiens , commere , le grand glaçon !

» Soutenez-vous , mon beau garçon ;

» Soutenez donc votre jeunesse. —

» Si tu prétends qu'il se redresse ,

» Voisine , de ton poing donne-lui sans façon

» Un hausse-col sous le menton. —

» Ne t'en avise pas , commere ,

» Vois-tu qu'il porte une rapiere ? —

» Que cela me fait-il à moi ? —

» Sais-tu qu'il a servi le roi ? —

» Pardi , je le vois à sa mine.

» N'étoit-ce pas dans la marine ?

Et puis les coups de poing de plus belle trottoient

Tandis que les glaçons avec bruit se brisoient

Contre l'arche du pont. A la rixe insolente

Je prenois peu de part ,

Et je songeois à mon départ ,

Lorsque je vis de loin comme une isle flottante

Qui s'avançoit vers nous. Le glaçon , que je pris

Pour une isle , portoit quelque chose de gris

Qui paroissoit vivant. De près , ce quelque chose

Fut cinq pauvres lapins, Chaque badaut surpris

De voir-là des lapins , bêtement jase & glose

Pour tâcher d'ajuster le fait avec la cause.

« Les lapins nagent donc ? — Oh non , dans un

» bateau

» Ils ont passé. — Bon, bon, ce sont des lapins d'eau ;

„ J'en ai bien vu des rats ». Encor nouvelle dose  
 De coups de poing. Pour voir un fait si curieux  
 On tend le col, on ouvre & la bouche & les yeux;  
 On ne fourcille pas, on retient son haleine;  
 Et c'est avec raison, l'objet en vaut la peine,  
 Les lapins se battoient. Et leurs pieds & leurs dents  
 Ne se reposoient guere.

Nos badauts bien contents  
 Avec plaisir les voyoient faire,  
 Je n'étois pas de même, & je criai, « pourquoi,  
 „ Pauvres lapins, pourquoi vous battre?  
 Des cinq j'en entendis très-distinctement quatre  
 Me répondre avec feu : « je veux donner la loi  
 „ Sur le glaçon, il est à moi,  
 „ J'en suis le souverain, le roi,  
 Puis en chorus : « toi, le roi, toi ?  
 „ A quel titre ? — A droit de conquête »,  
 Je repris : « le royaume à l'instant va périr ;  
 „ Voyez donc la mort qui s'apprête ;  
 „ Du moins mourez en paix puisqu'il vous faut  
 „ mourir,  
 Le cinquieme réplique : « il sied bien à des hommes  
 „ De nous prêcher la paix. Je fais bien que nous  
 „ sommes,  
 „ En nous battant ainsi, des enragés, des fous ;  
 „ Mais hélas, sur ce point l'êtes vous moins que  
 „ nous ?



„ Vous vous faites la guerre  
„ Pour un morceau de terre  
„ Au même instant que le trépas  
„ Va l'ouvrir sous vos pas „.

Le sermon auroit pu s'étendre ,  
Mais crac contre l'arche du pont ,  
Combattans & prêcheur déjà tout est à fond.  
Je crois que mes badauts ne purent pas comprendre  
Le discours , mais du fait ils furent les témoins ,  
Et ne s'en battirent pas moins.



## F A B L E I V.

*Volant & Mouchar.*

**V**OLANT, chien Danois d'origine,  
Et grand fripon de son métier,  
Chez son maître un matin vola dans la cuisine  
Un gros aloyau presqu'entier.  
( La cuisiniere étoit sortie )  
Volant, dans un coin du jardin,  
Va se cacher pour faire un excellent festin.  
A l'odeur de la chair rotie,  
Mouchar ( c'est un jeune épagneul )  
Le suit ; le joint & lui demande  
S'il voudroit ne pas dîner seul.  
Volant, quoique de race affamée & gourmande,  
Pour convive accepte Mouchar.  
Il lui devoit bien cela, car  
Mouchar étant à la mamelle  
L'avoit plus d'une fois admis à sa gamelle.  
Tandis que, d'une & d'autre part,  
Le couple de mangeurs travaille,  
Arrache, déchire & tiraille,  
La cuisiniere Margoton  
Rentre, n'apperçoit point son aloyau, le cherche,

Devine bientôt son fripon,  
S'arme d'une assez longue perche ;  
Va dans la basse-cour , à l'étable , au jardin ;  
Y trouve les gourmands , leve la gaule ; zeste  
Volant franchit le mur. Mouchar n'est pas si lesté ;  
Pan , pan , pan , sur son maroquin :  
« Vous en aurez , vilaine bête ,  
» Vous en aurez pour deux , maudit chien de matin.

Après cette diable de fête ,  
Le pauvre Mouchar , en rampant ,  
En se traînant , en gémissant ,  
Va trouver sa mere ; avec honte ,  
D'un bout à l'autre lui raconte  
Son aventure & son malheur ,  
La sage & prudente Cybelle

Le gronde encor. « Mon fils , dit-elle ,

» Devois-tu prendre part au butin d'un voleur ?—

» Mais quand je lui donnois moitié de ma pitance ,

» Vous ne m'avez rien dit. — Tu faisois ton devoir ,

» Tu soulageois son indigence.

» Il n'est pas pour donner grand besoin de prudence ,

» Mais il en faut pour recevoir.

» Apprends , mon fils , apprends quelle est la diffé-  
» rence.

» Donne au premier venu , donne à qui tu voudras ;

» Mais choisis bien les gens de qui tu recevras.

## F A B L E V.

*Le Dîner de famille.*

QUE de sages leçons nous offre la nature !  
A Paris, en province, au village, au desert,  
Elle tient dans ses mains un gros volume ouvert.  
Heureux l'homme qui fait lire cette écriture.  
Un pere bien prudent devoit à ses enfans  
Montrer cet alphabet lorsqu'ils sont en bas âge.  
Quand ils seroient devenus grands  
Ils en feroient un bon usage.

Avec notre voisin Cauchois,  
Son jeune fils Antoine & Fanchette sa fille,  
Je m'en allai le jour des Rois  
Dîner auprès de la Bastille.  
C'est un dîner que tous les ans  
Donne le vieux Cauchois à toute sa famille.  
On y compte au moins vingt enfans,  
Quand on peut les compter; car tout cela fourmille,  
Se démène, trotte & sautille  
A dérouter cent fois les gens.  
Ils s'excriment des dents !  
C'est plaisir que de les voir faire.

En les regardant, le grand-pere  
D'aïse frotte ses mains. Avec ses descendans  
On diroit qu'il se régénere.  
Il fait l'âge & le nom de tous.  
Tour à tour il les prend, les flatte, les caresse.  
Les plus jeunes sur ses genoux  
Sautent pour le baiser; sur son sein il les presse.  
De leurs aînés quand le tour vient,  
Avec plus de respect ils marquent leur tendresse,  
Et prennent le ton qui convient.  
Dans ses bras quand il tient Fanchette,  
(Celle avec qui je suis venu),  
Comme elle est déjà grandelette,  
Long-tems il l'interroge, & d'un air ingénu  
Elle répond. Alors le papa de sourire.  
Leur conversation, se prolongeant, attire,  
Et l'attention, & les yeux  
De tous les convives joyeux.  
Le bonhomme, voyant ce desir curieux,  
Dit à l'enfant : « va-t-en te remettre à ta place. —  
» Ah, papa, permettez qu'encor je vous embrasse. —  
» Embrasse, puisque tu le veux;  
» Va, je ne demande pas mieux.  
» Pour oïir cette enfant mettez-vous tous à table;  
» Écoutez en silence un récit agréable  
» Qu'elle vient de me faire : il doit intéresser.  
» Allons, ma fille, allons, il faut recommencer ».

Fanchette est dans cet âge où l'on parle sans honte ;  
Elle débute ainsi , sans se faire presser :

« Quand nous passions... — Attends , Jacquot va  
» se blesser :

» Ote-lui sa fourchette. A présent conte , conte. —

» Quand nous passions sous l'arcade Saint-Jean ,

» J'allois devant

» Avec mon frere ;

» Papa causoit derriere

» Avec Monsieur ( en me montrant ) ;

» Un jeune garçon déjà grand

» Sortoit de la dernière messe ,

» Ou bien peut-être de confesse ;

» Car aujourd'hui c'est un bon jour :

» Il nous a regardés , moi j'ai baissé la vue ;

» Mais je me suis bien apperçue

» Qu'il est aussi gentil que le voisin la Tour.

» Je l'ai suivi des yeux tout le long de la rue

» Jusqu'au près de saint Paul. Ses escarpins cirés ,

» Et ses bas blancs fort bien tirés ,

» Lui donnoient de la peine. Il marchoit sur le

» ponce ,

» Et choisissoit les beaux pavés.

» Mais bon , en moins de deux *avés*

» Voilà-t-il pas qu'il s'éclabouffe :

» Et puis un gros lourdaut le pousse ,

» Lui fait faire un faux pas

» Qui gâte ses beaux bas.

» Antoine , tu riois , moi je ne riois pas.

» Le jeune homme pestoit tout bas ,

» Je le voyois bien à sa mine.

» Et puis le voilà qui chemine

» Sans aucune précaution ,

» Posant le pied tout plat , appuyant du talon ,

» Faisant sauter la crotte

» Sur ses bas , ses souliers , jusques sur sa culotte.

» Il en donnoit même aux passans

» Qui n'en paroïssent pas contens :

» Mais ils se fâchoient moins qu'une vieille dévote

» Dont il a taché la capotte.

» Oh dame , elle a mâché des mots ,

» Des oremus & des propos

» Qui ne sont pas dans son gros livre.

» Mon papa , voilà tout. —

» Oui , tout ce que tu fais , mais tu n'avois qu'à

» fuivre

» Ce jeune garçon jusqu'au bout ,

» Tu l'aurois vu passer. . . . . Paix donc , faites  
silence ,

Et m'écoutez , mes chers enfans.

» Vous avez par votre naissance

» Tous une paire de bas blancs !

» Las ! il est en votre puissance

» De la garder propre en tout tems ;  
» Mais si par malheur il arrive  
» Que vous veniez à la salir ,  
» Pauvres enfans , pour les blanchir  
» Il n'est point de lessive.

» Vos bas blancs , c'est l'honneur  
» Que vous tenez de votre pere ;  
» Gardez-vous que jamais une tache légère  
» Altere sa candeur ;  
» Autrement vous feriez tout comme  
» Le mal-adroit jeune homme  
» Dont vous a parlé votre sœur.





## F A B L E V I.

*L'If & le Pommier d'un cimetiere.*

Tu l'as vu, mon ami Jombert,  
 L'if de Saint-Sauveur-le-Vicomte;  
 Cet if majestueux dont la cime surmonte  
 Le portail de l'église & dans les cieux se perd.  
 Toi qui l'as mesuré, tu peux en rendre compte.

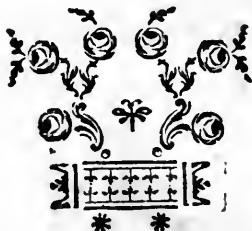
Tandis que tu le mesurois,  
 Avec un vieux pommier il causoit; j'écoutois.  
 Leurs discours valent bien qu'en vers je te les  
 conte.

« Rends hommage à ton souverain,  
 » Devant lui courbe-toi, foible & malheureux nain.  
 » Sais-tu que je suis roi de tout le cimetiere?  
 » Sais-tu que du soleil si tu vois la lumiere  
 » C'est un effet de ma bonté?  
 » Sais-tu que..... Les pommiers ont aussi leur fierté.  
 Celui-ci se dressant comme un fat qu'on va  
 peindre,

Dit au prétendu roi: « dans mon coin écarté

» Ton ombre ne sauroit atteindre,  
 » Et porter la mortalité:  
 » Ainsi de ta malignité

- „ Je fais que je n'ai rien à craindre.  
„ Mais toi , réponds ; dis-moi : d'où te vient tant  
„ d'orgueil ?  
„ Seroit-ce de regner sur un vaste cercueil ?  
„ De voir autour de toi le sol dépouillé d'herbe ?  
„ Seroit-ce de porter des fruits bien venimeux ?  
„ De donner un asyle aux hiboux odieux ?  
„ Ce n'est pas-là de quoi tant faire le superbe.  
„ Autrement un guerrier cruel & destructeur  
„ Qui s'en va ravageant le monde ,  
„ Vaudroit mieux qu'un bon laboureur  
„ Qui travaille la terre & qui la rend féconde „.



## F A B L E V I I.

*Le Gondolier & le Sénateur.*

UN gros gondolier de Venise  
Voituroit dans sa barque un grave sénateur,  
Le saluoit tout bas , & d'une voix soumise  
Répondoit , bravo , Monseigneur ,  
Même quand Monseigneur disoit une sottise.  
Après plus d'une course , ils vont dans une église  
Entendre le salut. Le souple gondolier  
Devant Monseigneur passe vite ,  
S'en va l'attendre au bénitier ,  
Lui présente à genoux humblement l'eau-bénite ;  
Puis se relève & fait sa prière debout.  
On entend le salut , on l'entend jusqu'au bout ;  
Puis on part , on s'embarque , à l'hôtel on arrive ;  
Révérences encor , révérences toujours :  
„ Monseigneur veut-il qu'on le suive ?  
„ Qu'on lui donne le bras pour traverser les  
„ cours? —  
„ Prend ton argent & pars. — Le bon seigneur !  
„ — Écoute :  
„ Je te trouve poli ; mais , garçon , je me doute  
„ Que tu n'es pas beaucoup dévot.

- » Tu me saluois jusqu'à terre ;  
» Et devant le Dieu du tonnerre  
» Tu restois tout debout. Sais-tu bien , maître sot ,  
» Que je lui dois moi-même obéissance , hom-  
» mage ?  
» Sais - tu qu'un sénateur de lui n'est que l'i-  
» mage ? —  
» Oui , Seigneur , je pourrois le saluer tout bas ,  
» Mais je fais que de lui l'on ne se moque pas ».



## F A B L E V I I I.

*Le Melon & l'Artichaut.*

DE Flore le volage amant,  
Par son agréable murmure,  
Avoit réveillé la nature;  
Et la nature, en s'éveillant,  
Répondoit par un doux sourire  
Aux empressemens de Zéphire.  
De Phébus les rayons dorés  
Sembloient rendre la vie au monde;  
Par sa chaleur douce & féconde,  
Il avoit émaillé les prés.  
L'humble & timide violette  
Embaumoit déjà les vergers;  
Déjà les amoureux bergers  
De leur tendre bergere en paroient la houlette.  
Sur des gazons fleuris on voyoit les agneaux  
Jouer, sauter, bondir, courir à la mamelle  
De la brebis qui les appelle.  
L'hirondelle effleuroit la surface des eaux;  
L'abeille, sur les fleurs qui ne font que d'éclore,  
Pilloit en bourdonnant les trésors parfumés  
Que de ses pleurs la tendre Aurore

Dans leur calice avoit formés.  
Philomele , par son ramage , ...

Mais pourquoi tant de verbiage ?  
Difons plutôt tout bonnement :  
On étoit au commencement

Du mois de mai ; l'hiver avoit plié bagage ;  
La douce chaleur du printems  
Réjouiffoit bêtes & gens ,  
Et moi tout comme un autre.

J'étois dans un jardin ,  
Qu'avec tout le talent du célèbre le Nautre ;  
Un de mes bons amis a planté de fa main.  
Quand j'eus bien admiré les bosquets , le par-  
terre ,

Je voulus voir le potager.  
Un potager plaît d'ordinaire  
Quand on aime à manger.  
J'allois rêvant à quelque chose ,

Ou bien

A rien :

Mais , craignant de mentir , je n'ose  
Dire lequel. Un point que j'affirme fans peur ,  
C'est que je ne m'attendois guere  
Que j'allois me trouver témoin auriculaire  
D'une querelle sur l'honneur  
Entre deux jeunes plantes.

La vanité, le croiroit-on ?

Les rendoit éloquentes,  
Eloquentes à leur façon.

« Tais-toi, s'écrioit le melon ,

» Tais-toi , vil artichaut , boursoufflé d'insolence ,

» Je te trouve hardi , visage de chardon ,

» De prétendre avec moi faire comparaison :

» Parle pour m'honorer , ou garde le silence.

( Il faut , selon toute apparence ,

Que la querelle eût commencé

Avant mon arrivée ). « Hélas ! pauvre insensé ,

» Juge de ton néant & de mon excellence ,

» Par le mépris qu'on a pour toi ,

» Et les soins assidus qu'on prend autour de moi.

» Au moindre petit froid, on réchauffe ma couche ;

» Sur mon habit de verre on étend un manteau ;

» Si le tems s'adoucit , on ouvre mon berceau.

» Suis - je trop échauffé ? pour me donner la

» douche ,

» Aux rayons du soleil on fait tiédir mon eau.

» Notre maître commun tendrement me regarde ;

» Je suis l'objet de son amour :

» Tu fécherois sur pied , qu'il n'y prendroit pas

» garde ;

» Et si tu vois encor le jour ,

» Tu le dois à ma sauvegarde.

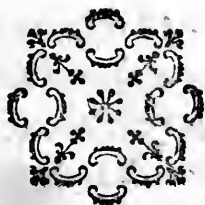
» Si la servante Madelon ,

- » Qui vient en simple cotillon  
 » Sarcler ici la mauvaïse herbe ,  
 » Avoit droit d'approcher de mon heureux fé-  
   » jour ,  
 » Mon beau voisin , qui fais aujourd'hui le fu-  
   » perbe ,  
 » Demain tu chaufferois le four » .

- Enfin l'artichaut eût son tour ,  
 Et dit d'un ton plus doux : « Ton excès d'arro-  
   » gance  
   » Vient d'un défaut d'expérience ;  
   » Je veux bien te le pardonner :  
 » Mais pour t'instruire un peu tâche de raisonner.  
 » Les soins qu'on prend pour toi me feroient inu-  
   » tiles ;  
 » Je saurai bien donner un bon fruit sans cela ;  
 » Tu crois qu'on me néglige & tu juges par-là  
 » Que le maître me compte au rang des plantes  
   » viles.  
 » Pauvre ignorant ! ne vois-tu pas ? ...  
 » Peut-être que tu donneras  
 » Un fruit qui sera bon , peut-être.  
 » Sur ces peut-être hasardeux ,  
 » Tu vois chaque jour notre maître  
 » A te cultiver fort soigneux ;  
 » Et de-là tu prétends conclure



- » Que pour toi seul il a des yeux !  
» Apprends , fragile créature ,  
» Le sort qui nous attend tous deux ,  
» Et juge si tu dois ainsi me faire injure.
- » Quand nous aurons donné nos fruits dans leur  
» faison ,  
» Le tien fût-il exquis , de ta belle maison  
» Tu feras arraché ; par dessus la muraille ,  
» Dans la rue on te jettera ,  
» Tandis qu'un bon sur-tout de paille  
» De l'hiver me garantira.
- » Ne sois donc plus si fier de la vaine tendresse  
» D'un maître qui nous traitera ,  
» Moi comme un bon ami , toi comme une maî-  
» tresse ».



## F A B L E I X.

*Le Rossignol qui ne chante plus.*

UN rossignol , par ses chançons ,  
Pendant le mois de mai charmoit tout un bocage.  
Les oiseaux , attentifs à ses doctes leçons ,  
Tâchoient d'imiter son ramage.  
Ils ne l'imitoient pas ; mais n'importe , leurs sons ,  
M'en paroïssent plus doux , m'en plaisoient davantage.

Le mois de juin venu , notre aimable chanteur  
Tout à coup garde le silence.  
Dans tout le bois grande rumeur ,  
Et vite , & vite en diligence  
On dépêche un ambassadeur.  
Un jeune pinson eut l'honneur  
D'être chef de cette ambassade.  
„ Qu'as-tu , lui dit-il , camarade ?  
„ D'où te vient ta mauvaise humeur ?  
„ Pourquoi nous punir tous ? Dis , ferois-tu ma-  
„ lade ?

Le rossignol , montrant un nid

Où l'on voit maint & maint petit

Ouvrir un large bec & demander pâture :

« J'ai chanté, lui dit-il, les plaisirs & l'amour

» Quand je n'étois qu'amant : chaque chose a son  
» tour.

» A présent je suis pere, & la sage nature,

» Qui m'a donné ces chers enfans,

» Au lieu de mes chansons m'inspire

» Des soins tout aussi doux & bien plus importans.

### E N V O I.

A M A D A M E C\*.\*.

Tu ne chantes plus, ô Thémire,

Je n'entends plus ces doux accens

Qui portoient un charmant délire

Dans mon ame & dans tous mes sens.

Mais tu me plais bien mieux, tu me semble plus  
belle

Lorsque je vois sur ta mamelle

Un enfant qui tette & s'endort,

Que quand tu me chantois les airs de Philidor.



## F A B L E X.

*La Foire de Briquebec.*

LE bourg de Briquebec est un assez gros bourg  
Peu distant de Vallogne , un peu plus de Cher-  
bourg.

Dans ce bourg , tous les ans à la fête sainte Anne ,  
Il se tient une foire , où filles & garçons ,  
Le bouquet au côté , viennent des environs  
Se louer pour un an. On y voit sur son âne  
Arriver le fermier , les nobles à cheval  
Et les curés aussi. Chacun vient le moins mal  
Qu'il peut. Tous ont dessein de faire bonne em-  
plette ,

L'un d'un maître valet , l'autre d'une fillette.  
Il s'y rencontre encore , & ce n'est pas tant mieux ,  
Nombre de freluquets faisant les petits-mâtres  
Comme on l'est au pays ; en frac , en fines guêtres  
De coutil blanc ; leur canne est un bâton nouveau.  
Boire , mentir , jurer , lorgner toutes les filles ,  
Baïser en ricannant celles qui sont gentilles ;  
Si l'oncle ou le cousin en semblent mécontents ,  
Les assommer : voilà les plus doux passe-tems  
De ces petits messieurs. Avec de telles gens

Un homme un peu sensé jamais ne se faufile.

Aussi je leur tournai le dos ,

Et je trouvai plus à propos

D'aller me fourer dans la file

Des curés & des bons fermiers.

Ils vont de rang en rang pour chercher leur affaire :

« Combien le bouquet ? — Tant. — Vous me

» paroissez chère. —

» Mais aussi je suis forte. — Et que savez-vous

» faire ? —

» Je fais traire une vache , épandre les fumiers ,

» Bêcher , faner , gerber , & tout le gros ouvrage

» D'une ferme. — Quel âge ? —

» J'aurai , viennent les Rois ,

» Vingt ans , pas davantage.

( D'autres disoient dix-huit , ou vingt-deux , ou  
vingt-trois ,

Plus ou moins , c'est selon ). « Êtes-vous fille

» sage ? —

» Demandez à ma tante. — Elle ? c'est un démon ;

» Malheur à tout pauvre garçon

» Qui pour la chiffonner s'approche ;

» Il est plus sûr d'une taloche

» Que d'un baiser. — C'est bon. Voyons les mains.

» — Tenez ,

» Voyez , tâtez , examinez ».

On les tâte , on les examine

Avec plus de soin que la mine.

Quelques jeunes curés y regardoient pourtant ,  
Mais très-modestement & sans faire semblant  
D'y regarder. La main est le point important ,  
C'est à celui-là qu'on s'attache.

A part moi je me dis , il faudra que je sache  
La cause de ce fait qui me semble étonnant.

A l'un des vieux fermiers en riant je demande  
Si parmi la race normande

Le mérite est au bout des doigts.

A ce discours , le villageois ,

D'un ton malignement sournois ,

Me répond : « vous venez , comme je puis com-  
» prendre ,

» Du bon Paris en Badaudois ;

» C'est-là qu'on est savant ! mais je vais vous ap-  
» prendre

» Ce qu'à Paris jamais vous ne pourriez savoir :

» Quand je viens louer une fille ,

» C'est afin qu'elle m'aide à bien faire valoir.

» Belle , laide , ou gentille ,

» A votre avis , Monsieur , que cela me fait-il ?

» La beauté n'est pas un outil

» Nécessaire dans mon ménage.

» Ce sont les mains qui font l'ouvrage ,

» Aussi je regarde à la main.

» Quand elle est dure & bien calleuse,

» C'est un signe certain

» Que celle qui la porte est bonne travailleuse.

» Si jamais vous prenez ou servante ou garçon,

» Souvenez-vous de ma leçon. —

» Grand merci, mais jamais je n'aurai domestique

» Aucun, je me fers seul. — Tant mieux, c'est

» un bonheur.

» Avez-vous des amis? — Beaucoup, & je m'en

» pique. —

» Et bien, pour les connoître employez ma ru-

» brique. —

» Quoi, leur tâter les mains? — Oh que non,

» c'est le cœur

» Qu'il faut examiner pour savoir si la pâte

» En est bonne. — Fort bien; mais dites-moi

» comment. —

» Confiez un secret, empruntez de l'argent,

» C'est par ces endroits qu'on les tâte.



## F A B L E X I.

*Les Cruches.*

**G**ENTILLATRE impudent, te verrai-je toujours  
D'insolence & d'orgueil saupoudrant tes discours,  
Narguer le roturier, dont l'éclatant mérite  
Éclaire tes défauts, & t'offusque, & t'irrite ?  
Si tu veux te targuer d'un nom que tes aïeux  
Illustrerent jadis, illustre-le comme eux.  
Le premier qui transmit la noblesse à ta race  
Étoit un roturier, dont la guerrière audace  
Franchissant la barrière où l'arrêtoit son sort,  
Pour l'état & le roi prit un nouvel effort.  
Son sang jusques à toi, par cent routes obscures,  
Fut cent fois transvasé sans aucunes souillures :  
Je veux bien t'accorder cet incroyable point.  
Mais la vertu, l'honneur ne se transvasent point.  
Par ses propres vertus, ou par son propre crime,  
Chacun en propre acquiert le mépris ou l'estime.  
Le fils d'un scélérat peut être vertueux ;  
D'un beau tronc peut sortir un rameau tortueux.  
Par le mérite on voit la roture ennoblie ;  
Par les forfaits on voit la noblesse avilie.  
Disons donc, pour conclure, & nous concluons  
bien,

Noblesse



Noblesse est une affiche , or l'affiche n'est rien.  
Le seul mérite est tout : Certaine fable neuve ,  
Si quelqu'un en doutoit , en fourniroit la preuve.

Au tems que les cruches parloient ,  
( C'étoit , s'il m'en souvient , la semaine dernière )

Deux cruchons se donnoient carrière ,  
Et de mérite ensemble disputoient.

L'un , tout fier de son étiquette

Où l'on lisoit : *vieux vin d'Ai* ,

Disoit à son voisin : « tu dois être ébahi ,

» Enveloppe à vile piquette ,

» De te trouver si près de moi ;

» Moi la gloire de la Champagne ,

» Moi destiné pour la bonché du roi.

» Pars , sans façon retire - toi :

» Au faverier , à sa compagnie ,

» Va porter tes aigres attrait ;

» Va t'en leur gratter le palais :

» Je rougis de la compagnie ».

Observez que ce compagnon

Que l'orgueil si fort injurie

Etoit un bon franc Bourguignon

Qu'on ne tenoit point à guignon

De trouver en mainte frérie.

Ce que l'offensé répondit

N'importe point à notre histoire ;

Mais pour son honneur on peut croire  
Qu'il ne se laissa pas insulter à crédit.

De gourmets rassemblés une troupe vermeille

Chez le possesseur des cruchons

Avoit déjà vuide mainte & mainte bouteille ;

Mis à sec maints larges flacons.

En chorus demandé pour compléter la fête ;

Messer cruchon d'Aï fut tiré du caveau.

A le bien caresser chaque buveur s'apprête ;

On fait de main en main circuler l'écriteau.

« Des verres, débouchez, & versez à la ronde ;

» Que ce doux nectar nous inonde ».

On boit. Il se trouve aigre. « Ah ! maudite li-

» queur ,

» Tu nous fais soulever le cœur ;

S'écria l'assemblée à commencer par l'hôte.

« Vîte , laquais , vîte qu'on l'ôte ;

» Buvez-la , si vous le pouvez ,

» Et pour réparer cet outrage ,

» Allez à la cave , & trouvez

» D'autre vin qui nous dédommage ;

» Mais point d'étiquette sur-tout.

» Bien parlé », répondit un buveur du bas bout.

A l'instant , du fond de la cave

Manant bourguignot apporté

Au milieu du triste conclave

Ramena les plaisirs , les ris & la gaieté.

Puis fiez-vous à la naissance ;  
Comptez sur ce vieux parchemin  
Que déploie avec arrogance  
Un faquin , soit-disant cousin  
Des plus fameux héros de France.

Ta noblesse , Marquis , m'inspire du respect :  
Mais si tes vices déshonorent  
Les ancêtres qui te décorent ,

Ta noblesse , garçon , te rendra plus abject.  
Tu porterois la pourpre & la crosse & la mitre ,  
Tu serois né C . . . B . . M . . . . .

Si la vertu l'honneur ne font ton premier titre ,  
Par arrêt du public , impartial arbitre ,  
Tu seras bafoué , vilipendé , haï.

Moins méprisable est le vin qu'à Nanterre  
Sable un gros Suisse au retour de la guerre ,  
Qu'un vin fameux étiqueté d'*Aï* ,  
Par qui l'espoir des gourmets est trahi.



## F A B L E X I I.

*Le Lion cruel.*

Au bonheur d'un méchant  
Ne portons point envie,  
Attendons la fin de sa vie :  
Un châtement tardif est le plus effrayant.

Un lion, le fleau de tout son voisinage,  
Dans les bois d'alentour exerçoit sa fureur.  
Son goût, plus que la faim, l'animoit au carnage,  
A régner sur des os il mettoit son honneur ;  
Son antre en étoit plein. Tout le long des murailles  
En bel ordre on voyoit les squelettes, les peaux  
Des infortunés animaux  
Qu'il avoit égorgés dans cent & cent batailles.  
Il favoit qu'un guerrier doit tendre les drapeaux  
Qu'il a conquis sur ses rivaux.

Ces tristes ossemens appelloient la vengeance :  
Jamais on ne l'appelle en vain ;  
Elle marche à pas lents, mais elle arrive enfin.  
Les peaux se desséchant perdirent leur substance,

Les puces y mouroient de faim:  
Sur l'animal cruel ces puces se jetterent,  
Tant & si bien le tourmenterent,  
Que comme un forcené seigneur lion mourut:  
A sa mort on dansa, c'est tout ce qu'il en fut.



## F A B L E X I I I.

*Le Paysan & son Seigneur.*

U<sub>N</sub> de ces nouveaux parvenus  
Que l'aveugle fortune a pêchés dans la boue  
Pour les mettre en spectacle au sommet de sa roue,  
Et montrer aux passans que l'honneur, les vertus  
Sont en ce monde-ci des titres superflus ;  
Un de ces faquins , dis-je , avoit dans sa province  
Le plus superbe des châteaux.  
De tous les environs. Là, vivant comme un prince,  
Il faisoit enrager ses malheureux vassaux.

Qu'un enfant le long des ruisseaux  
Se baignât , c'étoit des truites  
Qu'il vouloit prendre , on le barboit.  
Le dimanche du lard cuisoit dans les marmites ,  
C'étoit du sanglier , un garde l'emportoit.

Il ne falloit pas qu'une fille  
En allant moissonner passât par la forêt ,  
Un garde s'y trouvoit tout prêt  
A lui confisquer sa faucille ,  
Peut-être encor à faire pis  
Quand elle étoit jeune & gentille.

Ces gardes étoient enhardis

Par les principes de leur maître  
Qui frondoit hautement toute religion ;  
Et jusqu'au Dieu qui le fit naître.  
A l'entendre c'étoit un être  
De pure imagination  
Sorti de la tête d'un prêtre.  
S'aimer beaucoup , n'aimer que soi ,  
Est , selon lui , l'unique loi  
Que nature nous donne à suivre.  
L'amour de la patrie & l'amour des parens ,  
Tous préjugés de vieilles gens.  
Il avoit pris cela dans je ne fais quel livre  
Bien dangereux & bien diffus ,  
Qu'on avoit lu d'abord & qu'on ne lisoit plus.  
Quand des chasseurs voisins il rassembloit la  
troupe ,  
Il leur débitoit dès la soupe ,  
Dès la soupe & jusqu'au dessert ;  
Ces commodités maximales  
Qui nous laissent le choix des vertus ou des crimes ;  
Et tous ces hobereaux qui n'ont jamais ouvert  
D'autres livres que ceux du vieux Mathieu Lans-  
berg ,  
Et le registre gras qu'écrivait leur cuisinière ,  
Se trouvoient réduits à se taire ,  
Qu'ils ouvrieroient la bouche , ils avoient pour re-  
frain :

Ah , Monseigneur ! ah le bon vin !

Ce que ces ignorans n'auroient jamais pu faire  
Un simple payfan le fit.

Aussi n'étoit-ce pas un manant ordinaire ,  
Il ne l'étoit que par l'habit.

Lecteur , voici comment on m'a conté l'histoire ;  
Sans crainte vous pouvez la croire ,  
Je la tiens d'un vieillard qui jamais ne mentit ,

Un jour que le seigneur s'en alloit à la chasse  
Avec ses chiens & ses filets ,  
Et ses chevaux , & ses valets ,  
Auprès d'un champ d'oignons par aventure il passe.  
Le possesseur du champ , les yeux au ciel levés ,  
Marmotoit à genoux des *paters* des *avés*.

L'athée en habit vert l'apperçoit & lui crie :

« Pourquoi perdre ton tems , maraud , comme  
» cela ?

» Parle , répond , dis-moi , dis-moi , que fais-  
» tu là ? —

» Ce que je fais ? parbleu , vous le voyez , je prie

» Le Dieu qui m'a donné les oignons que voilà ;

» Je lui rends rends grace , & lui demande

» Une faveur encore plus grande ,

» C'est de bien user de ses dons. —

» Baudet digne de paître & ronces & chardons ;



» Existe-t-il ce Dieu qu'à crédit on adore ?

» Ne vois-tu pas , forte pécure ,

» Que ta graine , & la terre , & la pluie , & le chaud

» Ont tout fait , & qu'ils font le seul Dieu qu'il

» te faut ? —

» Mais la pluie & le chaud , il faut qu'on me les

» donne ,

» Sans cela point d'oignons, — Quoi , ce manant

» raisonne !

» Crois-moi, bonhomme, bêche & sème sans prier ;

» C'est tems perdu. Nature est le seul ouvrier ;

» Sa loi constante , aveugle , en ce monde dispense

» A tout ce qui végete & l'ame & l'existence ;

» Mais elle-même ignore & comment, & pourquoi

» Elle est assujettie à cette simple loi,

» Elle agit sans intelligence. —

» Elle nous donna donc , à vous , ainsi qu'à moi ,

» Ce qu'elle n'avoit pas, — Paix donc , Michaut ,

» tais-toi.

» En l'air quand on jette une pierre ,

» Faut-il invoquer Dieu pour qu'elle tombe à

» terre ?

» Non ; elle tombe par son poids.

» C'est ainsi qu'en semant des fèves & des pois

» La graine par sa force & germe , & leve , &

» pousse

» Sa racine , sa feuille , & sa fleur , puis la gousse. —

„ Mais la pierre & la graine ont différentes loix ;  
 „ L'une tombe toujours , l'autre germe par fois ;  
 „ Pour qu'elle germe, il faut que le ciel la benisse.—  
 „ Ceci m'ennuie ; allons , que ce discours finisse ,  
     „ Il commence à se faire tard „.  
 Il regarde à sa montre & part.

La montre qu'il croyoit dans le fond de sa poche  
 A terre étoit tombée , & le crystal de roche  
 Qui couvre le cadran au soleil fait miroir.

Le bon Michaut la voit , s'approche ,  
 La prend , & d'appeller veut faire son devoir ;  
 Puis se ravise & dit : « je pourrai bien la rendre  
 „ Demain comme aujourd'hui. Notre indévot sei-  
     „ gneur  
     „ Ne la perdra pas pour attendre.  
 „ Passer un jour sans montre est un petit malheur  
     „ Et si je savois bien m'y prendre ,  
 „ Il se pourroit... Oui , je m'y prendrai bien ,  
 „ Je lui dirai... Je ne mâcherai rien...  
 „ Peut-être parviendrai-je à lui faire comprendre... »

Michaut continua cet obscur entretien  
 Jusques à sa maison. A ses voisins il montre  
     Sa belle trouvaille , & bientôt  
     Le bruit se répand que Michaut  
     Du seigneur a trouvé la montre.

Il vient la réclamer. « Rends-la moi sur le champ. —

» Quoi ? — Ma montre : tu l'as , tu l'as , on te

» l'a vue :

» Hier je l'avois dans ton champ ,

» Et c'est là que je l'ai perdue.

» Rends-la moi promptement. Tiens , j'en vois le

» cordon ,

» De ton gousset il fort. — Cela ! c'est un oignon ;

» Il est rond , il est jaune ; en voyez-vous la fane ?

» Mon terrein l'a produit. — Ne vois-tu pas , gros

» âne ,

» Que cet ouvrage est. . . ? Tiens , regarde en de-

» dans ,

» Examine avec quelle adresse

» L'ouvrier compassa les rouages , les dents ;

» Comment il combina ressorts & mouvemens. —

» Oui , vous avez raison ; j'y vois de la sagesse.

» Mais l'ouvrage à ce compte est cent fois plus

» parfait

» Que votre ouvrier qui l'a fait.

» Hier vous me disiez que l'aveugle nature

» Faisoit tout par des loix qu'elle ne connoît pas ;

» Elle a fait l'ouvrier , l'a fait à l'aventure ,

» Et la montre fut faite à l'aide du compas.

» Concluez, Monseigneur... — Insolent... — Point

» d'injure ,

» Parlons sans nous fâcher. — Soit. Lis cette écri-

» ture ,

- » De mon horloger c'est le nom. —  
» Ces écrits bien souvent annoncent l'imposture.  
» Si j'avois de mon champ encor un autre oignon ,  
» Et qu'il me fût permis , Seigneur , de vous inf-  
» truire ,  
» Du Dieu qui l'a formé je vous y ferois lire  
» Le respectable nom distinctement écrit. —  
» Mais l'oignon de ton champ marqua-t-il jamais  
» l'heure ? —  
» Il fait bien plus , il me nourrit ,  
» C'est une qualité , selon moi , bien meilleure. —  
» Butor. — Tenez , Seigneur , je n'ai guere d'es-  
» prit ;  
» Je le fais sans qu'on me le dise.  
» Vous en avez beaucoup , je n'en disconviens  
» pas ;  
» Mais votre bel esprit est une marchandise  
» Dont je ne fais pas trop de cas.  
» Votre esprit vous apprend qu'on ne vit qu'ici  
» bas ;  
» J'aime à croire qu'ailleurs je pourrai vivre en-  
» core ,  
» J'aime à penser que le trépas  
» D'un jour pur & sans nuit sera pour moi l'au-  
» rore ;  
» Je crois un Dieu , je l'aime , & l'invoque , & l'a-  
» dore ;

- » Il est dans mes chagrins mon seul consolateur.  
» Agissez de maniere à n'en avoir pas peur ,  
» Vous l'aimerez comme je l'aime ,  
» Et vous verrez que le bonheur  
» Viendra s'établir en vous même.
- » Cette montre est à vous : tenez , reprenez-la ;  
» Prenez & connoissez par-là  
» Que je n'adopte point votre absurde système ».



## F A B L E X I V.

*Le Tigre & le Renard.*

- “ T E voilà de retour , ami renard , dis-moi ,  
” As-tu bien accompli les ordres de ton roi ?  
” As-tu bien écouté ce que dans mon empire  
” Chacun de mes sujets peut dire ?  
” Puis-je être assuré de leur foi ?  
” Quels sont les sentimens que ma personne inf-  
” pire ,  
” Parle , est-ce de l’amour , feroit-ce de l’effroi ? —  
” Inspirer de l’effroi ! de l’effroi ! vous ! Non , Sire ,  
” On vous chérit , on vous admire ;  
” Vos bienfaits , vos vertus ont gagné tous les  
” cœurs ;  
” On vous nomme des rois le plus grand , le plus  
” juste.  
” Voyez , dit-on , voyez comme ce tigre auguste  
” Sur nous aime à verser chaque jour ses faveurs.  
” Dans son cœur la justice éclaire  
” La bienfaisance & la bonté :  
” A son tour la bonté modere  
” L’exacte & rigide équité.  
” Et puis avec transport : comblez nos vœux , ô  
” Parque ,

- » Et prolongez sa trame aux dépens de nos jours.  
» Je ne finirois pas s'il falloit , grand monarque ,  
» Vous répéter ici tous les tendres discours ,  
» Discours , non pas d'un seul , mais de la multi-  
» tude ,  
» Discours des animaux par troupes rassemblés...  
» — Et ceux de qui les fils sous ma griffe étranglés...?  
» — Ceux-là ( je l'oublois ) chantent leur gratitude  
» Et connoissent le prix de cet insigne honneur.  
» Pour nous , disent-ils , quel bonheur  
» D'avoir fourni de la pâture. . . —  
» Ton rapport , cher ami , ne sent point l'impof-  
» ture ,  
» Il me contente. J'aime à voir  
» Que mes sujets font leur devoir :  
» J'approuve que la voix publique  
» En toute liberté sur mon compte s'explique.  
» Mais tous ces animaux qui causent deux à deux ;  
» Leur discours est-il aussi tendre ? —  
» Sans doute , roi puissant , qu'ils font pour vous  
» des vœux ;  
» Mais ils font si respectueux ,  
» Ils se parlent si bas , qu'on ne peut les entendre ».



## F A B L E X V.

*La Lune & le Soleil.*

**L**A lune & le soleil eurent querelle un jour.

La changeante femelle est friande de gloire ;

Phébus , à son avis , s'en faisoit trop accroire.

« S'il éclaire le monde , eh , n'ai-je pas mon tout ,

» Aussi bien que Monsieur je remplis ma carrière :

» Aussi bien ! Mais vraiment , je la remplis bien

» mieux.

» Qui jamais se plaint de ma douce lumière ?

» Au lieu qu'on se dérobe à l'ardeur de ses feux.

» Au bonheur des humains il déclare la guerre ,

» Il brûle les moissons , il forme le tonnerre.

» Monsieur se leve tôt , Monsieur se couche tard.

» De l'empire des cieux Monsieur prend pour sa

» part

» Près des deux tiers ; encore

» Faut-il disputer l'autre à sa blafarde aurore.

» De foibles oisillons célèbrent son retour ;

» De plus rares oiseaux embellissent ma cour.

» A sa suite il conduit le travail & la peine ;

» J'invite au doux repos la pauvre gent humaine »

Le soleil est bon prince , il ne répondit rien ;

Mais



Mais tout bas il disoit : « je te punitai bien ;  
» J'abattrai ton orgueil , insolente bavarde ».  
Il se couche. La lune éclaire l'horison ,  
Dans le cristal des eaux se mire , se regarde ;  
A l'entendre , Phébus n'est qu'un mince tison.

Le tison se cacha derriere l'hémisphere.  
La belle au teint d'argent , en moins d'un tour de  
main ,  
Se voit couvrir le front d'un masque d'Arlequin.  
Elle pleure : des pleurs ne tirent point d'affaire,  
Ses fidelles sujets , les lugubres hiboux  
Répondent à ses cris par de longs houx , houx ,  
houx.

On la vilipende , on la hue ;  
Chaque polisson dans la rue  
De l'insulter fait son devoir.  
« Elle a trouvé le pot au noir !  
» Va te cacher qu'on ne te voie ,  
» Belle enseigne de chaudronnier.  
» Ho , la femme du charbonnier ,  
» Combien le vendez-vous la voie » ?

La Dame enrage bien & beau.  
Elle veut arracher le masque ;  
Le masque lui tient à la peau.  
Elle galope comme un Basque

Pour se plonger dans l'océan.

„ Quand vous vous laveriez un an ;

„ Vous ne feriez que de l'eau claire.

„ Vous n'avez qu'une chose à faire :

„ Demandez pardon au soleil :

„ La grandeur aisément pardonne „.

La lune , quoique femme , agréa ce conseil ;

Le suivit. Apollon lui dit : « allez , ma bonne ,

„ Je vous rends ma faveur. D'un éclat emprunté

„ Prenez à l'avenir un peu moins de fierté.

„ Songez qu'il faut que la lanterne

„ Respecte le flambeau qui lui donne l'éclat ;

„ Comme un chanoine subalterne

„ Respecte son digne prélat ;

„ Sans quoi le fallot devient terne ;

„ Et le prestolet un pied-plat.



## FABLE XVI.

*Parole de M. Fiquet.*

DANS son pays monsieur Fiquet  
Est un assez bon gentilhomme

Que pour sa douceur on renomme.

Un de ses vieux amis l'an passé lui disoit :

« Vos valets ne vous craignent guere ».

Monsieur Fiquet, d'un ton tout à fait débonnaire,

Répondit : « & moi donc, est-ce que je les crains » ?

J'ai vu blâmer cette réponse

Par des gens qui se croyoient fins.

On est peu réfléchi quand ainsi l'on prononce.

Pour moi, si j'avois des enfans,

Si du plus puissant des sultans

Je possédois le vaste empire,

De mes enfans, de mes sujets,

Je voudrois pouvoir dire

Ce que monsieur Fiquet disoit de ses valets.



## F A B L E X V I I.

*Les deux Chiens & la Bergere.*

**P**OUR garder leurs moutons ; pour garder leurs  
 états ,  
 Contre la race louve , & la gent conquérante ;  
 Les bergers ont des chiens , les rois ont des soldats.  
 Des foldats & des chiens l'espece est différente ;  
 Nulle dispute à cet égard ;  
 Mais si l'on demandoit laquelle est la meilleure ;  
 C'est une question à part  
 Qu'on ne résoudroit pas d'une heure.  
 Il faudroit supputer combien parmi les chiens  
 Il se trouve de ces vauriens  
 Qui ne vivent que de maraude ;  
 De vol , de rapine & de fraude ;  
 Qui pillent en pays ami  
 Sans conscience ni demi ;  
 Combien le peuple chien a produit de ces traîtres  
 Qui s'entendent avec les loups  
 Pour livrer à leurs dents moutons , bergers &  
 maîtres.  
 Mais , soit pour les chiens ou pour nous ,  
 Ne faisons point un pareil compte ;

A l'une des deux parts il feroit trop de honte.  
D'ailleurs un tel calcul à mon but n'iroit point.  
Comparer chiens à chiens est simplement le point

Que dans ces vers je me propose.

Comparer foldats à foldats :

Seroit la même chose ;

Mais ne le faisons pas ;

Ils ont du fer au bout des bras.

Pour gouverner son peuple & repousser la guerre,

Exercer la police & maintenir les loix,

Une des reines de la terre

De deux ministres fit le choix.

Cette reine s'appelle Annette la bergere ;

Ses deux ministres sont Cascaret & Rustaut.

« Vous montez, dira-t-on, vos acteurs un peu haut ».

Je puis le faire en vers, il ne m'en coûte guere.

Et puis, est-il bien sûr que ce soit les monter ?

Un roi n'est point fâché qu'on veuille le compter

Au nombre des bergers. Il n'est point de ministre

Qui m'acueille d'un air sinistre ;

Si j'ai dit que du chien il montre les vertus.

Si les rois sont bergers... Mais ne disputons plus ;

Vous vous obstineriez & j'y perdrois ma peine.

Soit ministres ou chiens, bergere ou souveraine,

Annette à son service avoit, comme j'ai dit,

Cascaret & Rustaut. Le premier plein d'esprit,

Sachant faire la révérence ,  
Rapporter la houlette & danser en cadence  
Au son du chalumeau ,  
Pour la reine & le roi passer dans un cerceau ;  
Faire le mort , monter la garde  
Appuyé sur sa hallebarde.  
Quand ses tours sont finis , à l'entour du troupeau  
Cascaret va faire sa ronde.  
Qu'il se disperse ou non , Cascaret jappe & gronde,  
Puis revient haletant , essoufflé , tout en eau ,  
Lecher la main de sa maîtresse ,  
Afin d'obtenir d'elle ou bonbon ou caresse.  
Le bonbon de Nannette est un petit morceau  
Du pain bis qu'elle a dans sa poche. —  
Pour un chien de berger faut-il de la brioche ? —  
Et mais pourquoi donc pas ? Il la mérite bien.  
N'est-il pas cent fois plus utile ,  
Plus intelligent , plus habile  
Qu'un vilain petit chien  
Qui jappe sans cesse à la ville ;  
Se crevé de biscuit , dort & n'est bon à rien ?  
— Nous oublions Rustaut. — Non , j'y songe au  
contraire :  
Mais je vois que j'aurois dû faire  
Son portrait tout d'abord ;  
Celui de son confrere

Va lui faire grand tort.

Premierement Rustaut n'a point le don de plaire.

« — Quel est donc son talent » ? — Le talent de  
Rustaut

Est de faire sa charge ,

Sans jamais se donner plus de mal qu'il ne faut.

Auprès des bleds , en long , en large ,

Il vient , il va , pour empêcher

Les brebis d'y toucher.

Quand on est dans les prés ou bien sur la bruiere ,

Pourvu que le troupeau ne s'éparpille pas ,

Rustaut se tranquillise & ménage ses pas ,

Il se repose & dort auprès de la bergere ;

De tems en tems il jette un coup d'œil de côté ,

Puis reprend sa tranquillité

Quand tout va bien. Un jour que le long d'un  
bocage

Les brebis pâtureoient , on entend tout à coup

Un petit bruit dans le feuillage.

La frayeur du troupeau semble annoncer un loup.

Aussi c'en étoit un , & du plus haut parage.

La bergere s'écrie : « allons , hardi , courage ,

» Sus , Cascaret , au loup ; sus , Rustaut , le voilà ».

Cascaret prit la fuite , & Rustaut l'étrangla.

Il est des Cascarets de toutes les especes ,

De tous rangs & de tous états ,

Au barreau , dans l'église & parmi les soldats :

Cascaret est celui qui vous fait cent promesses ,

Qui pour vous accoller alonge de grands bras ,

Et vous étouffe de caresses.

Et puis , quand le moment d'obliger est venu ,

A peine il se souvient de vous avoir connu.

Des fidelles Rustauts l'espece est bien plus rare :

La nature paroît en devenir avare.

Quiconque par hasard en peut rencontrer un ,

N'a qu'à bien se vanter d'un bonheur peu commun ,

Aussi de ce bonheur hautement je me vante.

Il est pour m'obliger une ame bienfaisante

Qui . . . . .

. . . . . (1)

(1) J'avois nommé ici mon bienfaiteur. Il ma forcé de supprimer ce foible hommage.





## F A B L E X V I I I.

*La Vigne & son Seigneur (1).*

**T**ROP d'honneur est un poids difficile à porter.

Ce poids aujourd'hui nous accable.

Votre bonté, votre air affable

En vain semblent nous exhorter

A rendre sans crainte le compte

De nos fruits, de notre labeur ;

Nous craignons bien que cet honneur

Ne tourne enfin à notre honte.

La fable d'une vigne & de son bon seigneur

Nous rassure bien moins qu'elle ne nous fait peur.

Voici comment on la raconte.

On m'en a tant bercé, que je la fais par cœur.

Un Seigneur opulent, opulent quoique noble,

Possédoit d'un vignoble

Un bel arpent qui ne rapportoit rien.

On payoit pourtant bien

---

(2) Cette fable fut faite & récitée pour l'ouverture d'un exercice public que faisoient des enfans en présence de leurs supérieurs.

Les façons , la culture ,  
Et tous les menus soins que d'avance nature  
Exige pour le prix de ses moindres faveurs.  
Ce qui ne coûtoit rien , c'étoit les vandangeurs.  
La cuve , le pressoir , les cercles , la futaille  
Avec ma vigne étoient tous meubles superflus.  
Quand elle produisoit quelques grains de verjus  
C'étoit une rare trouvaille.

Le maître se lassâ , comme on peu bien penser ,  
De ne rien recueillir & beaucoup dépenser.  
Par un beau jour d'automne il visita la vigne  
Qui de ses tendres soins se montroit si peu digne.

Force feuillage , & point de fruit  
Sont les seuls biens qu'elle déploie.

Monseigneur se fâcha , tempêta , fit grand bruit.

« Croyez-vous qu'on me paie en pareille mon-  
» noie ,

» Ma belle vigne vierge ? O que non , non par-  
» bleu ;

» Puisque vous ne pouvez me rendre  
» Du vin , vous ferez de la cendre ,  
» Nous vous dégèlerons au feu ».

La pauvrete ne peut répondre ;  
Elle voit bien qu'on va la tondre  
Et la convertir en tison.

Mais comme le silence est mauvaise raison ,

Vaille que vaille , elle s'excuse.  
En abrégé voici sa très-humble oraison.

« Monseigneur , je sens que j'abuse  
» Depuis long-tems de vos bontés ;  
» De ma stérilité vous me voyez confuse.  
» Pour cette fois encor faites grace , & comptez  
» Que je remplirai votre attente :  
» De mes fruits & de leur faveur ,  
» Votre grandeur fera contente ».

Le maître pardonna , c'étoit un bon seigneur.  
La vigne ne fut point normande ,  
A tenir sa parole elle mit son honneur,  
Dès l'automne suivante , au lieu de réprimande ,  
Grands complimens au bois tortu  
Sous le poids des fruits abattu.  
D'un vin délicieux la récolte fut ample.  
On en fit... combien donc ? Je ne puis le compter.  
Il suffit que ma vigne est d'un fort bon exemple :  
Nous tâcherons de l'imiter.



## F A B L E    X I X.

*Les Paysans & les Couleuvres.*

**A**PPAISER la malignité  
Me paroît la chose impossible;  
Vertus, honneur & probité  
Rendent son courroux plus terrible.  
Puisqu'il ne peut être évité,  
Je veux lui rendre le côté  
Par où je suis le moins sensible.

Dans mon pays, les villageois  
Sont de fins & rusés narquois :  
Ils aiment la chair de couleuvre,  
Et s'en font d'excellens repas.  
(Qu'ils la mangent tous seuls & ne m'en gardent  
pas.)  
Or, voici pour les prendre, au juste leur manœuvre.

Ils s'en vont avec des bâtons  
Frappant légèrement tout le long des buissons.  
Au bruit la couleuvre s'éveille,  
Lorsque couleuvre y a ; de siffler fait merveille.  
Le malin rustre qui l'entend

L'agace , l'irrite & lui tend  
Un morceau d'étoffe de laine  
Qu'exprès il porte dans sa main.  
La couleuvre le mord , y jette son venin,  
Alors sans danger & sans peine  
Mon homme lui coupe le cou.

Je ferois bien peu philosophe ,  
Je me croirois un maître fou ,  
Si , portant dans ma poche un long morceau d'é-  
toffe ,  
Je me laissois mordre la peau  
Par ce serpent à grand chapeau  
Qui chaque jour sur ma conduite  
Veut imprimer sa dent maudite.  
Animal venimeux , rampant , fourbe & pervers ,  
Tiens , mords , mords donc , voilà mes vers.



## F A B L E X X.

*Le Huron se mêlant de juger d'Architecture.*

**L**ES Hurons dans la Huronnie  
Sont logés comme des lapins.  
Tous les efforts de leur génie  
Se bornent à creuser des réduits souterrains ;  
Dont le fol fait le toit , le plancher , la muraille.  
Encore est-ce pour eux une belle trouvaille  
D'avoir imaginé de se terrorer ainsi.  
Ah , si ces idiots se transportoient ici ;  
S'ils voyoient le Louvre & Versailles ;  
Choisy , Marly , Maisons & l'hôtel de Bourbon ,  
Croix-Fontaine & son pavillon ,  
Nos églises , nos quais , nos salles de spectacle ;  
En leur patois huron ils s'écrieroient , miracle !  
Miracle , dites-vous ? C'est les connoître mal.  
Vous ne savez donc pas : un sot jamais n'admire  
Que soi , que ses pareils ; le reste il le déchire  
A tort comme à travers , tout lui devient égal  
Pourvu qu'il fronde. Mais , sans chercher à médire  
De tous les fots en général ,  
L'histoire d'un Huron vous prouvera mon dire.  
J'étois l'été dernier dans la ville d'Honfleur.

C'est-là que je vais en vacance.

J'admirois sur le port l'art & l'intelligence

Des ouvriers guidés par un ingénieur.

Je les entendois dire à l'élément terrible :

« Je veux qu'ici tu sois toujours calme & paisible :

» Va plus loin exercer ta bizarre fureur ».

La mer , soumise , obéissante ,

Croyoit encor du Créateur

Oùir la voix toute puissante.

Sur cela je rêvois , car je rêve par fois ,

Quand je vis arriver une barque légère

Qui venoit , me dit-on , du pays Huronnois

Ou de ses environs. Bientôt on saute à terre,

Et moi d'examiner la contenance & l'air

Des nouveaux débarqués. L'un d'eux , rustique &

fier ,

Attiré mes regards , & m'attache , & me pique.

C'étoit un gros Huron du fond de l'Amérique.

Je l'ignorois alors , mais je l'ai sçu depuis.

De lui je m'approche & le suis.

Pour le suivre il falloit n'avoir pas trop la goutte.

Il parloit un françois.

Mal construit & mauvais ,

Tel qu'il l'avoit appris des mouffes dans la route.

Devant une belle maison

Qu'on bâtit près du port notre Huron s'arrête.

Il la regarde & dit , en secouant la tête ,

« Ouvrier sot , point de raison ,  
» Ouvrier grand onagre , ouvrier grosse bête.  
» Bête , lui dis-je , en quoi ?  
» En quoi ? me répond-il , bête , onagre aussi toi.  
» Trop de portes , vois : la froidure  
» Là-dedans hommes gélera ;  
» Par le haut trop grande ouverture ,  
» Tems de neige il y neigera.  
» Le Huron beaucoup mieux construire ».  
Par pitié je voulus l'instruire.  
« Ces fenêtres , lui dis-je , un chassis les clorra ;  
» L'ouverture d'enhaut , un toit la couvrira.  
» Dans la maison voisine il ne pleut ni ne gele :  
» Et bien quand on la fit elle étoit comme celle  
» Qu'à présent vous blâmez si fort.  
» Dites-donc avec moi l'ouvrier n'a pas tort ».  
Les Hurons sont rêtus. J'eus pour toute réponse :  
« Bête onagre ouvrier , de bon sens pas une once ;  
» Toi bête , onagre aussi ».  
Tel fut , en me quittant , son galant grand-merci.

Si quelqu'un refusoit de croire  
Cette très véritable histoire ,  
Qu'il lise les écrits d'un certain antigot  
Qui critique en Huron l'église de Soafflot.



## F A B L E X X I.

*Le Fermier & son Cheval.*

U<sup>N</sup> fermier avoit un cheval

Qu'il nourrissoit tant bien que mal :

Mais en revanche il doubloit son ouvrage.

Au marché sous le bât , sous la selle en voyage ,

A la charrue , au bois , au moulin , au pressoir ,

Cadet portoit , tiroit du matin jusqu'au soir.

Il faisoit maigre chere , il avoit de la peine

Plus que son fou le long de la semaine ,

Depuis l'aurore du lundi

Jusqu'à la nuit du samedi. —

« Mais au moins le dimanche en repos dans l'her-  
» bage : . . . » —

Oui-dà. . . chaque dimanche un saint pèlerinage

Vous fait trotter Cadet. Trotter ? Oh non , j'ai tort ,

Il ne va que le pas. C'est encore assez fort ,

Quand on a sur le dos une grosse fermiere ,

Son fils Pierrot en croupe , & puis , dans deux pa-  
niers ,

Deux pouparts qu'on n'a pas sevrés ces jours der-  
niers ,

Mais de trois & quatre ans. Le mari vient der-  
riere. —

„ A pied ? — Trouvez-lui place. — Eh mais , sur  
la criniere ». —

Paix ; ne badinez point , railleur , n'en dites rien :  
Je connois le manant , il y monteroit bien ,  
Tant il a de pitié du pauvre rossinante.

Demonseigneur saint Hubert , en cheminant , il chante  
Le cantique d'un ton rudement enrôlé.

« Hu , dia , Cadet , va donc : est-ce qu'on t'a cloué  
» Sur le pavé » ? Clic , clac , on le fouette , on le  
pique.

« Mon cœur , Jannot est lourd , il emporte An-  
» gélique. —

„ Je le vois ». Un gros grès vous remet au niveau  
Les paniers inégaux. Cadet d'un poids nouveau  
Sent encore augmenter son trop pesant fardeau.

« Nous n'arriverons pas , j'entends sonner la  
» messe ».

On *sacade* la bride , on le claque , on le presse.  
Tant fut chargé Cadet , Cadet fut tant rossé ,  
Que Cadet débarda dans un bourbeux fossé

Où Lucifer n'auroit pas voulu boire ,  
Fermière , enfans , paniers , bât , cheval , jusqu'au  
grès.

D'aucuns ont prétendu qu'il le fit tout exprès  
Pour finir de ses maux la déplorable histoire ;  
Mais chrétiennement on ne doit pas le croire.  
Rarement un cheval se livre au désespoir ;

Il supporte , & fait bien , la vie & la misere.

Quand on eut retiré les enfans & la mere ;

Crottés , boueux , il falloit voir !

On voulut se mettre en devoir

De retirer la pauvre bête

Qui ne montrait plus que la tête.

On fait de vains efforts ; il enfonce toujours ;

Avant que le boubier lui bouchât la parole ,

Il fait entendre ce discours

A son maître qui se désole :

« Adieu , mes malheurs vont finir.

» Soyez moins dur à l'avenir ;

» Ne chargez plus outre mesure

» Cheval que vous voudrez qui dure.

» Ce conseil ne doit point vous fâcher contre moi ;

» Ce que je vous dis-là , je le dirois... — *Tais-toi.*



## F A B L E X X I I.

*Le Tisserand & son Fils.*

**J**ACQUES le tisserand logeoit avec son pere ;  
Tous deux ils travailloient & vivoient douce-  
ment.

Le bonhomme étoit vieux ; il devint impotent ,  
Hors d'état de pouvoir rien faire.  
Son fils le traîne à l'hôpital.

Quand un fils a deux bras , un métier , de l'ou-  
vrage ,

A nature peut-il faire un pareil outrage ?  
Aussi tous les voisins trouverent cela mal.

Soit honte , ou soit pitié , les jours de bonne-  
chere ,

Les jours qu'on fait la soupe au lard ,  
Jacques a soin de faire  
Pour le pauvre vieillard  
Une petite part.

Par son fils Colin il l'envoie ,  
Et l'enfant s'acquie avec joie  
De la commission. Le bon papa mourut :  
Le pleura qui voulut.

Jacques alors dit à sa femme :

« Voilà mon pere mort , Dieu veuille avoir son  
» ame.

» Il faut vendre le pot d'étain

» Dans quoi nous mettions sa pitance.

» C'est toi qui l'as ferré , va le chercher , Colin. —

» Le vendre , mon papa ! voyez la belle avance !

» Et quand vous ferez vieux & que je serai grand

» Il me faudra bien cher en acheter un autre. —

» Et pourquoi faire un autre ? — Afin que mon  
» enfant

» Vous porte à l'hôpital. . . . — Serois-tu si mé-  
» chant !

» Ton pere à l'hôpital ? — Vous y mîtes le vôtre ».



## F A B L E X X I I I.

*Les deux Noyers.*

**D**EUX noyers , séparés par le mur d'un enclos ,  
Etoient assez voisins pour deviser ensemble.

Aussi devoient-ils ; & c'étoit , ce me semble ,  
Bien fait à ces noyers. Quand on vit en repos ,

Qu'on est d'un état sédentaire ,  
Auroit-on rien de mieux à faire

Que d'user en menus propos

Le tems qui nous use en silence ?

Ces noyers jasoient donc. On juge bien , je pense ;

Qu'ils ne s'enrouoient pas à parler des impôts ,

De guerre ni de paix , de loix ni de finance.

Des noyers ne sont pas si fots

Que nos politiques de France.

Quand ils eurent causé long-tems

Des chênes , des tilleuls , des ormes & des hêtres ;

Du froid , du chaud , du sec , de la pluie & des  
vents ,

Ils en vinrent enfin à parler de leurs maîtres ;

Et ce qui doit surprendre , ils en disoient du bien ;

Au moins chacun des deux vanteroit beaucoup le  
sien.

Cet *au moins*-ci n'est pas mal surprenant encore ;

Car il est rare qu'on adore

Les gens dont on dépend. Le noyer du seigneur

(C'est celui que le mur enferme)

Disoit à son voisin, le noyer de la ferme :

« Pauvre ami, je te plains & te plains de bon  
» cœur.

» Ah, si ton maître avoit ombre de conscience,

» Il n'en useroit pas avec tant de rigueur.

» Entre le mien & lui, vois quelle différence. —

» Ami, de ta pitié je te suis obligé ;

» Mais pourquoi donc me plaindre ? Ai-je l'air  
» affligé ?

» (C'est le voisin qui parle.) Ai-je mauvais visage ?

» Ai-je moins que toi de feuillage ,

» Ou de fruits ? — Bon Dieu, non. T'en voilà tout  
» chargé.

» Tu peux bien te vanter d'en porter comme  
» quatre ;

» C'est en quoi je te plains. — Et par quelle rai-  
» son ? —

» Par la raison, voisin, que tes fruits te font battre ;

» Chaque noix te rapporte un grand coup de bâ-  
» ton. —

» Tant mieux pour moi. — Tant mieux ! Tant  
» mieux me paroît bon.

» Et quand maître & valets, avec leurs grandes  
» gaules ,

- » T'en ont bien donné sur le dos ;  
» Sur les bras & sur les épaules ;  
» Tous ces petits marmots  
» Qui te jettent cent pierres ,  
» Pour abattre deux noix , qui sont tes deux der-  
» nieres ,  
» Qu'en dis-tu , mon voisin ? est-ce encore tant  
» mieux ? —  
» Oui ; c'est tant mieux pour moi , tant mieux aussi  
» pour eux. —  
» Parbleu , tu me la bailles belle !  
» Je souhaite qu'un jour ils te cassent le cou ,  
» Et ce fera tant mieux. Mais dis-moi , pauvre fou ,  
» Quand pour cueillir mes noix on apporte une  
» échelle ,  
» Que peur de me blesser on y va doucement ,  
» Et que le valet qui les cueille  
» Est bien grondé s'il faut qu'il m'arrache une  
» feuille ,  
» Est-ce tant pis pour moi ? — Oui tant pis , fût-  
» rement. —  
» Et lorsque ce bambin que le village appelle  
» Tout bas, maigre avorton, & tout haut, Monsei-  
» gneur ,  
» S'en vient avec son précepteur  
» Pour manger de mes noix , on les cerne , on les  
» pele ;



- » Un laquais humblement les offre chapeau bas ;  
» Pour les prendre, l'enfant alonge un peu le bras,  
» Et fait la révérence au rustre en soutanelle :  
» Voilà toute sa peine. Est-ce tant pis pour lui ? —  
» Oui c'est tant pis encore. — Oh , ma foi , d'au-  
» jourd'hui ,  
» Nous ne finirions pas cette sottise querelle.  
» Tes *tant pis* , tes *tant mieux* m'échauffent la  
» cervelle :  
» Cherche qui te réponde. — A quoi bon te fâcher ?  
» Ecoute-moi ; je vais tâcher  
» De m'expliquer. — Eh bien , j'écoute ;  
» Parle. — Nous sommes tous les deux  
» Déjà bien âgés & bien vieux. —  
» Oui. — Tu n'as pas vieilli sans réfléchir , sans  
» doute. —  
» Oh non , je t'en réponds ; sans la réflexion ,  
» Tout arbre ne feroit qu'une souche, une bûche. —  
» Tu n'as donc pas manqué de faire attention  
» Combien ton maître est foible. — A tout pas il  
» trébuche, —  
» Son pere étoit de même ainsi que son aïeul.  
» Le fils , & ses enfans , s'il en peut faire un seul ,  
» En tiendront. — Tu le crois ? — Oh , oui , je  
» t'en assure.  
» A ton avis , sont-ils de toute autre nature  
» Que les fermiers & leurs enfans ?

- » Tu vois comme ceux-ci sont robustes & grands.  
» As-tu vu que jamais goutte , paralysie ,  
» Maux d'estomac , vapeurs , scorbut , hydropisie  
» En fassent avant quarante ans  
» De vrais squelettes chancelans ?  
» Tu vois que les fermiers élèvent  
» Presque tous les enfans qu'ils ont :  
» De quatre que tes maîtres font ,  
» Il en est au moins trois qui crevent. —  
» Ce que tu me dis-là , comme toi je le vois ;  
» Mais la cause , voisin , pourrois-tu me la dire ? —  
» C'est la même cause , je crois ,  
» Qui fait que tu n'as pas abondance de noix.  
  
» Rien ne sert d'être fiers ; tout arbres que nous  
» sommes  
» Nous avons le malheur de ressembler aux  
» hommes.  
» La peine , le travail qu'eux & toi nommez maux ,  
» Sont pour eux & pour nous les biens les plus  
» utiles.  
  
» — Mais quand on brise tes rameaux... —  
» J'y viendrai... Ces bourgeois renfermés dans les  
» villes ,  
» Ces nobles calfeutrés dans le fond des châteaux ,  
» Sont autant d'arbuſtes débiles

- » Qu'on tient bien chaudement en ferre tout  
» l'hiver,
- » Qu'au printemps le vent tue , ou qui vivent sté-  
» riles.
- » Ces rustres travaillans sans relâche au grand air ,  
» Ce sont des arbres pleins, & de seve, & de force ,  
» Qui résistent aux vents sans craindre aucune  
» entorse. —
- » Les *tant pis* , les *tant mieux* , tu les as laissez-là ?  
» Voisin , c'étoit pourtant cela
- » Qu'il falloit m'expliquer. — C'est où j'en suis.  
» Les branches
- » Qu'on me brise feroient longues , droites &  
» franches ,  
» Et me dépenseroient en bois
- » La seve destinée à produire des noix.
- » Juge si c'est tant mieux. Quand à cette mar-  
» maille
- » Qui , pour me bien servir , s'agite , se travaille ,  
» Elle en devient plus forte. Eh bien , est-ce tant  
» pis ?
- » Au lieu que ton seigneur & son nigaud de fils ,  
» Avec toi font tout le contraire.
- » Ils te laissent pousser comme il plaît à la terre.  
» Et passent tout le jour dans leurs fauteuils assis ,  
» Conçois-tu maintenant ? . . . — Oh , très-bien ,  
» mon cher frere.

» Grace à toi , je le vois , & l'homme , & le noyer  
» Raisonnent assez mal sur les biens de ce monde.  
» L'un ni l'autre ne peut assez fructifier  
» Si l'adversité ne l'émonde ».

Ce couple de noyers me parut fort bavard ;  
Je leur fis mes adieux , voyant qu'il étoit tard.  
Ils en auroient dit davantage ;  
Mais j'en savois assez si je veux être sage.

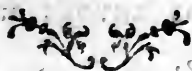


## FABLE XXIV.

*Le Statuaire & son ami.*

CERTAIN mal-adroit statuaire  
( Car il en est , tous ne sont pas  
Coustou , Pigal , Bouchardon , Phidias )  
Avoit fait un dieu du tonnerre  
Si court , si court dans ses proportions ;  
Qu'on l'auroit pris pour le dieu des Lapons.  
Un sage ami lui fit remarquer sa bévue.  
L'imbécille , croyant corriger ce défaut ,  
Vous percha la statue  
Sur un socle bien haut.

« Tu croyois la grandir ; la voilà plus petite ;  
» Dit l'ami. Tu fais comme un roi  
» Qui , voulant illustrer un faquin sans mérite ,  
» Lui donneroit un haut emploi ».



## F A B L E X X V.

*Les Chevres.*

U<sup>N</sup> jour des chevres se lasserent  
 D'obéir au berger Guillot ,  
 Et toutes ensemble jurerent  
 De le quitter. « Voyez , disoient-elles , ce sot !  
 » Comme les dindons de sa ferme  
 » Il prétendrait nous gouverner.  
 » Quand nous voulons courir , alors il nous en-  
 » ferme.  
 » Dans la plaine il va nous mener  
 » Quand nous aimerions mieux grimper sur une  
 » roche.  
 » Nous le nourrissons , sans reproche ;  
 » Il mange notre lait , & nos petits par fois ;  
 » Et croit bien nous payer lorsque sur notre échine  
 » Il fait pleuvoir des coups de sa longue houffine.  
 » Fuyons , dérobons-nous à ses injustes loix ;  
 » Fuyons , & nous sauvons dans le fin fond des  
 » bois ».  
 La porte de l'étable étoit lors entr'ouverte ,  
 Et les chevres le savoient bien :  
 Le complot sans cela n'aboutissoit à rien.

De cette occasion , par le hafard offerte ,

On fe hâte de profiter.

On défile , on défile , on fe met à trotter ;

A trotter , à courir jufqu'à perte d'haleine.

On arrive à la fin dans une aride plaine

Qui fe trouve entre deux forêts ,

Forêts d'une étendue immense.

Les arbres bien touffus y promettent du frais ;

L'herbe & les arbriffeaux y font en abondance.

A laquelle des deux donner la préférence ?

Sur ce point important l'âne de Buridan

Auroit balancé plus d'un an ,

Et feroit mort de faim par excès de prudence.

Les chevres firent mieux ; & voulant éviter

Les difputes & les querelles

Qui naîtreient pour le choix , réfolurent entr'elles

D'interroger , de confulter

Quelqu'hôte des forêts ; & de s'en rapporter

A fon avis. Voilà tout à propos deux lievres

Qui fortent de ces bois pour prendre leurs ébats.

(Les lievres , comme on fait , font alliés des chevres)

On appelle , on fait figne ; ils viennent à grands pas.

Après les complimens , vite on les interroge.

« Les hommes viennent-ils fouvent dans vos » forêts ? —

„ Jamais : ils n'oseroient. — Quoi , jamais ? —

„ Non , jamais. —

„ C'est bon. Qui donc y regne ? — A droite c'est

„ un doge

„ Surnommé Titus deux. — Est-il bouc ? — Oh

„ que non ,

„ C'est bel & bien un grand lion. —

„ Lion ! tant pis. — Pourquoi ? — Sans doute fa

„ pâture

„ Est la chair & le sang de ses propres sujets ? —

„ Fi donc , il est au lait pour toute nourriture ,

„ Et ne mangeroit pas en dix ans deux poulets. —

„ Tant mieux. A gauche ? — A gauche ? un grand

„ lion encore.

„ Celui-là ne badine pas.

„ Sultan Attila cent par jour fait trois repas ;

„ A chaque repas il dévore

„ Agneaux , chevreaux , moutons les plus beaux ;

„ les plus gras ;

„ Loups , tigres , léopards y passent tout de même

„ Autant qu'il en rencontre. A le voir les gruger ,

„ Et s'en lecher les doigts , sans peine on peut juger

„ Que c'est-là le ragoût qu'il aime

„ De préférence. Adieu ». Les lievres sont bien  
loin.

Mes chevres n'avoient pas besoin

D'en savoir beaucoup davantage



Pour prendre leur parti , pour se déterminer.  
N'importe ; on veut encor peser , examiner.  
( On est par fois bien sot à force d'être sage )  
On pese , on examine , & puis on se partage.  
Onze à droite , onze à gauche ( elles sont vingt-  
deux )

Entrent dans les forêts. En faisant les adieux ,  
On jure , on se promet qu'au bout de la semaine  
On reviendra sans faute au milieu de la plaine ;  
Que réciproquement , sans fraude , on se dira  
Des deux rois tout ce qu'on saura.

Quoiqu'instruites à notre école ,  
Les chevres furent de parole ;  
Au jour préfix , à l'endroit dit  
Des deux côtés on se rendit.

Quand , pour tenir conseil , les dames sont rangées ,  
Trois manquent d'un côté. On demande pour-  
quoi.

En pleurant on répond : « las ! elles sont man-  
gées. —

» Comment ! c'est donc là ce bon roi ,

» Ce cher Titus second qui ne mange personne ?

» O maudits lievres imposteurs ! —

» Ne les accusez point , mes sœurs ,

» Le prince vit de lait , mais sa cour est gloutonne.

- » Il a , pour conseillers ,  
» Ours, tigres, léopards, pantheres, loups-cerviers ;  
» Gens de gros appétit , de conscience mince.  
» Ces bons seigneurs prouvent au prince ,  
» Et le prince les croit avec simplicité ,  
» Que , pour faire chérir sa douce autorité ,  
» Maintenir le bon ordre & la tranquillité ,  
» Il faut avec la dent régir chaque province.  
» Mais vous , avec votre Attila ,  
» Dites , par quel miracle êtes-vous encor là ;  
» Sans qu'il vous en manque une seule ? —  
» Nous allons , cheres sœurs , vous expliquer  
» cela.  
» De ce prince l'auguste gueule  
» Avale trois sujets par jour.  
» Dans un an , c'est beaucoup qui passent par ce  
» gouffre ;  
» Mais comme le sultan ne souffre ,  
» Dans ses états ni dans sa cour ,  
» Aucun avaleur en sous-ordre ;  
» Comme il a détruit jusqu'aux gens  
» Qui sans faire grand mal en jouant pourroient  
» mordre ,  
» Vous voyez qu'il faudra peut-être bien du tems  
» Avant que notre tour arrive  
» Et que nous passions par ses dents.  
» Mais nous y passerons. Il faut qu'un prince vive ;

- „ C'est aux sujets à le nourrir. —  
„ Ne peut-il subsister sans les faire périr ?  
„ Le bon Guillot vivoit. . . . Que maudite soit  
„ l'heure  
„ Où nous l'avons quitté !  
„ La plus courte folie est toujours la meilleure.  
„ Retournons implorer sa douceur, sa bonté.  
„ Guillot nous recevra , Guillot est bon monarque.  
„ Tout à son aise il nous traitera ;  
„ Mais au moins nous vivrons tout le tems que  
„ voudra  
„ Nous accorder la Parque „.

Les chevres cette fois eurent grande raison :  
Entre Constantinople , ou Paris , ou Venise ;  
Si l'option m'étoit permise ,  
Assez près du pont-neuf j'aurois une maison.



## F A B L E X X V I.

*Le Rossignol & la Fauvette.*

« **O**N ne fauroit dormir au bruit que tu nous  
» fais ,

Difoit au rossignol une jeune fauvette ;

» Chante le long du jour , mais la nuit fois en  
» paix :

» Tu vas dans ce bocage attirer la chouette ;

» Tais-toi , donc. — Du soleil je chante les bien-  
» faits ;

» Puis-je trop les chanter ? Je lui dois cet ombrage  
» Où je passe des jours heureux.

» Si des noirs aquilons je méprise la rage ;  
» Ne le dois-je pas à ses feux ?

» Je lui dois... — Tu lui dois ? On diroit à t'en-  
» rendre

» Que dans son char brillant il n'a lui que pour  
» toi.

» Ne lui dois-je pas aussi , moi ?

» N'ai-je pas aussi le cœur tendre ?

» J'attendrai cependant , pour chanter ses faveurs ,  
» Qu'il vienne m'en combler encore.

» Demain quand sa brillante aurore

- „ De nos gazons flétris ranimera les fleurs ;  
„ Tu m'entendras alors rendre un sincere hom-  
„ mage ;  
„ Tu verras... — Je le vois, l'intérêt seul t'en-  
„ gage ;  
„ C'est lui qui dicte tes chansons.  
„ De l'astre bienfaisant tu chéris la présence ;  
„ S'il ne luit plus , ton cœur se condamne au si-  
„ lence.  
„ Pour moi je consacre mes sons  
„ A chanter la reconnoissance „.

*ENVOI A MON BIENFAITEUR.*

Comme le rossignol je suis au fond des bois ;  
J'y trouve , grace à vous , un sort doux & paisible.  
Pour acquitter mon cœur tendre & sensible,  
Ah , Monseigneur ! ah , que n'ai-je sa voix !



## F A B L E X X V I I.

*Gros Colas*

**G**ROS Colas , valet de charrue ,  
Alloit à la veillée assez souvent le soir.  
Le lieu de la veillée étoit loin du manoir  
Où Colas habitoit. Tout le long de la rue  
    Qui va de l'église au moulin  
Il lui falloit passer. Cette rue étoit creuse ;  
    Bien ombragée & bien bourbeuse.  
Colas entroit crotté. D'un petit air malin ;  
Les filles le railloient , & cette raillerie  
    Fâchoit en secret Gros Colas.  
Un beau jour le garçon tant rêve & s'industrie  
Qu'il invente un moyen. Il prend deux échalas ,  
Des plus gros , des plus longs , chauffe une dent  
    de herse ,  
L'empoigne, en se brûlant par-ci par-là les doigts,  
L'appuie autant qu'il peut sur ses morceaux de  
    bois ,  
Y revient si souvent qu'à la fin il les perce.  
  
Les deux bâtons percés tout n'est pas fait encor ;  
( Mon Dieu , qu'on a de mal quand on veut plaire  
    aux filles ! )

Il faut dans les deux trous ajuster deux chevilles;  
Il les faut de cormier, c'est le bois le plus fort;  
Il est dur à couper; mais de bonnes grimaces

Des mains ont secondé l'effort :

Tout est fini : Colas a deux belles échasses.

Il les essaie, & va tout doucement d'abord;

Puis s'habitue & marche avec un peu d'aisance,

Puis acquiert la facilité

Que peut donner l'expérience.

Je ne dis rien de sa gaieté,

On la devine bien sans doute.

Le soir tarde à venir; il vient enfin; Colas,

Le géant Colas est en route.

Colas ne gête plus ses souliers ni ses bas,

Encore bien moins sa culotte,

Elle est à trois pieds de la crotte.

Le plus dangereux pas est toujours le dernier.

Net & propre comme un denier,

Avec son habit du dimanche,

Le galant arrivoit; une maudite branche

Donne le croc-en-jambe à l'un des échalas;

Colas chancelle, il est à bas.

Il ne se cassa point la tête;

Il tomboit d'assez haut pourtant,

Mais la boue obéit, se prête,

Et le reçoit fort mollement.

Colas fit du bruit en tombant.  
Au bruit la rustique assemblée  
S'empresse de fortir , accourt toute troublée ;  
Puis se rassure & rit , fait un chorus d'éclats  
Qui ne console point Colas.

Un des beaux esprits du village ;  
Sur la chute de ce garçon ,  
Fit une assez longue chanson  
Qu'on chanta dans le voisinage.  
Je ne la fais pas , c'est dommage ;  
Je voudrois la transcrire ici ;  
J'en fais un couplet. Le voici,

Suivons le conseil salulaire  
Que Colas , en gros caractère ;  
Sur la vase vient de tracer.  
Marchez , nous dit-il , terre à terre.  
Quiconque voudra s'exhausser ,  
S'il porte un visage de verre ,  
Court grand risque de le casser,





## FABLE XXVIII.

*L'Alouette & la Taupe.*

DANS une piece de sain-foin  
Une alouette, avec grand soin,  
Couvoit ses petits œufs près de la taupiniere  
Où commere la taupe avoit sa rabouillere.  
Tout en couvant, en allaitant,  
Ces voisines jasoient, jabottoient tant & tant.  
(Les nourrices & les couveuses  
Sont, Dieu merci, grandes causeuses.)  
« Ma voisine, disoit l'oiseau,  
» Hélas, si tu favois que le soleil est beau!  
» Il va paroître, il va déchirer le nuage  
» Qui l'a caché pendant la nuit.  
» J'apperçois déjà son visage;  
» A grands pas l'obscurité fuit.  
» Sur moi, sur la nature entiere  
» Il va verser les flots de sa vive lumiere.  
(Ce *moi* mis tout d'abord me paroît assez bon;  
Une chétive bestion  
Dans l'univers entier se nommer la premiere!)  
» Si ce n'étoit mon nid, dans la plane des airs  
» J'irois joindre ma voix à ces charmans concerts

- » Que mon époux y fait entendre :  
» Comme lui j'irois rendre  
» Hommage au dieu du jour.  
» Tu ne l'as jamais vu ! ma chere, quel dom-  
» mage !  
» Pour lui marquer ton tendre amour  
» Tu saurois trouver un langage.  
» Tu dois bien te plaindre des dieux ;  
» Ils t'ont tout refusé, les yeux, la voix, les aîles.  
» Les dieux, reprit la taupe, ont tout fait pour le  
» mieux,  
» Au moins on me l'a dit. S'ils t'on donné des  
» yeux,  
» Ces yeux te font par fois des douleurs bien  
» cruelles.  
» Quand ta mere les eut perdus,  
» Elle ne s'en consola plus.  
» Ta voix & ton joli ramage  
» Sont cause que l'homme t'encage.  
» Les aîles t'élèvent en l'air  
» Au-devant de l'autour à la griffe de fer.  
» Ne te vante donc plus d'un frivole avantage;  
» Crois-moi, le ciel aux animaux  
» Dispense également, & les biens, & les maux.  
» Si je suis condamnée à ramper sous la terre,  
» J'y suis à l'abri de la guerre  
» Que te déclarent les saisons.

» Les dieux avoient bien leurs raisons

» Quand ils m'ont refusé la vue ;

» L'œil est si délicat ! Et dans mon élément

» Cet organe pour moi seroit un vrai tourment.

» Pour m'en dédommager , de mains il m'a pour-

» vue.

» J'ai l'odorat , l'ouïe , & de fort bonnes dents.

L'alouette reprit : « c'est se moquer des gens... —

» Me moquer ? oh que non ; mais laissons ce col-

» loque ;

» Au lieu de disputer , rapportons-nous au tems ;

» Il t'apprendra si je me moque.

» Pour le présent causons de la pluie & des vents » :

On termine ainsi la querelle ,

Et puis on se remet à jaser de plus belle

Sur des sujets moins importants.

Le tems fuit pendant qu'on babille.

Déjà les taupinaux sont devenus plus forts ;

Les fils de l'alouette , après bien des efforts ,

Sont échappés de la coquille.

Des deux côtés tout va fort bien.

L'une & l'autre maison prospère ,

Graces aux soins de chaque mère.

Chaque mère aussi n'omet rien

De ce que la nature ordonne.

Parmi les humains on raisonne ,

On ajoute , on retranche à ses sages leçons ,

Et tant pis pour les nourrissons.

L'été disparoît , & l'automne  
Arrive lentement , sa faucille à la main.  
Il coupe , abat , tranche , moissonne  
Tout ce qu'il trouve en son chemin.  
Son souffle ternit la verdure ,  
Et fait des arbrisseaux tomber la chevelure.  
Il porte , plié sous son bras ,  
Un manteau jaune qui renferme  
Les brouillards , les glaçons , la neige & les frimats :  
Le soir il le secoue , & la terre plus ferme  
Ne prend plus au matin l'empreinte de nos pas.  
Aux animaux alors chaque villageois dresse  
Piéges & lacs de toute espece.  
Au lever du soleil , l'un d'eux chargés de rets  
Vient dans son champ & là déploie  
Deux immenses rezeaux. Son fils saute de joie  
En les voyant , & croit déjà dans ses filets  
Voir tomber l'innocente proie.  
Aux quatre bouts , quatre bâtons  
Durcis au feu , polis & ronds ,  
Tiennent dans leur largeur les toiles bien tendues.  
Quatre cordes , point trop menues ,  
Sur la longueur en font autant.  
Ces cordes , à des pieux fortement attachées.

Mais il feroit trop long de vous dire comment  
Ces toiles sur la terre à distances couchées

Sont par un léger mouvement

L'une de l'autre rapprochées.

Imaginez-vous deux volets

Dont vous tirez de loin les deux cordons en-  
semble :

L'un sur l'autre à l'instant , & se ferme , & s'af-  
semble :

Et bien voilà l'effet que font nos deux filets.

Ces filets séparés , entr'eux ont une espace ;

Comme on peut bien le concevoir.

C'est-là que mon villageois place

Ce qu'il appelle son miroir.

Quel miroir ! vingt tronçons de glace

Ajustés , encastrés , colés de place en place

Sur la convexité d'un fort petit fabot.

( Je dis fabot pour faire entendre ma pensée ,

Lecteur pardonnez-moi ce mot. )

Une broche de fer dans la terre enfoncée

Au beau miroir sert de pivot.

Sur le pivot il tourne & vire ,

Un simple fil le fait mouvoir.

Tout ceci préparé , le manant se retire

Dans un trou fait d'avance ; on ne sauroit le voir.

Les cordons des filets sont dans sa main calleuse

Prête à bien faire son devoir

Si-tôt qu'une alouette un peu trop curieuse...

L'enfant qui veut avoir

Le plaisir d'être utile,

D'un doigt tire le fil, & le miroir mobile

Du soleil, en tournant, éparpille les feux.

L'alouette avec sa famille

Planoit alors au haut des cieux.

Pendant qu'elle vole & sautille,

Elle voit dans les champs quelque chose qui brille

D'un éclat vif & lumineux ;

Et déjà de la nue

La voilà descendue ;

Elle rase la terre & fait cent & cent tours,

En s'approchant toujours

Du perfide objet qui l'attire.

La voici tout auprès.

Vîte le rustre tire

Les cordons de ses rets ;

Et l'alouette est prise.

La taupe l'entend soupirer,

Accourt effrayée & surprise :

« Qu'as-tu, lui dit-elle, à pleurer ? —

» Hélas, que je suis malheureuse !

» Du soleil l'image trompeuse

» A fasciné mes yeux, j'ai volé vers la mort. —

„ Voisine , je plains bien ton sort.  
„ Le soleil , tes yeux & tes ailes  
„ Te sembloient des choses si belles ;  
„ Et c'est ce qui te perd ». Le ciel nous fait des  
dons

Plus ou moins précieux ; mais c'est par leur usage  
Qu'ils deviennent mauvais ou bons.  
Ce qui perd l'imprudent seroit utile au sage.

*ENVOI A MONSIEUR ET MADAME DE..*

Ma taupe n'en savoit pas long ;  
Si c'est-là toute la morale  
Qu'elle a pu tirer de ce fond.

Je la trouve un peu courte & par trop générale ;  
Dans un plus grand détail elle pouvoit entrer ;  
Et sur le vrai bonheur un peu nous éclairer ;  
Elle ne l'a pas fait ; je le ferai pour elle.

Mere , je vous vois desirer  
Une fille charmante & belle :  
Mais savez-vous que la beauté  
Est le présent le plus funeste  
Que puisse à votre vanité  
Accorder le courroux céleste ?

Voyez la belle Eglé ; près d'elle cent flatteurs  
Sont occupés à la séduire.

Quand elle a rejeté leurs discours imposteurs,  
Croyez-vous qu'ils aillent le dire?

Et ces femmes qu'on voit l'embrasser, lui sourire;  
Vont-elles sur ses pas toujours semant des fleurs,  
Sans jamais chercher à lui nuire?

Taisons-nous sur ce point. Tout bon pere desire;  
Pour son fils qui n'est qu'un enfant,  
Esprit sublime & transcendant.  
Pauvre sot! quelle est ta manie?

Ignorez-tu que le génie  
Est un cheval fougueux & vif,  
Ardent, impétueux, rétif,

Que jamais à son gré l'écuyer ne manie?  
Il ne sent point le mors, il résiste à la main;

A travers mille & mille épines  
Il fait rapidement un immense chemin;  
Il franchit les rochers, les torrens, les ravines;  
Pour entraîner son homme on ne fait pas trop où;  
Et finit bien souvent par lui rompre le cou.

Effrayé du péril, à la grosse opulence  
Tu vas pour ton enfant restreindre tous tes vœux;

Mais crois-tu qu'elle rende heureux

Ceux à qui Plutus la dispense?

Tu les vois entourés des arts, des ris, des jeux;

Tous leurs jours sont des jours de fêtes;  
L'argent en leur faveur abrége les soupirs;

Au plus léger de leurs desirs

Voilà



Voilà cent nymphes toutes prêtes

A leur prodiguer des plaisirs ;

Tous leurs regards sont des conquêtes.

Mais est-ce tout cela qui fait le vrai bonheur ?

Si tu veux le savoir , examine leur cœur ;

Tu le verras nager dans les flots d'un acide

Qui le dessèche , le flétrit ,

Et lui rend le plaisir tout au moins insipide ;

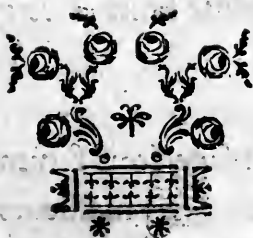
*Dans un vase infecté le meilleur vin s'aigrit.*

« — Si la beauté , l'esprit , & jusqu'à la richesse

» Sont des présens pernicioeux ,

» Que faut-il demander aux dieux ? —

» Ce qu'il faut demander ? Avant tout, la sagesse » ;



## F A B L E X X I X.

*Le Philosophe & sa Femme.*

U<sub>N</sub> philosophe qu'on révere,  
Et qu'on révere avec raison,  
Car son ame est le sanctuaire  
De toutes les vertus; de plus, son caractère..  
Mais son éloge ici seroit hors de saison:  
Ce philosophe ouvroit tous les jours sa maison  
A gens affamés de l'entendre.  
De tous côtés venoient s'y rendre  
Quelques gens de génie & bon nombre de fots;  
Les premiers afin de s'instruire,  
Et les seconds par air, pour glaner quelques mots  
Qu'ils pussent, comme leurs, très-gauchement re-  
dire.

La femme de mon sage étoit femme de sens;  
Elle n'aimoit pas trop ces messieurs visitans.  
Les uns crottoient toute sa chambre,  
Les autres y laissoient une forte odeur d'ambre;  
Et puis, au philosophe ils déroboient un tems  
Dont il auroit fait bon usage.  
La dame en enrageoit tout bas,

Mais elle ne le disoit pas

De peur de troubler le ménage.

La femme de Socrate & Madame Jourdain

Pour moins auroient fait un beau train ,

Un beau vacarme , un beau tapage.

Celle-ci ne dit mot. Dans une grande cage

Elle avoit des serins , je crois qu'ils étoient sept ,

Bien portans, bien mangeans, mais gardant le tacet

Comme les peres de la Trappe.

La dame chaque soir

Vous couvre d'une nappe

Tout le petit dortoir ;

Puis avec une serinette

Elle joue & répète ,

Répète mille & mille fois

Le petit air de Colinette.

Quand elle a répété pendant cinq ou six mois ,

Sans que la famille serine

Chante autre chose que *tui*, *tui* ,

L'époux à la fin se chagrine

Et ne tient pas contre l'ennui.

„ Tu ne le vois donc pas ? Tu siffles des femelles. —

„ Je le fais ; mais je fais le soir à mes serins

„ Ce que tu fais tous les matins

„ Avec tes messieurs à dentelles „.

## F A B L E    X X X.

*Les deux Chevaux.*

**D**EUX chevaux à leur gré  
Pâtureoient dans un pré.

On les avoit mis là trois mois avant la foire ,  
Croyant bien qu'ils engraisseroient  
Et que plus cher ils se vendroient.

On n'avoit pas tort de le croire ,  
L'herbe fine & le treffle à foison y pouffoient.  
L'un devint rondelet , l'autre tout au contraire.

— Comment cela se peut-il faire ? —

Cher lecteur , allons doucement ;  
Vous le saurez dans un moment.

Le premier , la tête baissée ,  
Sembloit n'avoir qu'une pensée ;  
C'étoit de bien manger.

Qu'une mouche le pique ,  
Il la laisse faire & s'applique  
A son métier sans se vanger.

Lasse-d'aller , jument de somme ,  
Fut la mere de ce premier.

Son pere ne vaut pas la peine qu'on le nomme ;  
C'étoit le criquet d'un fermier.

L'autre étoit un cheval de race ,  
Un grand anglois propre à la chasse ,  
Propre aux tournois , propre aux combats ;  
On le favoit de reste ; il avoit fait campagne  
Pendant les guerres d'Allemagne ,  
Puis étoit revenu bien harrassé , bien las ,  
Tout couvert de gloire & de plaies.  
Si les mouches l'aimoient , il ne les aimoit pas.  
Tout le jour , pour les fuir , il va le long des haies  
Se frottant , se grattant , trépignant , se motdant ,  
S'agitant , se roulant , hennissant , renifflant.  
Vous voyez bien , lecteur , que pendant la journée  
Notre héros cheval  
Se nourrit assez mal. —  
« Mais quand l'ardent Phébus a fini sa tournée ,  
» Que l'insecte piquant termine ses ébats ,  
» Qui pourroit l'empêcher de prendre un bon re-  
» pas ? —  
» Rien , si le ratelier ne lui sembloit trop bas. —  
» Comment trop bas ? — Sans doute. On met le  
» nez à terre  
» Pour pâture ; faut-il qu'un cheval vif & fier ,  
» Un coursier qui naquit pour la chasse & la guerre ,  
» Fait à porter la tête en l'air ,  
» Perde cette noble habitude ,  
» Et prenne la basse attitude  
» D'un vrai porteur de choux ? —

» Mais de quoi vit-il donc ? — Il fonde sa cuisine  
» Sur des feuilles de houx,  
» De coudrier , d'épine,  
» Qui sont à sa hauteur ».  
Son confrere le gros mangeur  
D'un air méprisant le regarde ;  
Mais il se donne bien de garde  
De l'exciter à pâître ; il auroit moindre part.

Arrive le jour du départ.

Un gros valet s'en vient les prendre  
Pour les ajuster & les vendre.

Le gourmand à son compagnon

Dit lors , en faisant la gambade ;

La courbette & la pétarade :

« Souviens-toi de cette leçon :

» Quand on porte la tête haute ;

» Qu'on n'aime point à se baisser ;

» Qu'à chaque mouche on rue , on saute ;

» On ne peut jamais engraisser ».



## FABLE XXXI.

*Les Sabots trop courts.*

A MADAME DE L. V...

**M**AUDITE vanité,

Retourne à tous les diables :

Pour un grain de félicité

Que tu donnes par fois , combien de misérables

Te voit-on faire tous les jours ?

Un rustre avoit choisi des sabots par trop courts.

Il avoit tort. Mais las , il aimoit Fanchonette ,

Et crut qu'avec un petit pié

Il pourroit plaire à la fillette.

Peut-être lui plut-il. Mais c'étoit grand pitié

De le voir cheminer. Il faisoit la grimace

De la bouche &amp; des yeux ; à chaque petit pas ,

Pour se faire léger , il souleve les bras

Comme un homme qui marche en tremblant sur  
la glace.

Vaincu par la douleur , ce roi des idiots

Rêve &amp; juge qu'on peut alonger des sabots ,

En les faisant tremper la nuit dans la rivière;  
A l'épreuve, néant. Voyons d'autre manière.  
Entre ses deux genoux qui lui servent d'étau  
Il presse les fabots, puis avec un couteau  
Il les gratte en dedans par le bout de derrière.  
Au bois à contre-fil rabotté rudement

Le couteau fait maintes petites hoches.

Ce n'est plus aux doigts seulement  
Que Guillaume est blessé, ses talons ont des  
cloches.

Guillaume n'y tint pas, il jetta les fabots,  
Marcha pieds nuds & fut à l'aise.

J'en fais autant, ne vous déplaîse.  
Un honneur bien gênant vaut-il le doux repos  
Que mon humble état me procure?  
Si vous répondez, oui, moi je répondrai, non.  
J'aime à choyer mes doigts ainsi que mon talon,  
Et veux que sur mon pied soit faite ma chaussure.  
Or jugez si je dois accepter une cure (1).

---

(1) Madame de L. V... avoit offert une cure à l'auteur.





## FABLE XXXII.

*Lubin & le Bailli.**Le Cheval de ferme & le Cheval de bataille.*

« **E**COUTE-MOI, Lubin, tu veux servir le roi,

» Tu veux t'en aller à la guerre ;

» Laisse-là, mon garçon, ce dangereux emploi ;

» Demeure à labourer ta terre.

» De tes pauvres parens fais l'appui, le soutien ;

» Les peux-tu délaïsser au sein de l'indigence ?

» Redouble encor de diligence

» Pour faire prospérer ton bien. —

» Ben dir, si j'en avions ; hélas ! je n'avons rien. —

» Comment rien ? — Acoutez, d'une terre assez

» bonne

» J'avons ben six arpens ; il faut qu'on la façonne ,

» Qu'on la fume, qu'on seme , & puis que l'on

» moissonne

» S'il y a de quoi moissonner ;

» Car vous savez ben que la grêle ;

» Le froid, le chaud, les cerfs, les lapins, tout

» s'en mêle

- » Ben souvent pour nous ruiner.  
» Mais là , t'nez , supposons que j'ons bonne ré-  
» colte :  
» Il faut d'abord la part de monsieur le curé ,  
» Sans quoi je suis ben assuré  
» Qu'il dira que je me révolte  
» Contre l'église. Et puis si-tôt qu'il montera  
» En surplis dans son *égrugeoire* ,  
» Tout droit il m'excommuniera  
» Comme il feroit un monitoire.  
» Peut-être ben encor feroit-il plus méchant ;  
» Il pourroit sans façon m'envoyer un fergent.  
» Baillons-li donc sa dîme , & portons dans la  
» grange  
» Le demeurant de la moisson.  
» Et tandis que le bled s'arrange ,  
» Payons des moissonneurs la peine & la boisson.  
» Vous v'la tous payés : bon voyage ;  
» A l'an qui vient si je vivons. —  
» Et bien ? — Laissez-moi dire , & s'il vous plaît  
» suivons.  
» Vîte j'me remets à l'ouvrage ,  
» J'bats mon bled pour rendre à Colin  
» C'qu'il m'a prêté pour la semaille ,  
» J'bats pour envoyer au moulin ,  
» J'bats pour payer la vieille taille ,  
» J'bats pour le nouveau collecteur ,

- » Tout y va , le grain & la paille ;  
» J'bats pour payer notre seigneur ,  
» Car il est méchant comme quatre ;  
» J'bats... Non car j'n'ai plus rien à battre !  
» V'la stapendant en garnison  
» Qu'j'ai deux Suisses pour les caernes ,  
» V'la les maltotiers subalternes  
» Qui vont démeubler la maison.  
» Dites donc que j'n'ai pas raison  
» De planter là notre ménage.  
» Vous voyez ben que si j'm'engage ,  
» C'est le moyen d'payer le roi ;  
» Je li baille tout jusqu'à moi.  
» Il faudra ben qu'il me nourrisse  
» Drès que je serai son soudart.  
» J'en mourrai peut-être moins tard ;  
» Mais n'faut-il pas que j'finisse ?  
» Et puis je servirai l'état ;  
» J'n'y plaindrai jarni point ma peine ;  
» A force d'être bon soldat .  
» On m'fra peut-être capitaine ;  
» Et puis l'dos rond je r'viens ici  
» Vivre sans soins & sans souci :  
» En châtaiu j'change nor'chaumiere ;  
» Et je l'nomme la Lubiniere. —  
» Lubin , as-tu bientôt fini ? —  
» Vrament , monsieur l'Bailli , nenni.

- » Il faut encor que je vous dise  
» C'que j'frai quand j'aurai des enfans.  
» A la guerre j'y mets les deux grands,  
» J'foure le plus jeune dans l'église.  
» Pour les filles. . . — Butor, oïson,  
» Tu raisonnes comme une bête ;  
» La gloire t'a tourné la tête.  
» Tu t'ennivres, Lubin, d'un funeste poison.  
» Écoute, je le fais, ta misere est extrême ;  
» Mais à la guerre on trouve encore bien d'autres  
» maux ;  
» On y pâtit, Dieu fait ! c'est-là qu'on est à même ;  
» Mais l'histoire de deux chevaux  
» Qu'hier je m'amusois à lire  
» Dans un livre moulé, fera, Lubin, pour toi  
» Une leçon : écoute-moi ;  
» Pour ton bien, je vais te la dire ».

Le cheval d'un riche fermier  
Et le cheval d'un officier  
Dînoient un jour en même auberge.  
Tout en vuidant le ratelier,  
Le bucephale se goberge  
De son voisin le limonier.  
« L'ami, je vole à la victoire,  
» Et tu restes sur ton paillier.  
» Quand je viendrai couvert de gloire,

- » Je prétends trouver le grenier  
» Rempli d'avoine & de fourrage.  
» Je te défends par mon courage ;  
» En revanche il faut me nourrir.  
» Un manant doit fournir l'étape  
» Au héros qui veut bien courir  
» Sur les bords de la noire trappe.  
» Travaille bien , en revenant ,  
» Je te rapporte un équipage :  
» Dis-moi , le veux-tu noir , ou blanc ,  
» De simple dragon , ou de page ?  
» Parle , réponds : s'andis , je gage :  
» Que tu l'aimes mieux de hussard ».

Ce cheval étoit un bavard ;  
Il ne faut point qu'on s'en étonne ;  
Il étoit né sur la Garonne.

L'autre naquit près de Honfleur  
Au discret pays normanique.

A son convive le hableur

Il dit en style laconique :

« Tâche de rapporter ta peau ;

» Du harnois je te quitte , & du foin je me charge.

» A dieu , de mon sillon je vais remplir la marge ».

Tôt après un troupeau

De hussards ennemis entre dans le village :

On massacre , on viole , on met tout au pillage.

Un officier gascon monta notre cheval,  
Pour combattre, ou pour fuir, l'un des deux, il  
n'importe.

Il rencontra bientôt la hussarde cohorte :  
Il fallut se défendre, il se défendit mal.  
Un hussard, d'un revers, à ce nouveau saint George  
Coupa net la parole en lui coupant la gorge.

On n'emmena point le coursier,  
Trois balles dans le corps furent sa sauve-garde.

On le dépouille après son officier.

Le limonier passoit. Le mourant le regarde,  
Et lui dit : « je me meurs, jouis d'un doux repos  
» Qu'à tort j'ai méprisé; ne va point à la guerre;  
» On souffres moins encor à labourer la terre;  
» Tu vois ce que l'on gagne au métier de héros.

» Je l'vois itou; de peur d'aventure pareille;  
Dit le triste Lubin, en se grattant l'oreille,  
» T'nez, monsieur le Bailli, cheux nous je resterai,  
» Je vivrai malheureux, mais encor je vivrai ».



## FABLE XXIII.

*L'Insolent.*

UN maroufle à plaisir insultoit les passans ,  
Leur crachoit au visage , & leur faisoit la moue.  
Au faquin , les moins endurans  
Donnoient , le poing fermé , maints soufflets sur  
la joue ;  
Cela le chagrinoit. Mais lorsque les enfans  
L'eurent bien traîné dans la boue ,  
Mon vilain fut content. De peur de se salir ,  
On s'abstenoit de le punir.

*ENVOI A MONSIEUR\*\*\*.*

Mon ami , ce faquin te vomit cent injures ;  
Laisse-le s'enrouer , & passe ton chemin.  
Quel mal te font ses impostures ?  
Aucun. En l'assommant tu salirois ta main ;



## F A B L E X X X I V.

*L'Éléphant qui veut faire instruire son fils.*

DANS l'Arabie heureuse il est une contrée  
Soumise aux loix d'un éléphant.

Ce prince, juste & bienfaisant,  
De ses vastes états a défendu l'entrée  
A gens portans la griffe ou la dent acérée,  
Bref à tout animal destructeur & méchant.

De la félicité publique  
Ce point est un gage assez sûr.  
De plus le monarque s'applique  
A choisir gens d'un esprit mûr,  
D'un cœur franc, droit & pur,  
Pour remplir à la cour les chrges d'importance.

Lorsque son fils aîné fut sorti de l'enfance,  
Qu'il lui fallut un gouverneur,  
Gouverneur ou bien gouvernante;  
Car parmi la race éléphante,  
Race qui regne avec douceur,  
Race très-peu belligérante,  
Les deux sexes sont en honneur  
Egalement. Et si j'étois sincère,



Et si j'osois parler. . . Le roi donc , voulant faire  
Avec discernement un choix ,  
Fit rassembler en diligence  
Les habitans des bois  
De son obéissance.  
Eux venus à la cour :

« Parlez , dit-il , parlez chacun à votre tour ;  
» Et me dites en conscience  
» Quels talens vous avez pour instruire un enfant ;  
» C'est du mien qu'il s'agit ; vous sentez l'importance ».

Aussitôt chaque prétendant  
Met son savoir en évidence.  
Dom bœuf très-gravement s'avance ,  
Et dit d'un air sombre & pensif :  
« Dans l'art de réfléchir , moi je ferai son maître »  
Un cheval , jeune , ardent & vif ,  
Dit : « & moi je ferai connoître  
» Au fils de votre majesté  
» Comment un prince doit sentir sa dignité ;  
» Et porter fierement le sceptre & la couronne ».

Le monarque , en sage personne ,  
Leur dit : « entre vos mains mon fils seroit fort  
» mal ;  
» Il naquit éléphant ; vous en voudriez faire ,  
» Vous , un bœuf , & vous , un cheval.

» Je veux que mon enfant garde son caractère ;  
 » Il est bon ». Un baudet, d'un ton fort arrogant,

Jure qu'en peu de mois il le rendra savant.

La brebis en veut faire un rusé politique ,

Le loir un prince vigilant ,

Et les fourmis un magnifique.

Un gros pourceau se leve. . . on ne l'écouta pas ;

Sa voix se confondit avec les brouhahas.

Le monarque, ennuyé de ces impertinences ,

Les congédia tous. Pendant les révérences

Qui sont d'usage en pareil cas ,

Le monarque apperçoit dans un coin tout là-bas

Une chevre à l'écart. De sa trompe il fait signe.

Elle vient. « Ma fille , dis-moi ,

» Pourquoi n'oses-tu pas approcher de ton roi ?

» Pourquoi ne viens-tu pas solliciter l'emploi. . ? —

» De ce terrible emploi je ne me sens pas digne ,

» Je ne me trouve aucuns talens

» Pour me charger de la conduite. . . —

» A qui sont ces petits que je vois à ta suite ? —

» Ils sont à moi , Seigneur ; ce sont mes deux en-

» fans. —

» L'un des deux est agneau , tu ne fus point sa

» mere ;

» Tu me trompes. — Seigneur , en voyant la lu-

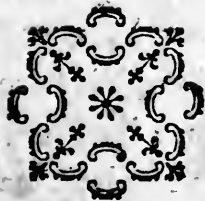
» miere ,

» Il devint orphelin ; moi , voyant sa misère ,  
 » Comme un second enfant je pris le malheur  
 » reux ;  
 » Il tette avec le mien ; j'ai du lait pour tous  
 » deux. —  
 » Pour instruire mon fils , viens , c'est toi que je  
 » veux ».

## E N V O I

*A Monsieur LE CARPENTIER , Architecte.*

De cette fable , ami , reçois le foible hommage ,  
 Bien plus qu'à tes rares talens ,  
 C'est à ton cœur que je le rends.  
 Je n'en dirai pas davantage ,  
 Je pourrois t'offenser. Il suffit , tu m'entends.



## F A B L E   X X X V.

*Le Barbier de village.*

GILLOTIN, barbier de village ;  
Avoit , pour nourrir son ménage ;  
    Son rasoir , & sa main ,  
    Et son petit jardin.  
Pour une famille nombreuse  
( Gillotin avoit huit enfans )  
Ces revenus n'étoient pas grands ;  
N'importe , elle vivoit heureuse  
Avec des légumes , du pain.  
Tout alloit bien quand Gillotin  
Fit trouvaille d'une couvée  
De lapins tout petits. Ils ne l'eut pas trouvée ;  
    Qu'il se met à songer  
    A ce qu'il en doit faire.  
Avec sa femme il délibere ;  
Françoise les voudroit manger.  
« Oh non , dit Gillotin , ce seroit conscience ;  
» Ils sont par trop petits ; mais ayons patience ;  
    » Dans peu de tems ils seront gros.  
    » D'un mur notre jardin est clos ,  
» Il faut les y lâcher ». Aussi-tôt on les lâche ;

Voilà nos lapinaux bien contens , bien joyeux ,  
Sautant , rongéant , mangeant , grugeant , à qui  
mieux mieux.

On diroit qu'ils ont pris à tâche  
De n'oublier panais , rave , navet , ni chou ,  
Sans y tâter. Chacun a bientôt fait son trou.  
Au bout d'un mois ils font de taille raisonnable ;  
De taille à figurer dignement sur la table ;  
Françoise le disoit. Gillotin ne veut pas ,  
« Ils font , dit-il , en tout une demi-douzaine ,  
» Ce feroit tout au plus pour six minces repas ;  
» Et puis , j'ai remarqué qu'une femelle est pleine ;  
» Attendons qu'elle mette bas ».

On attend. Le jardin devient bientôt garenne ;  
Choux , carottes , navets , pas plus que sur ma  
main.

Gillotin ne veut pas seulement que l'on prenne  
De tems en tems quelques bouquins.

Gillotin eut force lapins ;  
Mais des pauvres enfans la triste république  
Devint bientôt chétive , have , étique ,  
Et par la faim termina ses destins.

Ainsi se conduisit un barbier des moins riches ;  
Un Prince d'Allemagne auroit nourri des biches.

## F A B L E    X X X V I.

*Les Oiseaux dans la voliere , & le Paon.*

Au milieu d'une basse-cour  
Étoit une grande voliere.  
Dès que du dieu de la lumiere  
L'aurore annonçoit le retour ,  
Et de ses doigts de rose entr'ouvroit la barriere  
Qui dérobe Phébus à Thétis & l'Amour ;  
C'est-à-dire , en langue vulgaire ,  
Si-tôt qu'il faisoit petit jour ,  
Mille chantres cloîtrés dans cette immense cage  
Faisoient entendre leur ramage ;  
Les voisins , joyeux & contents ,  
Écouteoient ce concert. Il duroit fort long-tems ;  
Il duroit jusqu'à l'heure où , du haut de sa course ,  
Phébus voyoit en face & le Bouvier & l'Ourse ;  
Il duroit jusques à midi ,  
Un peu plus , un peu moins. Alors , dans un coin  
sombre ,  
Les chanteurs fatigués se retiroient à l'ombre ;  
Et se taisoient. Un paon , un paon fier & hardi ,  
Comme sont tous les paons , pour lors devant la  
cage

Venoit se pavaner , étaler le rubis ,  
L'émeraude , l'azur qui couvrent ses habits ,

Bref , se parer de son plumage.

Aux reclus il disoit en superbe langage :

« Auprès de moi que valez-vous » ?

Le compliment n'étoit pas doux ,

Et ne leur plaïoit pas. Une jeune fauvette

Dit tout bas à ses compagnons :

« Mettons-nous à chanter ». Rossignols & pin-  
fons ,

Et bouvreuils , & serins , disent la chanfonnete.

Le paon détale aux premiers sons.

J'étois un soir dans une chambre

Où gens d'esprits se délassoient ,

De la pluie & du vent tout bonnement causoient  
Auprès du feu. ( C'étoit dans le mois de dé-  
cembre. )

Survient un petit-maitre à l'ambre

Qui d'abord s'établit écran ,

Tourne sur un talon , se caresse la joue ,

Comme l'autre paon fait la roue ;

Pour nouvelles nous dit que le point d'Argentan

N'est plus de mode , & montre un jabot d'Angle-  
terre

Qu'il tient d'une duchesse ; ajuste son bouquet ;

Des Russes & des Turcs nous termine la guerre ,

Puis entrechat sur le parquet ;  
Puis se rapproche de la glace ,  
S'y compose un fouris , se rengorge & grimace.

La maîtresse de la maison ,  
Qu'il ennuyoit , commence à parler de science ;  
Le faquin en sifflant nous fait la révérence ,  
C'est ainsi qu'elle fut congédier l'oison.





## F A B L E • XXXVII.

*Le Vigneron & les Commis de la barriere.*

U<sup>N</sup> vigneron de la Villette ,  
Lorsque sa vandange fut faite ,  
Apportoit son vin à Paris ,  
Espérant le vendre à bon prix.

Il apportoit encor sur la même charrette

Son épouse Fanchon.

Fanchon vive & jeunette

Devoit d'une guinguette

Arborer le bouchon.

Leur fortune étoit sûre ,

Au moins ils le croyoient. Arrive la voiture

A la barriere Saint-Martin.

Les Commis , pour jauger le vin

Et se faire payer l'entrée ,

Rangent le tout du côté droit,

Un carrosse à grande livrée

Passe au trot. Le cocher , méchant ou mal-adroit ,

Avec son essieu de derriere

Accroche l'essieu de mes gens

Et les traîne en arriere.

Il ne les traîna pas long-tems.

Un des poteaux de la barriere ,  
Poteau de pierre , gros & fort ,  
Arrête la charrette & résiste à l'effort.  
Mais las , des deux côtés la charrette ainsi prise  
Ne soutient pas le choc , craque , rompt & se brise.

Au milieu du charivari ,  
Des tonneaux défoncés , de la femme expirante ,  
Nosseigneurs les commis , troupe compatissante ,  
En prison portent le mari.  
Quand il a repris connoissance ,  
Il se trouve dans un cachot :

Personne à qui parler ; il crie , & pas un mot  
De réponse. A la fin , pour unique assistance ,  
Un huissier lui présente un long procès-verbal ,  
Qui , de par le roi , le colloque  
Habitant des prisons , confisque son cheval ,  
*Et cetera*. Ce coup de nouveau le suffoque.

Quand il peut retrouver sa voix ,  
C'est pour se lamenter , pour invoquer les loix.  
C'est vainement qu'il les invoque ;  
On lui dit que jamais le roi ne perd ses droits ,  
Qu'il faut payer l'entrée , & payer sans remise ;  
Que faute de ce faire à l'encan on vendra  
Jusqu'à sa dernière chemise ,  
Et qu'en prison il restera  
Pour gage du surplus de la susdite somme.

Or jugez de l'état de ce malheureux homme :  
Épouse & vin perdus , nuls parens , point d'amis ,  
Réconforté , par qui ? Par messieurs les commis.

Sur le pauvre opprimé la providence veille  
Et se déclare son soutien.

A sa voix , un homme de bien  
Va trouver les fermiers. Sans effort il éveille  
La pitié dans leurs cœurs. Déjà la liberté ,  
Remise de l'entrée en sa totalité ,  
Au prisonnier sont accordées.  
Ils sont plus ; par l'humanité  
Leurs ames sensibles guidées  
Font délivrer à l'indigent  
Une bonne somme d'argent.

Me dira-t-on encor , messieurs de la finance  
Ne connurent jamais la rendre bienfaisance ?



## F A B L E XXXVIII.

*Le Chien & les Cochons.*

DANS une basse-cour trois couples de porceux

Bien rebondis , bien gras , bien beaux ,

Vivoient en véritables moines :

J'aurois bien pu dire en chanoines ,

Mais à quoi sert d'exagérer ?

S'occupoient à loisir du soin de digérer ,

Faisoient le plus beau lard ! ne fortoient de la bauge

Que pour courir à l'auge.

C'étoit plaisir de voir

Comme ils y faisoient leur devoir.

Eh , qu'avoient-ils de mieux à faire ?

Rien ; ces messieurs-là d'ordinaire

N'ont pas de merveilleux talens

Pour servir ou pour plaire.

Quand ils ont travaillé des dents

Quatre ou cinq fois dans la journée ,

Elle est remplie & bien gagnée.

Le maître de ces porcs avoit de plus un chien ,

Un chien vigilant & fidelle

Qui s'appelloit. . . mais le nom n'y fait rien :  
Près d'un troupeau chargé de faire sentinelle ,  
Il s'en acquittoit bien.

Qu'il fût nourri suivant sa peine ,  
N'allez pas le croire , lecteur ;  
Gens de travail ont un malheur ,  
On veut les tenir en haleine ,  
Et pour ce faire on ne croit pas  
Devoir permettre qu'ils soient gras.

Un beau jour , jour heureux , quand les vêtus  
de soie

Furent empiffrés à cœur joie ,  
Au gardien de ses troupeaux ,  
A Mirtil , des chiens le modele ;

( Il s'appelloit Mirtil , oui , je me le rappelle )  
Le maître jeta quelques os .

Que fait alors la gent immonde ?  
Elle grommelle , grogne , gronde ,  
Menace des dents & du groin ,

Et le maître , & le chien : « que n'alloit-on plus  
» loin ,

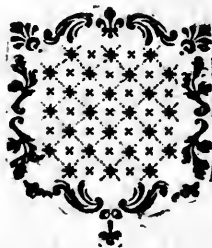
» Sans venir en notre présence

» Faire un présent qui nous offense ».

De manger , cependant , ils n'avoient pas be-  
soin.

Pour rabattre leur insolence ;  
Le maître , armé d'un bon bâton ,  
Fit sentir au peuple cochon  
Sur l'échine force caresses.  
Ce qui plus encore les fâcha ;  
C'est qu'à leurs trousses il lâcha  
Mirtil qui les mordit aux fesses.

Méchans , envieux & jaloux ,  
Cette fable est faite pour vous.



## F A B L E   X X X I X.

*L'Éléphant & les deux Renards.*

**M**AITRE éléphant un jour fut choisi pour arbitre  
Entre deux vieux renards. Il falloit adjuger ,  
A qui le méritoit , le très-superbe titre  
De fourbe passé-maitre. Avant que de juger ;  
Le magistrat leur dit : « je voudrois vous en-  
» rendre ;

» Parlez , braves gens , mais abrégez les discours ,  
» La vérité les aime courts ».

Les contestans ne firent point attendre.

L'un dit , « je ments par fois » ; l'autre , « je ments  
» toujours » . —

« Bien plaidé , mes amis , il suffit ; votre affaire  
» A présent me semble assez claire.

» Toi qui dis vrai par fois , je t'adjuge à bon droit

» Le titre de menteur expert & très-adroit :

» Toi qui ments à chaque parole ,

» Voilà ton précepteur , va-t-en à son école ».

Je respecte les éléphans ,

Je connois toute leur prudence ;

Mais de cette sage sentence

Celui-ci n'a pas eu les gands.

Un pere de ma connoissance  
 Avoit autrefois deux enfans ,  
 Peut-être font-ils morts. S'ils sont encore vivans ,  
 Ils méritent la préséance  
 Parmi tous les menteurs de France ;  
 Car ils promettoient dès l'enfance  
 D'avoir un jour de grands talens.  
 Et de pareils talens s'augmentent d'ordinaire  
 Au lieu de s'affoiblir. Un soir , devant leur pere ;  
 Le curé , le syndic & moi ,  
 Tous deux s'entr'accusoient. — « C'est bien vilain ;  
       » mon frere ,  
 » De mentir à tous mots. — Tu ne ments donc  
       » pas , toi ? —  
 » Si , je ments , mais pas tant ». Le pere , homme  
       colere ,  
 Vouloit battre l'aîné ( c'étoit le grand menteur ;  
 Au moins à son avis ). Je l'arrête : « Monsieur ,  
       » Prenez garde ; qu'allez-vous faire ?  
 » Pourquoi punir celui qui l'a moins mérité ?  
 » Quand cet aîné dit , non , entendez le contraire ,  
       » Et vous saurez la vérité.  
       » Qui ment toujours ne ment plus guère ».

La vérité pour vous a-t-elle des attraits ,  
 Enfans , mentez toujours , ou ne mentez jamais.



## F A B L E X L.

*Le Maire de Baune.*

IL est peu de forciers à Baune :  
Les Dalemberts qui naissent-là  
Jamais ne verront au-delà  
De leur nez qui n'a pas une aune.

Un des plus riches vigneron  
De Baune & de ses environs,  
Celui qui, de sa ville étant le juge-maire,  
Fit placer un auvent sur le cadran solaire,  
Pour empêcher Phébus d'en ternir les couleurs :  
Celui qui sur le pont en moulé fit écrire,  
Au grand contentement de tous les voyageurs :  
*Ce pont ici présent ici s'est vu construire ;*  
Le même qui fit mettre, & lustres, & cristaux,  
Tentures, & tapis, & fauteuils, & trumeaux,  
Le long du jeu de paume où le bon Henri quatre  
Au retour de la guerre un jour devoit s'ébattre.  
Cet homme dans sa cave avoit douze tonneaux  
D'un vin délicieux, l'honneur de ses côteaux,  
De ce vin qu'à son prince il vanta comme rare,  
Mais dont il n'offrit point, tant il en fut avare.

Ce vin étoit par lui visité tous les jours ;  
Tous les jours deux fois plutôt qu'une ;  
C'étoit l'objet de ses amours.

Il remplit les tonneaux pendant la pleine lune ;  
Autres soins pendant le décours ;  
Autres quand la vigne travaille ;  
Les cercles de chaque futaille  
Sont examinés en détail.

Le vent du midi souffle ? ouvrons le soupirail.  
Et puis de tems en tems une petite vrille  
A la liqueur captive offre un passage étroit ;  
Dans un cristal on la reçoit ,  
On favoure à longs traits , & la volupté brille  
Sur le visage du buveur ;  
Et feve , & bouquet , & couleur  
Cent fois sont admirés , puis admirés encore.  
Il vint pourtant un jour où notre admirateur  
Vit changer sa joie en douleur.

De l'un de ses tonneaux le vin se décolore ,  
Il tourne à l'amertume , ou renarde , ou s'aigrit ,  
Je ne fais trop lequel , on ne me l'a pas dit.  
Notre homme de ses sens pensa perdre l'usage ;  
Mais se ressouvenant qu'il est homme d'esprit ,  
Il cherche dans sa tête , il trouve un moyen sage ;  
Sage selon lui , mais insensé selon moi ,  
Selon vous , cher lecteur , & selon tout le monde.

« Dois-je perdre mon vin ? se dit-il à part soi ;  
» Je ne suis pas si sot ». Vîte il ôte la bonde  
Des tonneaux de bon vin , remplace leur déchet  
Avec son vin gâté. Vous devinez l'effet.

On voit souvent fort bonne compagnie  
Dans le salon de C . . . . réunie ,  
Nous sommes là huit ou dix bonnes gens  
Qui folâtrons comme de vrais enfans ;  
Attentions , égards & complaisance  
Naissent d'eux-même & sans que l'on y pense  
Si quelqu'un a du savoir , des talens ,  
Il ne faut pas le supplier long-tems ,  
On lui fait signe , il met en évidence ,  
Sans nul orgueil , ou talens ou science.  
La raillerie entre en jeu quelquefois ;  
C'est l'amitié qui la dicte & l'inspire ,  
Vous la voyez pincer du bout des doigts ,  
Sans appuyer. En un mot pour tout dire ,  
L'homme raillé , le premier en peut rire.  
Vous jugez bien que contre les absens  
Jamais , jamais la mordante satire  
N'exerce-là ses criminelles dents.

Qu'au milieu de cette assemblée  
Survienne par malheur un diseur de bons mots ;  
Un fanfaron d'esprit dont la tête est meublée

De tous les calembours , de ces mauvais propos  
Qui déchirent l'honneur , & font rire les fots :  
Le méchant parle & rit , & décide d'emblée  
Qu'un tel est un fripon , sa femme une catin.  
D'abord nous écoutons froidement ce langage ;  
Ensuite par degrés son exemple encourage ;  
Nous voilà plats bouffons , daubant sur le prochain :  
C'est ainsi que l'aigreur gâte notre bon vin.

Bonnes gens , d'un méchant évitez l'alliage ,  
Pour votre bien vous le devez.

Faut-il vous en donner preuve encore plus com-  
plète ?

Avec vingt-cinq œufs frais battez deux œufs  
cuvés ,

Assaisonnez le tout , faites votre omelette ,  
Et mangez-la si vous pouvez.



## FABLE XL I.

*Les Nageurs.*

AVANT l'invention des ponts & des bateaux,  
Invention du second âge,  
L'homme, ainsi que les animaux,  
Traversoit à la nage  
Rivieres & profonds ruisseaux.  
Cela n'étoit pas trop commode,  
Sur-tout pendant la saison des frimats;  
Mais dans ce tems c'étoit la mode  
De se passer de ce qu'on n'avoit pas.

Les habitans de deux villages  
Bâtis sur les deux bords d'un fleuve assez profond,  
Au moyen de leurs bras qui tenoient lieu de pont,  
Entr'eux négocioient & faisoient des voyages  
Qui n'étoient pas dispendieux.  
En chemin quand on vouloit boire,  
Nul aubergiste frauduleux  
N'apportoît un maudit mémoire.

Parmi ces villageois, ceux qui n'étoient pas forts,  
Sous leurs bras mettoient deux vessies

Qu'à force de poumons on avoit bien remplies;  
Cela les soutenoit, ménageoit leurs efforts,

Les empêchoit peut-être  
D'aller trinquer avec les morts.

Mon *peut-être* est mal dit ; vous allez le connoître  
Si vous m'écoutez , cher lecteur.

Un jour le plus hardi , le plus fameux nageur  
Que tout le pays eût vu naître ,

De ses concitoyens voulut se faire maître  
Et les endoctriner, On ne l'en prioit pas.

« Ames foibles & rétrécies ,

» Nature comme à moi vous a donné des bras ;

» Vos bras seuls suffiront, laissez-là vos vessies »,

Tels étoient ses discours. Quelques - uns le  
croyoient ,

S'en trouvoient mal & se noyoient,

Le précepteur lui-même un jour eut une crampe.

Voilà ses avirons immobiles , perclus ;

Il voudroit s'agiter , mais efforts superflus ;

De ses jours sous les eaux s'éteint la foible lampe.

Si j'étois incrédule & sans religion ,

Je voudrais que mon fils , & ma femme , & ma  
fille ,

Et l'homme qui me chauffe , & celui qui m'habille ,

Et tous ceux qui pourroient fréquenter ma maison ;  
Crussent un Dieu vengeur, un Dieu qui récompense ;

J'aurois en leur vertu plus grande confiance  
Que si je les voyois naviger vers le port  
Avec leurs bras tous seuls & sans aucun support.

A l'égard de ces gens vigoureux & robustes  
Qui n'ont besoin de rien pour être toujours justes,  
Volontiers je leur confierois ,

Comme à d'autres moi-même , & secrets , & fortane ;

Pour leurs bras & les miens cependant je craindrois

Une crampe ; la crampe est chose assez commune.



## FABLE XLII (1).

*L'enfant bien corrigé.*

**L**E pauvre Nicolas, tout courbé sous le poids  
 D'un énorme fagot, s'en revenoit du bois  
 Un soir, beaucoup plus tard qu'il n'avoit de cou-  
 tume.

En marchant il disoit, d'un ton plein d'amertume :

« La bonne Marguerite est bien triste à présent :

» Elle s'inquiete, elle pleure ;

» Chaque moment

» Lui paroît long, long comme une heure.

» Antoine est triste aussi : c'est un si bon enfant :

» C'est tout le portrait de sa mère ;

» Si les dieux nous aident, j'espère

» Qu'il sera tendre & bienfaisant :

» Cet espoir est bien doux. Mais voici que j'ap-

» proche,

» Ils feront consolés, quand ils me reverront ;

(1) Les trois pieces suivantes ne sont pas trop des fables. On les imprime sous cette dénomination, parce qu'il ne seroit pas aisé de leur en donner une autre.



» Comme ils seront joyeux ! comme ils m'em-  
» brasseront !

» S'ils me faisoient quelque reproche ,  
» Je leur dirai pourquoi j'ai tardé si long-tems ;  
» Au lieu de m'en vouloir , ils feront bien con-  
» tens ».

Tout en raisonnant de la sorte ,  
Nicolas arrive à sa porte ;  
Il entre : il voit sa femme assise auprès du lit ;  
Sur la traverse de sa chaise ,  
Sa tête est renversée ; elle pleure & gémit ;  
Son fils est à genoux ; il tient , il presse , il baise  
Sa main qu'elle paroît vouloir lui retirer.

« Cessez , dit Nicolas , cessez de soupirer :

» Me voilà bien portant.... est-ce ainsi qu'on  
» m'embrasse ?

» Vous ne me dites rien ! Mon fils , tu ne viens  
» pas

» Te jeter dans mes bras ?

» Une caresse me délasse :

» Tu le fais bien ; viens donc ! ils veulent me  
» punir.

» Ne boudez plus : tenez , mettez-vous à ma  
» place ;

» Voyez si je devois plutôt m'en revenir.

» J'avois fait mon fagot ; je sortois du bocage ;

» Il n'étoit pas encor absolument bien tard ,

- » Quand j'y vois arriver un malheureux vieillard ;  
» Il est , je crois , de ce village  
» Que par notre fenêtre on apperçoit là-bas :  
» Il se traînoit à peine. A voir votre démarche ,  
» Lui dis-je , patriarche ,  
» Vous semblez déjà las.  
» Il me répond par un hélas  
» Qui me fait grand'pitié. Vîte je prends ma  
» hache ,  
» Je lui coupe un fagot ; je ne le fais pas gros :  
» Il ne l'eût pas porté : de deux harts je l'attache ,  
» Et le mets sur son dos.  
» Il me remercie , & me quitte.  
» Je veux doubler le pas pour arriver plus vîte :  
» La neige tient à mes sabots ,  
» Et m'empêche. . . Mais quoi ! ma chere Mar-  
» guerite ,  
» Encore des soupirs ! encore des sanglots !  
» Tu ne pardonnes point ? Tu ne m'aimes donc  
» guere ?  
» Je ne l'aurois pas cru ». Marguerite , à ces mots ,  
Le prenant par la main , lui dit : « malheureux  
» pere ,  
» Pourrois-tu desirer d'être aimé de la mere  
» Du fils le plus méchant ? —  
» Antoine méchant ! lui ! non , non ; son caractère  
» Est bon ; je le connois ; il est encor enfant ,

» Il aime à folâtrer , c'est le droit de son âge :

» Mais laisse faire , en grandissant

» Il sera bon & sage. —

» Dis plutôt cruel. — Non , je le promets pour lui ;

» Antoine , tu devrois le promettre toi-même ,

» Et tâcher d'appaïser une mere qui t'aime.

» Mais approche , dis-moi ; qu'as-tu fait aujour-

» d'hui

» Pour la fâcher ? Réponds , puisque je le de-

» mande. . .

» Vous vous cachez , mon fils , la faute est donc

» bien grande. —

» Très-grande , cher époux : mais il en est hon-

» teux ;

» C'est bon signe. — Dis-moi ce que c'est. — Tu

» le veux ;

» Tu feras fâché de l'entendre :

» Mais enfin tu le veux ; tu le sauras. Ce soir ,

» Comme il m'ennuyoit de t'attendre ,

» J'ouvrois de tems en tems la porte , & j'allois

» voir

» Si tu venois, Une fauvette

» Entre avec moi dans la maison ,

» Puis se blottit sur la couchette ;

» Elle grelottoit : la saison

» Est pour cela bien assez dure.

» Je la réchauffois dans mon sein ,

- » De mon haleine, & sous ma main ;  
» Lorsque je vois entrer la fille de couture ,  
» La petite babet : la pauvre créature ,  
» En tombant sur des échalas ,  
» Dans sa vigne ici près , s'est déchiré le bras ;  
» Elle pleuroit , & sa blessure  
» Saignoit beaucoup : ce n'est pas moi  
» Qu'elle demandoit ; c'étoit toi.  
» Voyant que tu tardois , & qu'elle étoit pressée ,  
» Comme j'ai pu , je l'ai pansée.  
» Pour la panfer , j'ai pris  
» Le baume du pot gris :  
» Est-ce bien celui-là ? me ferois-je trompée ? —  
» C'est bon : après. . . — Tandis que j'étois oc-  
» cupée  
» A tout cela , ton fils , à qui j'avois donné  
» La fauvette à tenir , dans un coin s'est tourné ,  
Et puis. . . — Acheve donc. — Et puis il l'a plu-  
» mée. —  
» Quoi , plumée ? — Oui , par tout le corps ,  
» Hors les ailes pourtant. La porte étoit fermée :  
» Il a bien sçu l'ouvrir pour la mettre dehors.  
» Elle a volé , la malheureuse ;  
» Elle voloit en gémissant ;  
» J'entendois sa voix douloureuse  
» Qui me saignoit le cœur. . . . Nous aurons un  
» méchant ;

- » Juge ce qu'il fera , s'il devient jamais grand.  
» Voilà , mon bon ami , ce qui me désespere :  
» Aurois-tu fait cela , quand tu n'étois qu'enfant ?  
» Moi qui disois à tout instant :  
» Mon cher Antoine aura la bonté de son pere :  
» Aussi je l'aimois trop : que Dieu m'en punit  
» bien ! . . . —  
» Va , va , console-toi , ma chere ,  
» Seche tes pleurs , & ne crains rien :  
» Il est là-haut une justice  
» Aux bons parens toujours propice.  
» S'il doit être un méchant , les dieux nous l'ôte-  
» ront ;  
» Non , jamais ils ne permettront. . . .  
» Approche-toi , mon fils , viens , viens , que je  
» t'embrasse ,  
» Que je t'embrasse , hélas ! pour la dernière fois.  
» Tu fais bien de pleurer : je pleure aussi , tu vois.  
» Mets ta main sur mon cœur ; tiens , c'étoit-là ta  
» place :  
» Car je t'aimois , Antoine , & c'étoit mon bon-  
» heur.  
» Je ne t'aimerai plus. . . Oh , si fait , j'ai beau dire ,  
» Je t'aimerai toujours : ce sera ma douleur.  
» Ciel ! j'aimerois donc un... j'ai peur de te mau-  
» dire.  
» Il faut les ramasser les plumes de l'oiseau ,

- » Et les pendre à ce foliveau ;  
 » Ramasse-les , ma femme :  
 » Quand nous l'aimerons trop , nous les regarde-  
 » rons ;  
 » En les regardant nous dirons :  
 » Il ne faut point aimer une aussi méchante ame.  
 » Ce pauvre oiseau , mon fils ! ( reste sur mes ge-  
 » noux )  
 » Ce pauvre oiseau ! crois-tu que la seule froidure  
 » L'ait amené chez nous ?  
 » Non , c'est l'auteur de la nature  
 » Qui le mettoit entre nos mains ;  
 » C'étoit nous ordonner de lui sauver la vie :  
 » Il prend soin des oiseaux tout comme des hu-  
 » mains ;  
 » Et vous l'avez plumé ! S'il me prenoit envie  
 » De vous envoyer nud passer la nuit au froid ,  
 » Vous m'en avez donné le droit ;  
 » Vous n'auriez point à vous en plaindre :  
 » Mais je ferois méchant ; je vous ressemblerois ,  
 » Et plus que vous j'en souffrirois....  
 » Ne tremble point , mon fils , va , tu n'as rien à  
 » craindre ,  
 » Car je sens que je t'aime , & t'aimerai toujours.  
 » J'espérois que dans la vieillesse ,  
 » De ta mere & de moi tu ferois le secours ;  
 » Et tu vas abréger nos jours

» Par les chagrins & la tristesse. —

» Ah ! maman... ah ! papa... baissez-moi de bon cœur :

» Non vous ne mourrez pas de chagrin, de douleur :

» Tout le bien que je pourrai faire ,

» Je vous promets , je le ferai ;

» Je serai bon enfant , je vous ressemblerai.

Aisément un pere , une mere

Se laissent attendrir. Antoine eut son pardon.

Il tint sa promesse : il fut bon.

Il fut si vertueux , si sage ,

Qu'on le montrait dans le canton

A tous les enfans de son âge.

Un jour qu'il regardoit tristement au plancher,

La mere qui le vit alla prendre une échelle :

« Monte , mon fils , monte , dit-elle ,

» Et va promptement détacher

» Les plumes de l'oiseau : c'est-là ce qui t'afflige ;

» Jette-les au feu , ne crains rien :

» Ton pere le veut bien.

» Tu le veux , n'est-ce pas ? — Oui. — Jette-les ,

» te dis-je ,

» Et qu'il ne reste aucun vestige. . . —

» Non , maman , je les garderai ;

» A mes enfans , si Dieu m'en donne ,

» En pleurant , je les montrerai.

» En même tems je leur dirai :

» Un jour je fus méchant , & maman fut trop

» bonne ».

## F A B L E    X L I I I .

*Le Plaisir.*

U N jour que le dieu du tonnerre  
Se disputoit avec Junon ,  
Le Plaisir, ce jeune poupon  
Qui n'aime que la paix, qui déteste la guerre,  
S'enfuit à tire d'aile, & traversant les airs,  
Vint s'abattre sur notre terre  
Dans le plus affreux des deserts.  
Il est bientôt peuplé. Déjà par leur ramage  
Les chantres du printems rendent un doux hom-  
mage  
Au dieu qui fait fleurir, & les prés, & les bois.  
Chaque être du plaisir sent l'aimable présence,  
Et pour célébrer sa puissance  
Fait effort & trouve une voix.

Déjà la timide bergere ,  
Honteuse du desir de plaire ,  
Dans un ruisseau va se mirer.  
Bientôt on la voit se parer ,  
Assortir à sa chevelure  
Les fleurs simples que la nature



Fit éclore pour le plaisir.

Pressé par un ardent desir ;  
Le Bouvier court après Silvie ;  
Il la fuit , s'attache à ses pas ,  
Et jure , en lui tordant les bras ;  
Qu'il l'aimera toute sa vie.

L'aimable enfant préside aux rustiques travaux ;  
Il fuit le laboureur au tems de la semaille ,  
Lui fait au bout du champ entendre ses pipeaux ;  
Le rustre croit danser , & pourtant il travaille.

Et toi , dis-nous , joyeux faucheur ,  
Dis-nous si le plaisir habite dans ton cœur ,  
Lorsque du bout de ta prairie  
Tu vois une épouse chérie  
T'apporter en chantant , avec un doux repas ,  
Ton jeune fils qui tette encore.  
D'aussi loin qu'il te voit , il agite ses bras ,  
Tout son visage se colore.  
Ah , s'il pouvoit parler ! ... Ses freres moins petits  
Ont devancé leur tendre mere ,  
Et t'ont déjà baisé , puis les voilà partis ,  
Partis pour une grande affaire ,  
Pour attraper un papillon.  
Appuyé sur ta faux , tu suis , d'un œil de pere ,

Tous leurs tours. L'auront-ils? . . . oui. Le voilà pris. . . non.

Je le tiens, dit Pierrot. Il le tient par une aile,  
Il a beau se débattre, il l'apporte au poupon,  
Le poupon en a peur & quitte la mamelle.  
Tu le prends sur ton sein, il détourne les yeux;  
Et jette en trépignant ses mains dans tes cheveux,  
Puis il s'accoutume, & le touche,  
Et veut le porter à sa bouche.

Le plaisir, pendant la moisson;  
Dir tout bas à chaque garçon :  
« Cueille les fleurs de ta javelle ;  
» Et fais un bouquet pour ta belle ».

Quand six robustes bœufs traînent vers le hameau  
La dépouille des champs, on voit garçons &  
filles

A leur suite danser ; un fifre de fureau  
Leur marque la cadence ; un paquet de faucilles  
Mis au bout d'un bâton leur tient lieu d'étendart ;  
Le ruban qui les noue est un gros lien d'herbe.  
Et cet enfant assis sur la dernière gerbe,  
C'est encor le plaisir qui, du haut de ce char,  
Sourit à ses heureux esclaves,  
Qui n'ont que leur penchant pour chaîne & pour  
entraves.

Ce triomphe vaut bien celui du grand Cefar.

Bientôt les citadins apprennent qu'au village

Le plaisir a fixé fa cour.

Ces riches défœuvrés , ces fainéans à gage ,

Qui dorment peu la nuit , & baillent tout le jour ;

Se font déjà mis en voyage ,

Aux champs ils portent leur féjour.

Le plaisir n'aime pas le fafte & l'étalage ,

Leur préſence le gêne & le rend ſoucieux.

Ce fut bien pis lorsqu'à la ville

Ils l'eurent conduit avec eux.

L'enfant vêtu de fleurs marchoit d'un pas agile ;

On le charge d'habits riches & précieux

Qui rendent ſa démarche , & lourde , & difficile.

On le traîne en carroſſe , il alloit bien à pié.

La franchiſe , les ris , la candeur , l'amitié

Aux champs le ſuivoient d'ordinaire :

Il les entend nommer ; mais las ! il a beau faire ;

Il ne les trouve plus ; ou ſ'il les voit par fois ,

C'eſt qu'il ſ'échappe & va chez de ſimples bourgeois.

On l'annonce à la comédie ,

On l'annonce au concert , au bal , à l'opera.

Par-tout il eſt ſuivi d'une foule étourdie

Qui court en ſ'écriant : *le plaisir y ſera.*

Il ſ'y trouve en effet ; mais il n'a plus la grace ,

L'air naïf, ingénu, ce tendre & doux regard  
Qu'il avoit au village. On exige trop d'art,  
Et l'art le fait bâiller, & l'ennuie, & le lasse.  
Et puis les beaux esprits, peu contents de jouir,  
Veulent soumettre le plaisir  
A leur scrupuleuse analyse.  
Calculer le plaisir ! hélas, quelle sottise !

Par ordre d'un seigneur on le mande à la cour ;  
Il arrive, on l'habille, on l'ajuste, on le frise.

Un des favoris de l'amour

Vient présider à sa toilette.

Une antique beauté, qui fut jadis coquette ;  
Le prend sur ses genoux & dit en minaudant :

« Écoutez-moi, mon cher enfant,

» Écoutez-moi, je vais vous dire

» Comment vous devez vous conduire.

» Mon ami, vous rirez, aussi-tôt qu'on rira ;

» Quand on ne rira point, il ne faudra pas rire.

» Soyez joyeux & gai, dès qu'on vous le dira ;

» Parlez avec respect, quand on vous parlera ;

» Et d'ailleurs, si vous savez lire,

» L'étiquette vous apprendra

» Ce qu'il faut... Qu'avez-vous?... Mais je crois

» qu'il soupire !

» Il m'échappe : venez, je veux vous embrasser ;

» Venez petit ingrat, venez, je vous conjure ».

On le conjure en vain. De sa riche parure  
Il a sçu se débarrasser ,  
Et s'envole par la fenêtré.  
Il s'envole , remonte aux cieux ,  
Les embellit , & donne aux dieux  
Par sa présence un nouvel être.  
Nous le cherchons de tous côtés ;  
Nous avons beau chercher , il ne veut plus paroître.

Tous les habits qu'il a portés  
En peu de tems ont trouvé maître.  
Après les habits nous courons ,  
Nous courons à perte d'haleine ;  
Après la course nous trouvons  
Que l'habit du plaisir nous a masqué la peine.



# F A B L E X L I V.

## LE FILS INGRAT.

*Ou dialogue sur la Raison humaine (1).*

M A D E M O I S E L L E D E P.

**V**ous allez nous quitter, j'en suis bien affligée.

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

De ces tendres regrets je vous suis obligée ;  
 Mais j'ai fini mon tems ,  
 Une autre me succede ,  
 Il faut bien. . . .

M A D E M O I S E L L E D E P.

Je le sens ,  
 Le mal est sans remede ;  
 Mais je n'en sens pas moins combien  
 Je perds.

(1) Ce dialogue avoit d'abord été fait pour deux enfans-de-chœur, l'un prêt à sortir de la maîtrise, l'autre qui devoit y rester encore : on desira qu'il pût convenir à deux demoiselles de Saint-Cyr. On y fit les changemens nécessaires, & on l'imprime ainsi arrangé.

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

Que perdez-vous ?

M A D E M O I S E L L E D E P.

Tout.

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

Rien.

M A D E M O I S E L L E D E P.

Rien ! Hélas , pouvez-vous me tenir ce langage ?  
Pouvez-vous à mon cœur faire un pareil outrage ?  
Du plaisir de vous voir je goûtois la douceur...

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

Comme à vous ce plaisir m'étoit doux & flatteur ;  
Mais est-il un bonheur durable ?

M A D E M O I S E L L E D E P.

Non , puisqu'il faut nous séparer.  
Cruel moment !

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

Cessez de vous désespérer ;  
Une compagne plus aimable. . .

M L L E D E P. *vivement.*

Eh ! pourra-t-elle réparer

La perte qui m'accable ?

A la vertu je marchois près de vous

Par un sentier, & bien sûr, & bien doux,

Et je vous perds ! Au moins daignez m'instruire ;

Enseignez-moi comment il faudra me conduire,

Ajoutez ce bienfait à ce que je vous dois.

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

Je vous répéterai ce qu'on m'a dit cent fois ;

Et ce qu'en votre cœur un jour vous pourrez lire ;

Écoutez la raison.

M L L E D E P. *vivement.*

La raison ! c'est bien dit.

Mais la raison nous fait tourner l'esprit.

D'un ton rebutant & sévère,

D'un ton à se faire haïr,

Elle prescrit tout le contraire

De ce qui nous feroit plaisir.

Et puis quand elle a dit tout ce qu'il faudroit  
faire,

A notre guise elle nous laisse agir,

Pour avoir le beau droit de se mettre en colere,

De gourmander, & de punir,

Elle feroit mieux de se taire,

Ou de mieux se faire obéir.



M A D E M O I S E L L E D E S. C.

A la raison faut-il s'en prendre  
De la révolte de nos sens ?  
Quand une élève, au lieu d'apprendre ;  
Badine , joue & perd son tems ,  
Peut-on à sa régente . . . ?

M L L E D E P. *avec humeur.*

Oh bien , je vous entends ;  
Cette raison si fiere , avec son privilege ,  
Ses titres rares , singuliers ,  
Est un professeur de college  
Méprisé de ses écoliers.

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

Oui , des écoliers indociles  
Qui songent du matin au soir  
Aux moyens de ne rien valoir ;  
Mais l'enfant sage à ses leçons utiles  
Prête l'oreille , & suit avec soumission  
Ce qu'enseigne . . . .

M A D E M O I S E L L E D E P.

Et que peut enseigner la raison ?

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

La raison , quand on la consulte ,

Enseigne le chemin du solide bonheur,  
Des vives passions appaise le tumulte ,  
Et de mille dangers garantit notre cœur ;  
Des sciences , des arts elle est la souveraine ,  
Ils sont tous du ressort de son pouvoir divin.

M A D E M O I S E L L E D E P.

Mais pour la détroner , cette puissante reine ;  
Que faut-il ? un verre de vin.

M L L E D E S. C. *ironiquement.*

Le vent pourroit fort bien éteindre  
Le flambeau qui pendant la nuit  
Guide nos pas & nous conduit.  
Pour n'avoir point le vent à craindre ,  
Du flambeau ne nous servons pas.

M A D E M O I S E L L E D E P.

Oh ! nous ferions trop de faux pas.

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

Trop de faux pas ! Contre vous-même  
Vous prononcez pour la raison ,  
Je la peignois sous cet emblème.

M A D E M O I S E L L E D E P.

Puisque j'ai prononcé ma condamnation ;  
Je n'en appelle pas. Allons , je me décide

A la prendre toujours pour guide ;  
A ne m'en jamais séparer.

Je me soumets à son empire ,  
Je veux la suivre en tout.

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

En tout , ah ! c'est trop dire ;  
Elle pourroit vous égarer.

M L L E D E P. *avec vivacité.*

Je vous fais gré de la réponse.  
Suivez-la , ne la suivez pas ,  
Des deux côtés même embarras ;  
Le plus sûr est que j'y renonce.

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

Des deux côtés aussi vous donnez dans l'excès.

M L L E D E P. *avec humeur.*

Dites que vous aimez à faire des procès.  
Qu'on l'estime ou qu'on la méprise ,  
On ne fait rien à votre guise ;  
Il faut pourtant choisir ; allons , voyons , optez ,  
Dites quel parti je dois prendre ,  
Ou bien . . .

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

Si vous vous emportez ,

Ce n'est pas le moyen d'entendre  
Ce que vous desirez apprendre.

M A D E M O I S E L L E D E P.

Je ne m'emporte pas.

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

Eh bien donc , écoutez.

La raison a des droits , mais des droits limités :

Souveraine dans son empire ,

Elle doit y donner la loi ,

Et nous devons tous y souscrire.

Quand elle en veut sortir , alors on doit lui dire :

« Nous ne dépendons plus de toi ,

» Tu n'as plus rien à nous prescrire.

M A D E M O I S E L L E D E P.

Mais qui le fixera cet empire ?

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

La foi.

A la raison il faut soumettre

Études , goûts , affections ,

Et jusqu'aux moindres actions :

Mais gardons-nous bien de permettre

Qu'elle étende plus loin ses droits.

Quand le Ciel a parlé , la raison à sa voix

Doit baisser la paupière ,

Adorer & se taire :

Ne jamais promener ses regards indiscrets  
Sur les redoutables décrets  
Dont Dieu nous a fait un mystère.

M L L E D E P. *avec douceur.*

Ce que vous dites-là me paroît de bons sens;  
Pourquoi donc est-il tant de gens  
Qui font & pensent le contraire ?

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

C'est que de leur raison ils se servent fort mal;  
Des passions ils en font un esclave  
Qui contre Dieu se souleve & le brave.

M A D E M O I S E L L E D E P.

Ah ! quel aveuglement fatal !

M A D E M O I S E L L E S. C.

Certain enfant indocile , rebele ,  
Est le déplorable modele  
Qu'ils se proposent d'imiter.  
Si de cet enfant l'aventure  
Peut vous plaire , je suis prête à la raconter.

M A D E M O I S E L L E D E P.

Elle me plaira , j'en suis sûre ;  
Je suis prête à vous écouter.

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

Des dons de la nature

Un enfant

En naissant

Reçut ample mesure.

Air de dignité,

Esprit & beauté,

Ame simple & pure ;

Il eut tout, hors un point.

Encor , pourquoi ne l'eut-il point ?

C'est qu'il étoit en sa puissance

De l'avoir ou ne l'avoir pas.

Ce point , c'étoit l'obéissance.

Notre enfant n'en fit aucun cas ;

Il préféra l'indépendance

Et sa dangereuse douceur

Aux loix qu'un pere avec prudence

Lui prescrivoit pour son bonheur.

M A D E M O I S E L L E D E P.

Des jeunes gens de son espece

L'échantillon n'est pas perdu ;

Un tourment , s'il est défendu,

Devient plaisir pour la jeunesse.

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

Dans un verger délicieux

Ce fils rebelle est placé par son pere:

Entre mille fruits savoureux

Dont le choix est permis à son goût , à ses yeux ,

Entre mille , c'est bien de quoi se satisfaire ,

Un seul est défendu comme pernicieux.

Et bien , celui-là seul eut le droit de lui plaire:

Il est bientôt cueilli , mangé ,

Et bientôt le pere est vangé.

De malheurs une longue file

Accable ce fils indocile ;

Mais de ces maux le plus affreux ,

Celui qui plus le désespere ,

C'est de se voir privé de la clarté des cieux:

Si l'on juge qu'alors le pere ,

N'écoutant plus que sa colere ;

Abandonne l'aveugle à son mauvais destin ;

Et que le fils puni cessa d'être mutin ,

C'est mal juger. Chacun garda son caractère ;

Même tendresse d'un côté ,

Et de l'autre toujours même indocilité.

M A D E M O I S E L L E D E P .

Ceci paroît bien difficile à croire.

M A D E M O I S E L L E D E S . C .

Il suffira , pour le prouver ,

D'achever notre histoire.

M A D E M O I S E L L E D E P.

Hâtez-vous d'achever.

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

A la voix de l'enfant qui pleure & se désole

On voit bientôt le bon pere accourir ;

Il le rassure , il le console ,

Il fait bien plus encore , il va le secourir.

« Fils ingrat , lui dit-il , mais fils ingrat que j'aime ,

» Si ton malheur est grand , mon amour est extrême.

» Ton infortune & tes besoins

» Exigent les plus tendres soins ;

» De mon cœur tu peux les attendre.

» Pour guider tes pas incertains

» Sers-toi de ce bâton que je mets en tes mains ;

» Entre mes bras j'aurai soin de te prendre ,

» S'il se trouve un chemin difficile & glissant

» Où ton bâton seroit un secours impuissant ».

Voilà ce que promet & ce que fait le pere :

Que pouvoit-il promettre , & que pouvoit-il faire ?

M A D E M O I S E L L E D E P.

Rien de plus. Mais comment se comporta l'enfant ?

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

D'abord tout l'effraie & l'étonne ;

Avec son bâton il tâtonne ,

Puis



Puis quand il a bien tâtonné ;  
Il leve un pied timide ,  
Le porte où le bâton le guide ;  
Le pose à terre , est encore étonné.

Vers ce pied précurseur bientôt l'autre s'avance ,  
Et mon aveugle a fait un pas.

Au second , au troisième , encor même embarras ;  
Mais le tems & l'expérience  
Amenent la facilité ,

Et le voilà qui trotte avec agilité ,  
C'est-à-dire avec imprudence.  
Le bâton n'est plus consulté ,  
Et ne sert que de contenance.

Le pere a beau crier : « mon fils , prends garde  
» à toi ,

» Sers-toi de ton bâton ; par ici , viens , suis-moi ;  
» Où vas-tu , malheureux ? arrête ».

L'enfant laisse crier & ne fait qu'à sa tête :

Aussi , Dieu fait comme il tombe souvent ,  
En arriere tantôt , & tantôt en avant.

A chaque chute il pleure , il gémit , il s'afflige ,  
Mais jamais il ne se corrige.  
Si le pere lui prend la main  
Pour le sauver d'un précipice  
Et le remettre en bon chemin ,

Comment reconnoît-il cet important service ?  
Je vais le dire ; mais hélas , le croira-t-on ?

Il le frappe de son bâton.

M A D E M O I S E L L E D E P.

De son bâton ! comment ! son pere !

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

Oui , son pere , & son bienfaiteur.

M A D E M O I S E L L E D E P.

Ah Dieu ! quel mauvais caractere !

Puisse le Ciel , juste vengeur...

M A D E M O I S E L L E D E S. C.

Prenez garde ; qu'allez-vous dire ?

C'est tout le genre humain que vous allez mal-  
dire.

Le pere , l'enfant , le bâton ,

Ce sont Dieu , l'homme & la raison.

M A D E M O I S E L L E D E P.

Ne m'en dites pas davantage ;

Le reste aisément se comprend.

Aux dépens du mutin je prétends être sage ,

Et de mon bâton faire usage

Pour me conduire sûrement

Dans les sentiers aisés de mon pèlerinage.

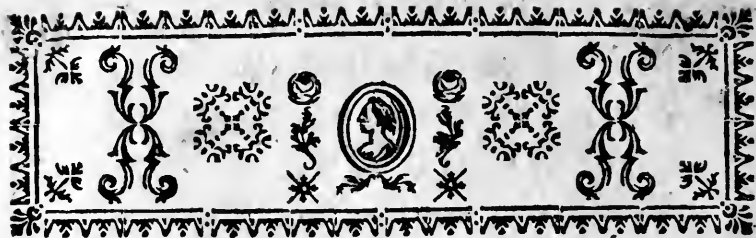
Mais de bon cœur je fais serment

De quitter ce foible instrument ,

Et de tendre une main docile  
Sitôt que l'auteur de mes jours,  
Dans une route difficile,  
Voudra bien être mon secours.

La raison, je le vois, à l'homme fut donnée  
Pour réprimer ses passions,  
Et diriger ses actions;  
A son tour elle doit être subordonnée  
Aux mystères sacrés de la divine loi.  
Son empire finit où commence la foi.

*FIN DES FABLES.*



# CONTES.

---

## GOSSELIN ET GAI.

### *HISTOIRE VÉRITABLE.*

**C**ALOMNIER l'espece humaine  
Est presque un défaut général ;  
Par-tout on prend bien de la peine  
Pour en dire beaucoup de mal.  
Au barreau l'avocat s'applique  
A bien dénigrer le client  
D'un rival ; celui-ci réplique ;  
Et venge l'homme qu'il défend.  
On imprime & l'on rend publique  
La sentence d'un scélérat.  
L'ordonnance d'un magistrat  
Menace en défendant le crime ;  
C'est fort bien fait assurément ,  
Mais c'est dire assez clairement

A l'homme qu'on le méfeste.  
Au théâtre , où la nation  
Devroit trouver une leçon  
De la vertu la plus sublime ,  
On cherche à prouver en beaux vers  
Que le genre humain est pervers.

Pervers ! il ne l'est point. L'homme est né sociable ,  
Tendre , compatissant , généreux , charitable.  
S'il se trouve un méchant hardi , déterminé ,  
Pour qui le mal à faire est délectable étude ,  
Et le mal qu'il a fait *suave quiétude* (1),

Hélas ! c'est un infortuné  
Qui naquit contrefait , & que par mal-adresse  
La nature forma monstre dans notre espece.  
Son exemple à la regle est une exception ,  
Et ne fait point la loi. Mais pourquoi donc sans  
cesse

Entends-je crier à la vexation !  
Au crime ! à l'injustice ! on me frappe , on me  
blesse !

Et qu'on n'entend jamais : ô la bonne action ?  
Pourquoi ? Je vais le dire. Un homme qu'on  
afflige

Se plaint à haute voix , pousse de grands hélas ;

---

(1) Ces mots sont employés par Molière. *Tartuffe*,  
*acte III, scene III.*

Au lieu que celui qu'on oblige,  
En chantant le bienfait ne s'époumonne pas:  
Ainsi le bien qu'on fait s'oublie,  
Et le moindre mal se publie.  
Pour l'honneur de l'humanité,  
Je voudrois que la vérité  
A ses frais entretînt un fidelle archiviste  
Qui des faits vertueux tînt une exacte liste.  
Alors on connoîtroit ce que l'on doit penser  
Du pauvre genre humain que si fort on déprise:  
Ma muse, en attendant que la charge soit prise,  
Ingérons-nous à l'exercer.

L'an passé nous avions à la Sainte-Chapelle  
Un beau couple d'amis, l'un nommé Gosselin,  
Et l'autre appelé Gai : le premier chapelain,  
Le second simple clerc. L'amitié la plus belle  
Les unissoit entr'eux; on en étoit surpris,  
Et surpris justement; car leurs goûts, leurs esprits,  
Leurs penchans, leurs humeurs ne sympatisoient  
guere.

Gai de son naturel est brusque, rustre & dur,  
D'un commerce âcre, & pourtant sûr.  
Le prêtre Gosselin étoit d'un caractère  
Complaisant & poli, sensible, simple & doux.  
Quand je dis simple, expliquons-nous;  
Car ce mot équivaut à dupe, sot & bête.

En beau langage de la cour ;  
Au lieu qu'en style plus honnête ;  
Il signifie un homme ennemi de détour ;  
C'est dans ce sens qu'il faut l'entendre.  
Que deux êtres pareils eussent pu s'attacher  
L'un à l'autre par un nœud tendre ,  
C'est ce qu'on ne pouvoit comprendre.  
Un seul point cependant sembloit les rapprocher ,  
Et cimenter entre eux la bonne intelligence.  
Tous deux également ils étoient bienfaisans ,  
Si l'on peut nommer bienfaisance  
Les services qu'on rend à de pauvres parens  
Qui prirent soin de notre enfance.

Outre deux cents écus que tiroit Gosselin  
De la Sainte-Chapelle , en suivant les offices  
Sans jamais y manquer , en petits bénéfices  
Il avoit cinq cents francs. Sans être fort enclin  
A multiplier sa dépense ,  
A faire fracas & bombance ,  
Il auroit bien pu tout manger :  
Mais ce n'est pas ainsi qu'il favoit s'arranger.  
Avec Gai sobrement il faisoit ordinaire ,  
Ménageoit , épargnoit , pour substantier son pere  
Dont il payoit la pension ;  
Pour un oncle curé de qui la portion  
Étoit par trop congrue ; une sœur douce & sage

Sur le reste du bien avoit son apanage,  
Voilà mon Gosselin suffisamment connu,

Voyons Gai maintenant. Gai, pour tout revenu,  
A sa place de clerc, & point de bénéfice.  
Avec ses six cents francs il faut qu'il se nourrisse,  
Qu'il assiste son pere, entretienne sa sœur,  
Et d'un frere soldat, surnommé Joli-Cœur,  
Achete le congé. On trouvera, je pense,  
Les revenus de Gai moindres que sa dépense;  
Ils le sont en effet. Il faut dire comment  
Il trouva le secret d'y faire un supplément.  
Gai s'annonce marchand d'excellent vin de Baune;  
D'un air si vrai, si franc, il le vante & le prône,  
Qu'on en achete. Il gagne & fait de son profit  
Le bon usage que j'ai dit.

C'est ainsi que vivoient dans une paix heureuse  
Deux rivaux en bonté, dont la main généreuse  
De leur pauvre famille écartoit le besoin,

Quand Gosselin tomba malade  
D'une fièvre maligne. Alors son camarade  
Redouble de zèle & de soin.

Jour & nuit il le sert, & le garde, & le veille.  
Le poulx interrogé permet-il qu'il sommeille,  
Une chaise est son lit. Au moindre mouvement  
Il est debout. Faut-il donner médicament,



Faire prendre syrop , potion , apozème ;  
Le sensible Gai veut tout faire par lui-même ;  
C'est-là tout son plaisir , son unique bonheur.  
A servir son ami , Gai trouve mille charmes.  
Il ne l'embrasse plus pour lui cacher des larmes  
Qui pourroient l'effrayer. Gai ne va plus au cœur ,  
Et chaque samedi le pointeur du chapitre  
Lui retranche sur son regître  
Ses insuffisans revenus :  
Mais l'humain trésorier les a bientôt rendus  
De ses deniers & de sa poche.  
Nul ici ne mérite éloge ni reproche ;  
Chacun fait son métier , & le fait dignement :

Au bout de dix-sept jours vient le fatal moment ,  
Gosselin s'affoiblit , il succombe , il expire.  
Le sincère ami Gai , pendant quelques instans ,  
s'afflige , & se lamente , & gémit , & soupire.  
Mais ensuite occupé de soins plus importans ,  
Il cache sa douleur , l'étouffe , la fait taire ,  
Feint que son ami dort , ouvre le secrétaire ,  
A la hâte choisit parmi tous les papiers  
Celui qu'à son dessein il juge nécessaire ,  
Le prend , le va porter à l'un de ces banquiers  
Qui sont toujours tout prêts , au moyen d'une  
somme ,  
A nous cautionner le suffrage de Rome.

Son expédition fut finie un peu tard ;  
 Le courier de la poste est près de son départ.  
 Gai trouva le moyen , à l'aide d'un mensonge ,  
 De faire dans la malle insérer son placet ;  
 Il s'en revient content. En revenant il songe ,  
 Comment il pourra faire observer le *tacet*

Sur la mort & sur la vacance  
 Dans les pays des collateurs,  
 Point de la plus grande importance  
 Pour que le pape les devance.

Rien n'est impossible aux bons cœurs..

Gai fut y parvenir , non sans beaucoup de peine ;  
 Enfin il y parvint. Quand il est assuré

Que sa manœuvre est bien certaine,  
 Il va jusqu'à Crepi trouver l'oncle curé.

« Je viens vous annoncer une affreuse nouvelle ;  
 » Lui dit-il en pleurant. — Ah ! Gosselin est mort !  
 » Mon neveu n'est donc plus ! O déplorable sort !  
 » Quel ami nous perdons ! O douleur éternelle !  
 » Et son pere ! & sa sœur ! que vont-ils devenir ?  
 » Pour vous , répondit Gai , j'ai pris soin d'ob-  
 » tenir

» Du pape , à votre insu , ses petits bénéfices.

» Le bien qu'il vous faisoit à tous

» Déformais dépendra de vous ».

Gai ne lui parla point des divers artifices  
 Qu'il avoit employés pour venir à ses fins ;

Mais il lui mit entre les mains

L'écrit de son banquier. « Ame sensible & grande,

» S'écria le vieillard , c'étoit , c'étoit pour toi

» Que tu devois en faire la demande ;

» Ton âge & ta vertu m'en assuroient l'emploi

» Tout aussi pur & plus durable.

» Daigne les recevoir de moi ;

» Considere mes ans ». Gai fut inexorable.

Il répondit pourtant , d'un ton à peu près doux :

» Et si je mourrôis avant vous » ?

Ames tendres & vertueuses ,

A qui ce trait d'humanité

A fait verser des pleurs , des pleurs de volupté ;

Pleurez encor , soyez heureuses ,

Ma muse n'a rien feint , j'ai dit la vérité.



## LE D E R V I S.

## C O N T E.

DANS un village de la Grece ,  
Depuis qu'elle est soumise à l'empire Ottoman ,  
La vèuve d'un soldat n'avoit d'autre richesse  
Qu'une brebis. Depuis un an  
A peu près , son fils & sa fille  
Attendoient la saison  
Où le fermier deshaille.  
Les moutons de leur toison.  
Ils l'attendoient avec impatience ,  
Car ils alloient nud-pieds faute d'avoir des bas.  
La mere à leur subsistance  
Pourvoyoit avec ses bras  
Petitement , & n'avoit pas  
De quoi les habiller. Enfin le tems avance ;  
On le prévient ; la brebis en pâtre ,  
Il faisoit encor froid ; de plus elle étoit pleine ;  
Et pour elle , & pour son petit ,  
On devoit lui laisser sa laine.  
Mais la nécessité ne connoît point de loi.  
Quand elle fut tondue ,  
La veuve tristement se disoit à part-soi :  
« Le ciel m'en est témoin , tu ne ferois pas nue

» Par le tems qu'il fait , ma brebis ,  
» Si mes pauvres enfans avoient eu des habits ».

Déjà la toison est pesée.  
Ce ne fera point chose aisée  
D'y trouver des bas , un corset ,  
Une veste avec un bonnet ;  
Mais pour le mieux il faudra faire ,  
Et commencer par le plus nécessaire.  
Avec l'ardeur qu'inspire le besoin  
On alloit se mettre à l'ouvrage ,  
Lorsqu'on vit arriver de loin  
Un grave personnage ;  
C'étoit un saint dervis. « Femme , à quoi pen-  
» ses-tu ,  
» Dit-il en approchant : à quel profane usage  
» Prétends-tu détourner la laine qu'en partage  
» Mahomet se réserve ? Où donc est ta vertu ?  
» Ignores-tu que de l'année  
» La première toison au ciel est destinée ?  
» Tremble pour tes enfans ; le céleste courroux  
» Sur eux va s'alumer. Dans peu je vois ta fille  
» Expirer sur ton fils »... A ces mots la famille ;  
En offrant la toison , tombe sur les genoux.  
Aux prières du saint chacun se recommande.  
Sa colere s'apaise , il accepte l'offrande ,  
La prend , l'emporte avec dévotion ,

Et donne à tous les trois sa bénédiction :

La mere , de son mieux , & console , & rassure

Ses malheureux enfans

Que voilà restés sans chaussure ,

Et peut-être pour bien du tems.

« Pour Dieu , dit-elle , ce qu'on donne

» N'a jamais appauvri personne ;

» Il est bon , il est tout-puissant :

» A sa voix , du néant

» On vit sortir chaque être ;

» Il pourra faire naître

» De notre brebis un troupeau.

» Nombreux & beau ».

Ainsi parloit la mere tendre ,

Et toujours les enfans demeuroient attristés.

Ils n'étoient pas encor en âge de comprendre

D'aussi sublimes vérités.

J'entends d'ici le précepteur d'Emile

S'écrier en grondant : « quel sermon inutile » !

Ami Rousseau , frondez la mere & son sermon ,

Quant à moi je l'approuve ;

Il faut , j'en crois , que la raison

Dès son aurore , trouve

Dans le cœur des enfans le bon grain tout semé ;

Il en est bien plutôt germé.

Un laboureur , pour faire la semaille ;  
N'attend jamais que la seve travaille.

Tandis qu'en longs raisonnemens

Je perds ainsi mon tems ,

Notre brebis féconde

Use bien mieux du sien , & vient de mettre au  
monde

Le plus beau , le plus gros

Des agneaux

Qui soient nés dans tout le village

Depuis dix ans & davantage.

Dieu fait les bonds , les ris

De la fille & du fils.

« Maman , que je le baise. —

» Que je le baise aussi , maman ».

Et puis ils le baisoient. La mere étoit fort aise ,

Mais plus tranquillement.

De mere brebis en gésine

On prend le plus grand soin ,

On la nourrit avec du foin ,

Du son , de la farine ;

Aussi donne-t-elle du lait

En abondance

A l'agnelet

Qui déjà bondit , faute & danse.

Bientôt il mange dans la main

Des deux enfans qui de leur pain  
Retranchent la mince pitance  
Pour le nourrir.

Après eux on le voit courir ;  
Puis les quitter pour la mammelle ;

Puis retourner vers eux & courir de plus belle.  
La brebis & l'agneau , la mere & les enfans  
Étoient tous heureux & contens.

Tel est le sort des pauvres gens ,  
Un rien les rend joyeux. Au bout de quelque tems  
Le bon dervis vient faire sa visite

Dans la maison. A s'asseoir on l'invite ,  
On le fête , on lui dit : « vous nous avez bénis ,  
» Il y paroît ; notre brebis  
» A fait ce bel agneau ; bénissez-nous encore ;  
» Ayez cette bonté. Quand un saint homme im-  
» ploie

» Les célestes faveurs , sans peine il les obtient ».  
D'un ton doux il répond : « veuille le ciel pro-  
» pice

» Vous bénir , mes enfans ; qu'avec vous il bé-  
» nisse

» La brebis qui porta l'agneau qui m'appartient. —  
» A vous ? — Non pas à moi , mais au souverain  
» maître.

» Le divin Alcoran dit que tout premier né  
» En holocauste est destiné

» Au



„ Au créateur qui le fit naître.

„ Ah ! s'il m'appartenait , je vous le laisserois :

„ Mais en vous le laissant , hélas ! je trahirois

„ Le terrible devoir de ministre & de prêtre ;

„ J'attirerois sur moi , sur vous aussi peut-être ,

„ La colere des cieux „.

Il finit ce discours tendre & dévotieux

Par emporter l'agneau. Que chacun se figure ,

Comme il pourra , l'affliction ,

Les cris , le désespoir , la désolation

De la pauvre famille ; en faire la peinture

Me causeroit trop de douleur.

La veuve , n'écoutant qu'une sombre fureur ;

Dit : « tu n'en feras plus pour un si méchant

„ homme

„ De toisons ni d'agneaux „. A ces mots elle

assomme

D'un coup de massé la brebis.

Revenant sur ses pas , le tranquille dervis

Lui dit : « ma chere sœur , vous l'avez immolée ;

„ C'est donc une victime. Aux termes de la loi ,

„ Les intestins , les pieds , la tête sont à moi ;

„ Coupez-les proprement „. La veuve désolée

Dit : « maudite brebis ! maudit soit le moment

„ Où pour toi je donnai ce que j'avois d'argent !

„ Ah , vous l'avez maudite ; elle est sous l'ana-

„ thème ,

Reprit l'homme de bien :

- » Laissez , laissez , ne coupez rien ;
  - » Tout animal maudit doit à l'Être suprême
  - » Être offert en entier : gardez-vous d'y toucher ;
  - » Ce seroit , mon enfant , mortellement pêcher ,
  - » Et pour toujours vous rendre immonde.
  - » Adieu , ma fille , adieu ; pour les biens de ce
  - » monde
  - » N'ayez plus tant d'amour ; c'est un foible roseau :
  - » Malheur à qui sur eux se fonde ».
- Il dit , puis emporta la brebis & l'agneau.



Le dervis , retourné dans sa dervicherie ,  
 Vit qu'il ne pourroit seul manger tant de mouton.  
 Pour en venir à bout , il prie  
 Les autres dervis du canton.  
 Il met aussi de la frérie  
 Un vieux marchand Arménien.  
 Ce marchand étoit veuf , ignorant & fort riche ,  
 Sans héritiers connus , point avare , point chiche :  
 Voilà bien des motifs d'attirer le chrétien ,  
 A force de caresses ,  
 De soins , de politesses ,  
 A prendre le turban.  
 Aussi le saint dervis ne s'en faisoit pas faute.

Déjà les conviés sont rendus chez leur hôte ;  
On jase , on déraisonne , on cite l'alcoran ,  
On prouve que le ramazan  
Fut établi pour la canaille ;  
Que si l'on a perdu la dernière bataille ,  
C'est qu'un visir n'a pas consulté le divan.

Pendant que sur ces points avec chaleur on braille ,  
Une esclave charmante a servi le repas.  
On place le marchand au haut bout de la table ,  
On lui fait les honneurs , & d'un air agréable  
On lui sert le premier les morceaux délicats.  
Les vins de Ténédos, & de Chypre , & d'Allone ,  
Sont par la jeune esclave à la ronde versés.  
Chaque dervis reçoit , les yeux presque baissés ,  
Dévotement ce qu'on lui donne ,  
Et ne dit jamais c'est assez.

Tandis qu'à plaisir on s'abreuve ,  
Et qu'on se met en belle humeur ,  
On se moque un peu de la veuve  
Et de sa dévote frayeur.  
Tous à sa santé veulent boire ;  
Tous au maître de la maison  
Vingt fois font raconter l'histoire  
De l'agnelet , de la toison ,

Enfin de la brebis. Et puis , comme on peut croire ,  
A chaque article on rit de la simplicité  
D'une pauvre femme assez bête  
Pour se soumettre en toute humilité  
Aux loix d'un alcoran fabriqué dans la tête  
Du fin dervis. L'Arménien  
Observe tout & ne dit rien.

Le plus vite qu'il peut , au sortir de la table ,  
Il s'esquive en donnant tous les dervis au diable ;  
S'en va se faire instruire & demeure chrétien ;  
Et cette loi d'amour , en éclairant son ame ,  
En fait un homme tout nouveau.

Il fait chercher la pauvre femme ,  
Et lui donne un nombreux troupeau.  
Et lorsque le dervis revint pour le séduire ,  
Avec un zèle saint , on l'entendit lui dire :  
« Va , fuis , vil imposteur , ton peu de charité  
» Me prouve que ton culte est une absurdité ».



## LES QUI-PRO-QUO DE BACCHUS.

## C O N T E.

**L**ES dieux ont bonne intention ;  
Au mieux ils feroient toute chose ,  
Si ce n'est que par fois une trop forte dose  
De nectar vient troubler leur divine raison.  
En mil sept cent vingt-neuf , le deux mai , par  
exemple ,  
Ils remonterent dans leurs cieux  
Au lever du soleil , bien ivres , bien joyeux.  
( Ils venoient de souper dans je ne fais quel  
temple.)  
On les voyoit bailler & se frotter les yeux.  
Si de foibles mortels faisoient ainsi bombance ,  
On les appelleroit des gens bien scandaleux :  
Mais il ne faut jamais des dieux  
Dire au juste ce que l'on pense.  
Jupin qui dans ses mains tient la vieille balance ,  
Où le destin pese & compense  
Le fort des dieux , des rois & des honnêtes gens ;  
Ce Jupin , dis-je , avoit conservé son bon sens.  
Mais un fait qu'on ne pourroit croire ,  
Si par un grave auteur il n'étoit attesté ,

C'est que Bacchus s'en vint , en marchant de  
 côté ,  
 S'asseoir près du bureau , prit registre , écritoire ,  
 Pour faire office de greffier.

Jupin dicte : *article premier.*

*Destin de toutes les pucelles*

*Qui dans l'humain séjour*

*Naîtront en ce beau jour.*

*La premiere de ces mortelles*

*Sera coquette , & vaine , & sotte , & cetera :*

*Mais de ces gros défauts on l'indemnifera*

*En la faisant reine des belles. —*

*Reine des belles , dit Bacchus ,*

*Mais il n'avoit écrit que ces mots , rien de plus. —*

*La seconde sera contrefaite & boîteuse ,*

*Difforme à faire enfuir jusques à ses parens :*

*Mais pour dédommager la pauvre malheureuse ,*

*Ordonné qu'elle aura les plus rares talens ,*

*Sublime génie , éloquence ,*

*Des sciences , des arts profonde connoissance.*

*Depuis le mot talens tout fut très-bien écrit ,*

*Mais rien de ce qui le devance.*

*La troisieme naîtra sans graces , sans esprit.*

*Ceci par le greffier fut passé sous silence.*

Le fit-il à dessein ? ma foi je ne crois pas :  
Je crois que Jupiter avoit parlé trop bas.  
Mais il prononça fort : *bon cœur & bienfaisance ,*  
*De tous les gens de bien lui feront des amis.*

Rien de ceci ne fut omis.

Pendant que Jupiter dictoit : *second chapitre ,*  
*Chapitre des garçons , écrivez en gros titre ;*

L'ivre & distrait Bacchus

Rioit avec Momus ,

En regardant Minerve ,

Qui , d'un air de réserve ,

Rajustoit le fichu de la belle Vénus ,

Et couvroit les amours qui dormoient un peu nus.

Jupiter eut beau dire : *écrivain , à la ligne ,*

*A linea ;* le dieu qui cultive la vigne ,

Fort occupé d'ailleurs , n'entendit point cela ,

Oublia titre , à linea ,

Et de cette façon mêla

Le destin des garçons avec celui des filles.

Puis fiez-vous à ces Dieux-là

Pour régler le sort des familles.

Jupin , aux souverains voulant donner leçon ,

Et leur fournir un beau modele ,

D'un empire dota je ne fais quel garçon.

*Tu regneras , dit-il , sur un un peuple fidele ;*

*Minerve dictera tes loix.*

*Si des rivaux jaloux méconnoissent tes droits ;*

*Bellonne , Mars & la Victoire*

*Porteront tes drapeaux dans les champs de la gloire.*

*La Bienfaisance & l'Équité*

*Affises près de toi soutiendront ta couronne ,*

*Et diront à la Vérité ,*

*Qu'elle peut sans trembler approcher de ton trône.*

*Pendant un siecle entier tu seras... Des vertus*

*Jupiter fit alors une fort longue liste*

*Qu'il articula bien. Aussi le vieux Bacchus*

*N'omit pas un seul mot , & fut très-bon copiste.*

*Mais ces soins devenoient des soins bien superflus*

*Après le qui-pro-quo rapporté ci-dessus.*

*Le petit innocent qu'ainsi Jupiter dote ,*

*Peut-être pour tout sceptre a sa bêche & sa  
hotte ,*

*Et vit sans gloire au rang des manans inconnus*

*Qui font valoir leur héritage.*

*Je ne le plains pas trop , s'il est honnête , sage.*

*Revenons à notre écrivain ;*

*Mais ne nous piquons pas d'écrire*

*Tous ses torts ; j'en aurois pour trop long-tems à  
dire ,*

*Je n'aurois pas fini demain.*

*Qu'il ait mis sur son parchemin*



Fille au lieu de garçon pour conduire un empire ,

Tout au moins l'un vaut l'autre & je n'y vois qu'à rire.

Des vices , des vertus que le seigneur Jupin  
A son gré distribue au sexe féminin ,  
N'écrire que le lot qui paroît desirable ,

Sur l'autre garder le *tacet* ,

Point de mal à cela , l'erreur est excusable.

Mais las ! il fait bien pis. Le fait est incroyable ;

Et très-vrai cependant. En fermant le paquet

De tous ces biens divers , il fait un lot unique ,

Met l'adresse dessus , & la met au hasard ,

En charge le courier. Mercure aussi-tôt part ,

Traverse la plaine olympique ;

Il a déjà passé Berlin.

Comme il est venu fort grand train ,

Il s'abat sur une chaumière

Pour peigner ses cheveux dérangés par les vents ;

Au bruit qu'il fait , & la fermière ,

Et son époux , & ses enfans ,

Effrayés viennent à la porte ,

Et veulent appeller leur chien.

« Mes bonnes gens , ne craignez rien ,

» Leur dit le dieu : je vous apporte

» Pour vous & l'univers un bonheur tout nouveau ;

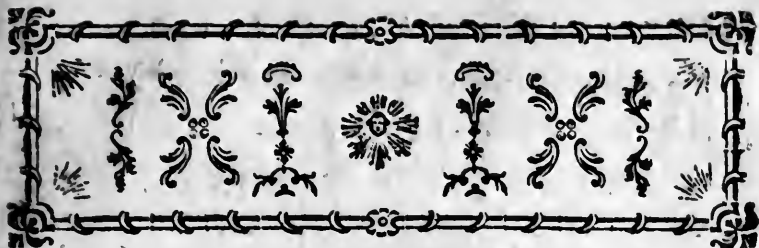
» C'est , du pere des dieux , la faveur la plus

» grande.

(Mercure, comme on voit, fait la langue allemande)

- „ Mais indiquez-moi le château. —  
„ Quel château? — D'Anhalt-Zerbst. — Auprès  
de ce coteau,  
„ A droite ; vous allez y trouver la famille :  
„ Mais entrez-y tout doucement ,  
„ Car la princesse en ce moment  
„ Vient de nous donner une fille „.





# *E P I T R E S.*

---

## *E P I T R E*

*A M O N S E I G N E U R. . .*

**C'**EST un bon maître que le roi.  
Le servir est un bon emploi ;  
A ce métier on devient riche.  
Il peut donner , il a de quoi ,  
Et , comme on fait , il n'est point chiche ;  
A de fidelles serviteurs  
Il ne plaint jamais ses faveurs ,  
S'entend quand il peut les connoître ;  
Car de vouloir que ce bon maître  
De l'état quitte le timon  
Pour aller dans chaque maison  
Voir ce qu'on fait pour son service ,  
Ce seroit un rude exercice.  
Aussi ne le boudai-je pas

(Eh, boude-t-on ceux qu'on adore) ?

De ce que je vois qu'il ignore

Que j'ai pour lui bien du tracas ,

Bien du souci , bien de la peine.

Que j'ai chaque jour sur les bras

De ses enfans demi-douzaine ,

Et plus encor , car ils sont huit.

Que je les veille jour & nuit ,

Que je les conduis à l'église ,

Les instruis & les cathéchise

Pour en faire des gens de bien ;

De cela le roi ne fait rien :

Encor un coup , je lui pardonne ;

Car il ne peut le deviner.

Mais quand vous ferez à dîner

Tête à tête , en bonne personne ,

Vous devriez bien , Monseigneur ,

Duement , l'avertir & lui dire :

« Oh ça , tenez , écoutez , Sire ,

» Je vous connois un serviteur

» Qui travaille fans récompense ;

» Cela ne vous fait point honneur.

» Ce n'est pas , à ce que je pense ,

» Votre intention. — Vraiment non ;

» Que fait-il , & quel est son nom ?

Vous lui répondrez : « il s'appelle

» Le Monnier , & de tout son cœur

» Il instruit les enfans-de-chœur  
» Qui servent la Sainte-Chapelle ».  
A cela le roi vous dira :  
« Il faut qu'on en fasse un évêque.  
Votre grandeur lui répondra,  
« Non, Sire. — Et pourquoi non? — C'est que  
» Il trouve que l'épiscopat  
» Est un trop dangereux état.  
» Il dit qu'il n'en est point capable ,  
» Et qu'il se jugeroit coupable  
» D'entreprendre plus qu'il ne peut. —  
» Et bien , qu'il soit abbé , s'il veut ,  
» Ou chanoine. — Il est philosophe ,  
» Il ne le voudra pas encor.  
» Il dit que gens de son étoffe  
» Ne doivent point rouler sur l'or ;  
» Qu'il se connoît , que l'opulence  
» Le conduiroit à l'insolence ;  
» Qu'un sage doit borner ses soins  
» A se garantir des besoins ,  
» Et se restreindre au nécessaire.  
» Il dit encor pour ses raisons. . . —  
» Qu'il aille aux petites-maisons ,  
» Ventre-saint-gris , je ne puis faire  
» Rien de mieux pour le contenter. —  
» Oh que si fait ; pour le tenter ,  
» Offrons-lui sur un bénéfice

- » Une modique pension  
» Qui de la faim le garantisse  
» Comme de l'indigestion.  
Le roi vous dira : « rien n'empêche  
» Que sur l'heure on ne lui dépêche  
» Un brevet en beau parchemin ,  
» Que je signerai de ma main.  
» Mais s'il fait encor le revêche ,  
» Je saurai bien lui faire voir  
» Qu'on doit respecter mon vouloir ;  
» Je le. . . — Sire , point de colere ;  
» Que la pension soit légère ,  
» Je réponds qu'il obéira ,  
» Et qu'il vous en remerciera ».



## E P I T R E

A M O N S I E U R L E B A R O N

D E B E A U V A I S ,

*Pour lui demander la clef de ses barrières  
de Gentilli.*

LORSQUE Paris envoya pâtre  
La tendre & sincere amitié,  
A Gentilli près de Bicêtre  
La pauvrette s'enfuit à pié.  
De ce lieu le vertueux maître,  
Par goût, bien plus que par pitié,  
La reçut, & devint le prêtre  
D'un temple rustique & champêtre  
Qu'il lui bâtit. De lieux divers  
On vit accourir à ce temple  
Tous les sages qui des pervers  
Ont fui le dangereux exemple.  
On y vit la simplicité,  
La candeur, l'ingénuité,  
S'égayer avec la décence.  
Si l'on y trouva l'opulence,

Elle s'y montra sans orgueil ,  
Elle y quitta ce fier coup-d'œil  
Qui déconcerte l'indigence.

Voyez ce que l'exemple peut.  
D'amis une troupe fidelle ,  
Sur vos plans , en cet heureux lieu ;  
Se construisit une chapelle ;  
Où loin des trompeurs & du bruit ,  
Elle va recueillir le fruit  
D'une vie innocente & pure.  
Votre vassal. . . . .  
Est le pasteur de cette cure ,  
Et , foi de sacristain , je jure  
Qu'avec honneur il la dessert.

Tout va bien dans notre paroisse ,  
Nous y vivons heureux , contens ,  
Hors un point qui de tems en tems  
Nous trouble & nous met en angoisse ,  
Ce point c'est le mauvais chemin.  
En qualité de sacristain ,  
C'est moi qui conduis la voiture  
Qui porte pasteur & pâture.  
Cette voiture , un vieux cheval  
La traîne sans beaucoup de mal ,  
Par conséquent elle est légère ,



Mais il ne lui faut pas d'ornière:  
Or jugez si comme un chartier,  
Lorsque j'enfile le sentier  
Qui conduit à mainte carrière,  
Je jure, & frappe sans quartier  
Sur ma très-misérable bête,  
A qui je souleve la tête  
Pour prévenir tous les faux pas.  
Je sens que je me damne, hélas !  
Et qu'en jurant on ne peut faire  
Son salut. Dans cet embarras,  
Soyez mon ange tutelaire :  
C'est pour vous une mince affaire :  
Un seul petit morceau de fer,  
Qui m'ouvreroit votre barrière,  
Me retireroit de l'ornière  
Et du grand chemin de l'enfer.



## E P I T R E

A MONSIEUR LE BARON  
DE BEAUVAIS,

*Pour le jour de sa fête.*

ON les répute menteurs  
Ces messieurs les voyageurs;  
On croit qu'ils mettent leur gloire  
A bien broder une histoire.  
Pour moi je veux vous conter  
Nuement, fans rien ajouter,  
Un fait digne de mémoire.

Sur la route d'Orleans,  
Qui de voyageurs fourmille;  
J'ai vu tantôt deux enfans,  
L'un garçon & l'autre fille.  
La fillette cheminoit  
D'un air modeste & tranquille;  
Le garçon alloit, venoit,  
Trottoit, sautoit, gambadoit,  
Et, comme un vrai petit-gille,  
Vers les champs & vers la ville

Tour à tour se retournoit.  
Souvent il laisse derriere  
Sa compagne qui d'un train  
Égal poursuit son chemin  
Sans trop faire de poussiere :  
Mais l'évaporé lutin ,  
Gambillant dans chaque orniere ,  
Nous en fait des tourbillons  
Plus que quatre postillons.

Je joins ces enfans sans peine ,  
( J'étois en cabriolet. )  
Au polisson hors d'haleine  
Je dis : « mon petit poulet ,  
» Vous êtes des plus ingambes ,  
» Mais vous n'irez pas bien loin ,  
» Si vous ménagez vos jambes  
» De cette façon. Ce soin ,  
» Dit-il fierement , m'offense :  
» Passe, ou bien crains ma vengeance.  
» Tout doux, mon cher La-terreur ,  
» Ne me faites donc point peur :  
» Puis-je de votre menace  
» Adoucir un peu l'aigreur  
» En vous offrant une place ? —  
» Et que deviendra ma sœur ?  
» Nous en ferons donc un page ? —

» Oh que non , mon équipage  
» Peut vous tenir tous les deux. —  
» Le veux-tu , sœur ? — Je le veux »  
Et les voilà dans ma chaise.  
Nous étions mal à notre aise ;  
Elle est petite pour trois.

A mon loisir j'examine  
Les yeux mutins & fournois  
Du garnement dont la mine  
M'avoit d'abord prévenu ;  
Mais quand je pus le connoître ;  
Je fus bientôt revenu  
Du goût qu'il m'avoit fait naître.  
D'un ton de vrai petit-maître,  
A sa sœur ainsi qu'à moi  
Il adresse la parole ,  
Me critique , me contrôle ;  
Prétend me donner la loi ,  
Et se charger de mon rôle.  
Par foiblesse , au petit drôle  
Je cede pour un instant  
Strapontin , & fouet , & guide.  
Le voilà qui va claquant ,  
Frappant , tiraillant la bride  
De mon étique cheval ,  
Qui pourtant n'alloit pas mal.

Si je n'eusse ôté bien vite  
Les rênes au jeune fou ,  
Il m'auroit cassé le cou.

Je m'adresse à la petite ,  
Et lui dis : « ma belle enfant ,  
( Car en effet elle est belle ;  
Mais pour qu'elle semble telle  
Il faut bien plus d'un instant )  
» Il me paroît bien méchant  
» Votre joli petit frere ;  
» Avec un tel caractère  
» Vous avez maille à partir  
» Plus d'une fois dans l'année ».  
Elle de me répartir :  
« Dites donc dans la journée .  
» Ce que vous voyez n'est rien ;  
» Si vous le connoissiez bien ,  
» Vous sauriez. . . Mais je suis bonne ,  
» Je l'aime & je lui pardonne  
» Mainte frasque chaque jour :  
» Je ne suis point sa régente ;  
» Puis il faut être indulgente  
» Pour le petit dieu d'amour.  
» Quoi , m'écriai-je tout blême ,  
Tremblant , saisi de frayeur ,  
» C'est donc-là ce dieu trompeur

» Qui séduit... — Oui , c'est moi-même,  
» Tu le vois ce trait vainqueur ,  
» Il pourroit bien à ton cœur  
» Faire expier ce blasphême ;  
» Mais à l'amitié ma sœur ,  
» Que seule ton cœur encense,  
» J'immolerai ma vengeance.  
» Ne crains rien de mon courroux ;  
» Sois arbitre & juge-nous.

» Je prétends que sans mes flammes  
» Il n'est point de vrai bonheur ;  
» Ma sœur dit qu'aux tendres ames  
» Elle offre un bien plus flatteur.  
» A Gentilli sous Bicêtre ,  
» Elle a , dit-elle , une cour ;  
» C'est-là que je dois connoître  
» Qu'aux doux plaisirs de l'amour  
» Son plaisir est préférable,  
» Je veux le voir ce séjour  
» Si charmant , si délectable ;  
» Où l'on vit heureux sans moi,  
» Mais dis , que t'en semble à toi ?  
» Allons , sans crainte , prononce ;  
» Condamne-moi si j'ai tort. —

» Je crains bien que ma réponse ,

» Amour , ne vous fâche fort.  
» Je ne suis flatteur ni traître ,  
» Et votre sœur a raison.  
» Je connois l'aimable maître  
» De cette heureuse maison ;  
» Son ame pure est le trône  
» Dont votre sœur a fait choix ;  
» Cent cœurs forment sa couronne  
» Et suivent ses douces loix.  
» Près du trône , la Sagesse  
» Avec un souris caresse  
» La décente Volupté ;  
» On y voit la Vérité  
» S'unir à la Politesse ;  
» On y voit l'Aménité  
» Qui par sa douceur invite  
» L'humble & timide Mérite  
» A s'asseoir à son côté.  
» Amour , ce fougueux délire,  
» Ces transports impétueux  
» Qu'on ressent dans votre empire  
» Valent-ils » ? ... Au même instant,  
Dans les cieux l'Amour s'envole  
Avec un air menaçant :  
Mais l'Amitié , m'embrassant ,  
De son courroux me console.  
« Sous ma garde ne crains rien ,

» Dit-elle , je saurai bien  
» Contre l'Amour te défendre.  
» Mais ici je veux descendre ,  
» Nous sommes prêts d'arriver ;  
» Tu fais bien où me trouver ;  
» Chez Michel je vais t'attendre.  
» Pour toi je le préviendrai ;  
» Je m'en flatte , j'obtiendrai  
» Qu'il accepte ton hommage.  
» De l'amitié le langage  
» Ne lui peut être suspect.  
» Faire agréer ton respect ,  
» C'est mon affaire & mon rôle ».  
M'a-t-elle tenu parole ?





## E P I T R E   B A V A R D E

A   M.   A U B R I ,

*Chevalier de saint Michel , Architec̃te du  
Domaine , pour lui demander une marche  
d'escalier.*

LE roi fait bien tout ce qu'il fait.  
Vous êtes né pour tout bien faire.  
Sa Majesté , par un brevet ,  
M'a fait présent d'un presbytere ;  
C'est bien fait à Sa Majesté ,  
Puisqu'elle a mis en sûreté  
Mon honneur , mon corps , ma fortune ,  
Contre la fureur importune

. . . . .

Le roi fait donc bien ce qu'il fait ,  
Ce point est sûr ; tout bon sujet ,  
Dans son cœur en a preuve claire.  
Vous êtes fait pour tout bien faire ;  
Sans m'amuser à le prouver ,  
Il me suffit de vous trouver  
Le moyen de mettre en pratique  
La bienfaisance dont se pique

Votre cœur juste & généreux  
Que ses bienfaits rendent heureux,  
Or cette trouvaille est facile.

La maison qui me sert d'asyle  
Se trouve dans l'alignement  
Du quai des Orfevres allant  
A la premiere présidence.  
Par révérence , j'aurois dû ,  
Ou j'aurois dû par révérence  
Nommer d'abord la présidence ;  
La rime ne l'a pas voulu ,  
Force est de suivre sa méthode.

Pour rendre la pente commode ,  
Quand vous baissâtes le terrain ,  
Le terrain ou bien la chaussée ,  
Ma maison devint exhaussée  
De la valeur d'un pied tout plein.  
Ce fut beaucoup d'honneur pour elle.  
Mais il survint une querelle  
Entre trois marches d'escalier  
Qui conduisent à mon pallier  
Et certaine marche nouvelle  
Qu'il falloit leur associer.

Madame premiere ascendante

Fut sur-tout fort récalcitrante ,  
Gronda , tempêta , fit fracas ,  
Et jura de garder le pas.  
Elle avoit tort , c'étoit le prendre  
Par trop haut, On lui fit comprendre  
Que sans l'obliger à céder ,  
Il étoit aisé d'accorder  
Leurs contradictoires demandes.

Un milicien d'Outrequin  
Fit comme jadis Charles-quint  
Avec deux hargneuses flamandes,  
Sept ou huit gros pavés de grès  
Qu'il appareilla mal exprès  
Pour leur ôter toute apparence  
D'escalier , ou marche , ou degré ,  
Firent que premiere eût juré ,  
Et juroit par sa contenance ,  
Qu'elle avoit toujours conservé  
Son accoudoir sur le pavé.

Dans l'escalier hiérarchie  
Voilà donc la paix établie  
Sur un solide fondement.  
Ce n'est point une paix plâtrée ,  
C'est une paix bien assurée ,  
Une paix à sable & ciment,

Je n'ai point encor dit comment  
Vous pouvez me rendre service ;  
Nous y viendrons tout doucement.  
Briéveté n'est point mon vice ;  
Puis il faut que je vous punisse ,  
Beau sire , d'avoir exigé  
Qu'en rimes je vous écrivisse :  
N'esperez pas que je finisse ,  
Sans vous avoir bien corrigé  
D'un aussi bizarre caprice.

A notre escalier revenons ,  
Comme Dandin à ses moutons.  
Je vous ai dit que le manœuvre  
Qui des grès fut metteur-en-œuvre ,  
Les avoit fort mal assortis ,  
Mal arrangés & mal fertis.  
Vous jugez bien en conséquence  
Que le degré formé d'iceux  
Est étroit , disjoint , raboteux ,  
Et qu'on ne peut en conscience  
Sur un pas aussi dangereux ,  
Sans savoir s'il aime la danse ,  
Exposer un pauvre goutteux ,  
A faire le faut périlleux.  
Car vous faurez qu'en héritage  
Défunt mon pere , pour tout bien ,

M'a laissé la goutte en partage :  
Mieux valoit ne me laisser rien.  
J'ai fait valoir ce patrimoine ;  
Il a prospéré tant & plus ;  
J'en suis quelquefois si perclus ,  
Qu'on me prendroit pour un chanoine ;  
Non pour un chanoine méchant ,  
Inquiet , blême , atrabilaire ,  
Qui nuit & jour songe à mal faire ;  
Mais pour un chanoine gourmand ,  
Qui dort , mange , boit & digere ,  
Médit un peu des bonnes gens ,  
Seulement pour passer le tems ,  
Et se délasser du bréviaire.

La goutte n'est pas tout encor ;  
J'héberge en ma pauvre cervelle  
De folie un double trésor ,  
Et chacune des deux est telle  
Que , pour me conserver le cou ,  
Il faudroit double garde-fou ,  
Garde-fou marchant à ma suite ,  
Attentif à choyer ma peau ,  
Redressant mes pas , ma conduite ;  
Tel enfin que frere Chapeau ,  
Escortant un profès jésuite.

Mais n'exigeons pas que vos soins  
S'étendent sur tous mes besoins ;  
Cette faveur seroit trop forte.  
Daignez seulement faire enforte  
Que sans augmenter le danger  
Qu'en tous lieux avec moi je porte ,  
Je puisse passer par ma porte  
Sans être obligé de changer  
Ma charge de vivant-bon-diable ,  
Contre un brevet de trépassé.  
Et quand un hasard favorable  
Du *requiescat in pace*  
Me sauveroit , seriez-vous aise  
Qu'un beau matin le Carpentier ,  
Cochin , Perronet , Gendrier ,  
Et de leurs pareils quinze ou seize ,  
Qui sont amis chauds comme braise ,  
En grondant vinssent vous crier :  
» Notre bon ami le Monnier ,  
» En cherchant la rime d'ingambe ,  
» Vient de se fracasser la jambe  
» Sur votre maudit escalier ;  
» Ou bien , en chantant un air grave ,  
» Qui va du grenier à la cave ,  
» Contre terre il a fait du nez  
» Un bémol des mieux détonnés ».

Pour vous épargner ce reproche ,  
Et conserver un bon garçon ,  
Qui quelque jour chez de la Roche ,  
Entre la poire & la brioche ,  
Vous entonnera la chançon  
De saint Michel votre patron ,  
Au lieu de huit morceaux de roche ,  
Faites mettre par un maçon  
Une bonne marche de pierre  
Qui me sauvera de la bierre  
Et de tout mauvais horion.



## E P I T R E

*Des Chapelains & Clercs d'une église  
collégiale à leur Chapitre.*

C E n'est pas tout que d'être humain ,  
Avec jugement il faut l'être.  
Le zele du Samaritain  
Plait bien mieux au souverain maître ;  
Que l'indifférence du prêtre  
Qui détourne la vue & passe son chemin ;  
Mais tout le beau zele que montre  
L'homme de Samarie au blessé qu'il rencontre ,  
Au lieu de le guérir , peut abrégér ses jours ,  
S'il s'y prend gauchement pour lui donner secours.  
On le répète encor , ayons de la tendresse  
Pour les infortunés , les pauvres souffreteux ,  
Mais à ce sentiment joignons un peu d'adresse ,  
Sans quoi nos soins pourroient devenir dangereux.  
Ceci posé , souffrez , Chapitre vénérable ,  
Humain , généreux , charitable ,  
Que de l'humble raison nous portions le flambeau  
Sur un réglemement tout nouveau  
Emané de votre prudence.  
Ce réglement porte en substance

Qu'au



Qu'au chapelain ou clerc qui malade sera

Chaque jour on retranchera

Portion de sa subsistance.

Nous avouerons qu'à bon dessein

Par vous cette regle fut faite.

Vous nous traitez comme on vous traite,

Peut-on mieux traiter son prochain ?

Dans vos infirmités un prudent médecin

Vous ordonne austere diette,

Et la diette vous guérit :

A votre corps , à votre esprit

Elle rend leur vigueur premiere.

Or ce qui vous fut salutaire ,

Votre bonté nous le prescrit ,

Fait plus , nous le rend nécessaire.

C'est nous prouver , zelés docteurs ,

Qu'à notre guérison vos cœurs

Prennent l'intérêt le plus tendre :

Mais daignez écouter ; nous vous ferons com-  
prendre

Qu'un régime utile pour vous

Ne sauroit être bon pour nous.

Grace à tous vos calculs , notre collégiale ,

Lorsque soir & matin nous occupons la stalle ,

Par jour nous donne vingt-cinq sous ;

Vingt-cinq sous pour la nourriture ,

Frais de toilette & de parure ,

Rabats , furplis , camail , tabac ,  
Un peu de poudre & de frisure ,  
Le blanchissage & la chaussure .  
Vous voyez que notre estomac ,  
Au lieu de ces longues frairies  
Où l'on vous voit officier ,  
Fait des vigiles , des feries ,  
Qu'on ne trouva jamais dans le calendrier ;  
En desirez-vous une preuve ?  
Prononcez dans notre maison  
Le vieux mot indigestion ,  
Vous verrez que l'expression  
A la plupart semblera neuve .  
Encore si parmi nous il en est deux ou trois  
Pour qui ce terme soit de style ,  
C'est qu'ils ont le bonheur par fois  
De se ravitailler en ville .  
Vous le voyez , Messieurs , c'est s'y prendre à re-  
bours  
Que de vouloir guérir à force d'abstinence  
Gens pour qui mardi gras & les autres grands  
jours  
Sont de vrais jours de pénitence .  
  
A présent que la vérité  
Vient d'éclairer votre bonté ,  
Nous espérons , Seigneurs , que votre bienfaisance

Des chapelains & clerks doublera la pitance ,  
Lorsque vous les verrez haves , secs , affoiblis ,  
Réduits par trop de jeûne à rester dans leurs lits.  
Avec eux , bons Seigneurs , vous ne voudrez pas  
faire

Ce qu'avec ses enfans faisoit certaine mere  
Qui prétendoit... Tenez , nous allons vous conter  
En très-peu de mots son histoire,  
Du fait on ne sauroit douter ,  
En Picardie il est notoire,

Près d'Amiens une femme avoit plusieurs enfans ,  
Les uns encor petits , d'autres déjà plus grands.

« Mon Dieu , qu'ils sont gentils , disoit une voi-  
sine ,

» Qu'ils ont de jolis traits ! qu'ils ont de beaux  
» grands yeux !

» Belle bouche , beau teint , tout beau jusqu'aux  
» cheveux.

» C'est bien dommage que leur mine

» Soit triste , morne , & sombre. — Oh pour cela ;  
» c'est vrai ;

» Mais jarni ce n'est pas ma faute ,

» Car pour les en guérir je tiens la verge haute ;  
» Par jour il m'en coûte un balai ».



## E P I T R E

*A M A D A M E D E . . .**Le jour de sa fête.*

RESPECTEZ, je vous le conseille ,  
Et ces déesses , & ces dieux  
Dont on nous raconte merveille ;  
Mais qu'ils se tiennent dans leurs cieux  
S'ils veulent que je les honore :  
Quand ils viennent en ces bas lieux ,  
Ils sont des gens bien scandaleux.

Tantôt , au lever de l'aurore ,  
J'étois dans la boutique où Flore ,  
Pour attirer les acheteurs ,  
Étale ses douces faveurs.  
J'ai vu de ces dieux une bande ;  
En vain j'ai voulu les compter ,  
Ils étoient près de la marchande ,  
Et paroïssent se disputer.  
J'approche , à loisir j'examine ;  
Et leur contenance , & leur mine ;  
Je les ai bientôt reconnus.  
J'ai vu d'abord dame Vénus ,

Qui , pour fouiller dans une hotte ,  
Alongeoit de beaux bras tout nus ,  
Et puis des Amours sans culotte  
Et dona Minerve en capotte ,  
Et le grand flandrin de Phébus ,  
Couronné de bouts de chandelle ,  
Des Jeux & des Ris la scéquelle ,  
Graces , Plaisirs , & *catera* ,  
Tels qu'on les voit à l'opera.

Le long du quai de la fêraille  
On voyoit courir la canaille  
Pour prendre part à leur débat.  
J'imaginois être au fabat ,  
Tant ils faisoient de tintamarre ,  
De bacanal & de bagarre :

« A moi la plus brillante , à moi. —

» Vous ne l'aurez pas sur ma foi. —

» Dépêchez-vous , que l'on me serve ;

» Apprenez que je suis Minerve. —

» Minerve tant qu'il vous plaira ;

» Minerve après nous en aura.

» Qu'en veut faire cette bigotte ?

» Prétend-elle faire sa cour

» A quelque Charlot en ce jour ? —

» Non , c'est pour ma chere Charlotte. —

» Sa chere Charlotte est fort bon !

Reprend aigrement Apollon ,  
» Qui donc , s'il vous plaît est son maître ?  
» Ce n'est pas moi , dit Cupidon ,  
» Mais de bon cœur je voudrois l'être ;  
» On verroit moins de malheureux :  
» Je ne regne que dans ses yeux.  
» Moi dans son cœur , dit la déesse  
» De la vertu , de la sagesse.  
» Elle regne par mes talens ,  
Reprend l'inventeur de la lyre :  
» C'est moi qui régis ses accens ,  
» Quand par un sublime délire  
» Elle enchante & ravit les sens.  
» Quoi , dit la reine de Cythere ,  
» Le don de charmer & de plaire ,  
» A vous entendre , n'est donc rien ?  
» Sachez qu'il est le premier bien.  
» Charlotte est mon plus bel ouvrage ,  
» C'est me faire un cruel outrage  
» De prétendre » . . . Chaque marmot  
Pour sa maman lâche son mot ;  
Ris , Jeux , Plaisirs , Amours & Graces ,  
Disent qu'ils volent sur ses traces ,  
Et qu'ils doivent avoir leur part . . .

Voyant qu'il étoit un peu tard ,  
Et que de ces dieux la querelle

Comme eux devenoit éternelle,  
Je vous les ai tous plantés-là,  
En prenant la fleur que voilà :  
Puisse-t-elle vous être un gage  
De mon tendre & sincere hommage.

Si ces dieux ont pu s'accorder ,  
Ils ne doivent guere tarder :  
Vous les verrez bientôt paroître  
Chacun avec un gros bouquet.  
Ceci pourtant n'est qu'un peut-être ;  
Car s'ils étoient pris par le guet....

F I N.





# R É P O N S E

## *Aux questions sur la traduction de TERENCE.*

**P** LUSIEURS parens & plusieurs maîtres m'ont demandé de leur expliquer les moyens de rendre utile aux jeunes gens la traduction de TERENCE que j'ai faite pour eux sur le texte corrigé à l'usage des classes. J'ai fait cette explication dans la préface de Terence. On ne la trouve pas assez détaillée ; on a raison. Je vais entrer dans un plus grand détail.

Peres tendres , qui avez à cœur l'instruction de vos enfans , & vous , instituteurs particuliers , qui secondez des desirs aussi louables , causons ensemble. Je vais vous expliquer un procédé que j'ai toujours vu réussir.

Dès que votre élève saura décliner & conjuguer ; au lieu de lui faire apprendre les regles de la syntaxe qui le fatigueroient , parce qu'il n'en sentiroit pas l'utilité , ouvrez-lui Terence. D'abord faites-lui lire une phrase de la traduction ; il l'entendra. Qu'il lise ensuite cette phrase dans le texte ; il saura qu'elle doit signifier ce que dit la traduction ; mais il ne verra pas qu'elle le signifie. Alors arrangez-lui les mots dans l'ordre de la construction latine. Au lieu de lui faire chercher ces mots dans le dictionnaire , où il trouveroit plusieurs significations dont le choix l'embarrasseroit ; dites-lui la vraie signification de ces mots

dans la phrase qu'il a sous les yeux. Demandez-lui le cas , le genre & le nombre des noms ; le mode , le tems , la personne & le nombre des verbes. Il les dira puisqu'il fait décliner & conjuguer. Demandez-lui pourquoi le nom qui commence la phrase est au nominatif. Il ne pourra vous répondre. Cherchez alors dans la syntaxe la règle qui dit que tout verbe doit avoir un nominatif : faites-lui en la lecture & l'explication. Suivez cette méthode pour le verbe & son régime , pour les prépositions & leur régime , &c. &c. Vous n'irez pas vite , mais vous conduirez votre élève par un sentier sûr , amusant & abrégé. En peu de tems toutes les règles lui seront familières. Il les aura apprises sans s'en appercevoir. Elles tiendront dans sa mémoire par le raisonnement. L'exemple & le précepte y seront entrés de compagnie.

Quand vous aurez cheminé de cette manière pendant quelque tems , posez la main sur la traduction ; faites chercher à votre élève le sens du latin. Aidez-lui s'il se trouve trop embarrassé. Quand il aura trouvé le sens , ôtez la main , laissez lui voir la traduction. Il s'applaudira de s'être rencontré avec le traducteur. Lorsque la traduction s'éloignera de la marche du latin ( ce qui est rare ) expliquez-lui par quelle raison le traducteur a pris ce parti. Peut-être l'élève le sentira-t-il lui-même par l'obscurité , l'embarras , le louche que jetteroit dans la phrase une explication plus littérale. Les notes à cet égard pourront vous servir dans plusieurs occasions.

Avec cette méthode , qui n'a rien que d'amusant pour le maître & l'élève , les progrès seront

rapides. Vous n'aurez pas lu un acte que l'enfant marchera presque seul ; vous n'aurez pas lu une comédie qu'il n'aura plus besoin de cette lisière.

Pour lors ( selon l'âge & le degré de conception de l'enfant ) faites-lui remarquer l'élégance , le naturel , la vivacité , &c. qu'a mises , ou qu'auroit dû mettre le traducteur dans le dialogue. Critiquez avec lui l'ouvrage. Ce sera le moyen de lui former le goût. Pour lui former le cœur , faites-lui remarquer les passages de saine morale , les beaux traits de nature qui sont répandus en foule dans Terence. Il n'est pas besoin de les indiquer. Ne craignez point que la lecture de ce Terence puisse corrompre les mœurs de votre élève. J'ai retranché soigneusement tout ce qui peut alarmer la pudeur. Cette édition est châtiée comme celle de Port-Royal , & celle qu'on donne aux enfans dans tous les colleges.

Les raisons que j'ai eues d'offrir Terence aux enfans , préféablement à tout autre auteur latin , sont déduites dans la préface de ma traduction. Je ne les répéterai point ici. J'en ai assez dit pour répondre à la question qui m'a été faite de plusieurs côtés.

## D E P L A U T E .

Les amateurs de Plaute , & ils sont en grand nombre , me demandent & me font demander la traduction de cet auteur. Je dois la donner , disent-ils , en reconnoissance de l'accueil favorable que le public a bien voulu faire à mes traductions de Terence & de Perse. Je sens vivement ce que je dois au public. Quoique la traduc-

tion de Plaute soit une tâche longue & pénible, la difficulté ne me rebuterait pas si j'étois assuré de réussir.

Je crois entendre Plaute, mais je ne suis pas certain de pouvoir le rendre. Et quand je le rendrois d'une manière un peu supportable, mon ouvrage ne plairait peut-être pas encore. Plaute est rempli de mauvaises pointes, de plats jeux de mots qui ont pu amuser de son tems, mais qui déplaissent du tems d'Horace.

*At nostri proavi Plautinos & numeros &  
Laudavere sales : nimum patienter utrumque ,  
Ne dicam stultè , mirati.* Hor. de art. poet.

Ces jeux de mots ne peuvent passer d'une langue dans une autre. Des exemples le prouveront. Deux valets s'abordent ; l'un s'informe de la santé de son camarade par ces mots : *ut vales ?* Réponse. *Num medicus ?* Es-tu médecin ? La réplique, *una littera plus*, je suis une lettre de plus, peut-elle devenir claire en françois ? Devinera-t-on que le valet veut dire qu'il est *mendicus* & non *medicus* ? Autre exemple. Un maître appelle son esclave *Milphio* : *heu , Milphio , ubi es ?* Le valet répond : *assum apud te eccum.* Le maître reprend : *ego elixus sis volo.* Traduisons. *Hola , Milphion , où es-tu ? — Me voilà près de vous. — Je t'aimerois mieux bouilli.* Quel sens présentera cette traduction ? Aucun ; à moins que l'on n'explique au lecteur que Plaute a joué sur le mot *assum* ; que ce mot dans l'intention du valet signifie *adsum*, & que le maître entend, ou feint d'entendre, le participe *assus* à l'accusatif.

De pareilles platitudes plairoient-elles quand

on pourroit les traduire fidèlement ? Si on ne les traduisoit point , ou qu'on les rendît par des équivalans , le lecteur n'accuseroit-il point le traducteur d'infidélité ?

Plaute est souvent licentieux. Les mœurs exigeroient plus qu'une gaze sur beaucoup d'endroits capables de blesser la pudeur. Mais quand les obscenités sont en action ou en situation , le seul parti à prendre seroit de les supprimer , au moins dans la traduction. Une traduction ainsi altérée ou tronquée plairait-elle ?

Voilà les raisons qui me détournent de la traduction de Plaute. Voici les motifs qui me porteroient à le traduire. Plaute est un poëte plein de de génie , de verve & de ce qu'on appelle *vis comica*. Son style est élégant & pur , vif & rapide. Quand Plaute est bon il est excellent. Il est peu connu. Nous n'en avons que de mauvaises traductions. Celle de Geudeville a tous les défauts que peut avoir une traduction. Celle de Limiers est un peu plus supportable ; mais elle est souvent infidelle & toujours froide. Ni l'une ni l'autre ne peut donner une juste idée du mérite de Plaute. Aussi Plaute est-il très-diversément jugé. Ceux des lecteurs qui ont eu la patience de le méditer assez pour parvenir à l'entendre , l'exaltent avec excès. Ils se dissimulent par des éloges outrés , qu'ils ont perdu bien du tems & de la peine. Ceux qui ont essayé de l'entendre & qui se sont rebutés , le blâment , le dépriment avec humeur , pour ne pas convenir qu'ils n'ont pu le déchiffrer. On est partagé sur Plaute comme sur Rabelais , auquel il ne ressemble pas mal , par le génie , l'obscurité & l'indécence.

Tout en balançant si je traduirois , ou non Plaute , tout en pesant les motifs de part & d'autre , j'ai traduit la piece des Menechmes. C'est un acte d'obéissance aux personnes qui me sollicitent de traduire tout Plaute. Je donnerai cette piece au premier libraire qui voudra l'imprimer. Le public jugera sur cet échantillon si l'ouvrage entier lui plairait ou non. Je me déciderai d'après son jugement.

J'ai choisi la piece des Menechmes , parce que nous en avons une imitation en françois , & parce que j'ai un grand changement à proposer dans la coupe des actes. Je place , sans autre autorité que le bon sens , le commencement du cinquieme acte au vers :

*Lumbi sedendo , oculi spectando dolent ,*

qui dans toutes les éditions est le sixieme vers de la scene troisieme du cinquieme acte.

Si le lecteur veut ouvrir son Plaute , & chercher le vers qu'on vient de citer , il verra que , six vers plus haut , le vieillard est parti pour aller chercher un médecin ; que Menechme resté seul en scene n'a débité que cinq vers avant le retour de ce vieillard. Il verra plus bas que ce vieillard en arrivant se plaint d'avoir attendu long-tems le médecin ; que le médecin lui a raconté deux cures qu'il vient de faire ; qu'ils ont causé ensemble de la maladie de Menechme , &c. & tout cela pendant le tems qu'il a fallu pour déclamer cinq vers. Où est la vraisemblance ? Ce seroit faire injure à la pénétration du lecteur que de vouloir lui prouver plus longuement une vérité qui n'a besoin que d'être montrée pour être sentie. Il est clair que

L'acte cinquieme doit commencer au retour du vieillard. Il est étonnant qu'aucun éditeur , aucun commentateur ne s'en soit apperçu , qu'ils n'aient pas même fait une scene nouvelle à l'arrivée de ce vieillard. Pour ne pas abuser de la patience du lecteur , je n'indiquerai point ici les autres changemens & les autres corrections qui me paroissent utiles à faire dans le texte de Plaute ; ils sont en trop grand nombre. Je ferai part bien volontiers de mes observations & de mes doutes à ceux qui voudroient donner une édition de ce poëte , & je soumettrois mes opinions à leurs lumieres.

La typographie est portée de nos jours à un haut degré de perfection. C'est bien dommage que chaque éditeur copie toutes les fautes des éditeurs qui l'ont précédé , & en fasse de nouvelles. Il arrive de-là que plus on imprime un auteur , plus il est défiguré.

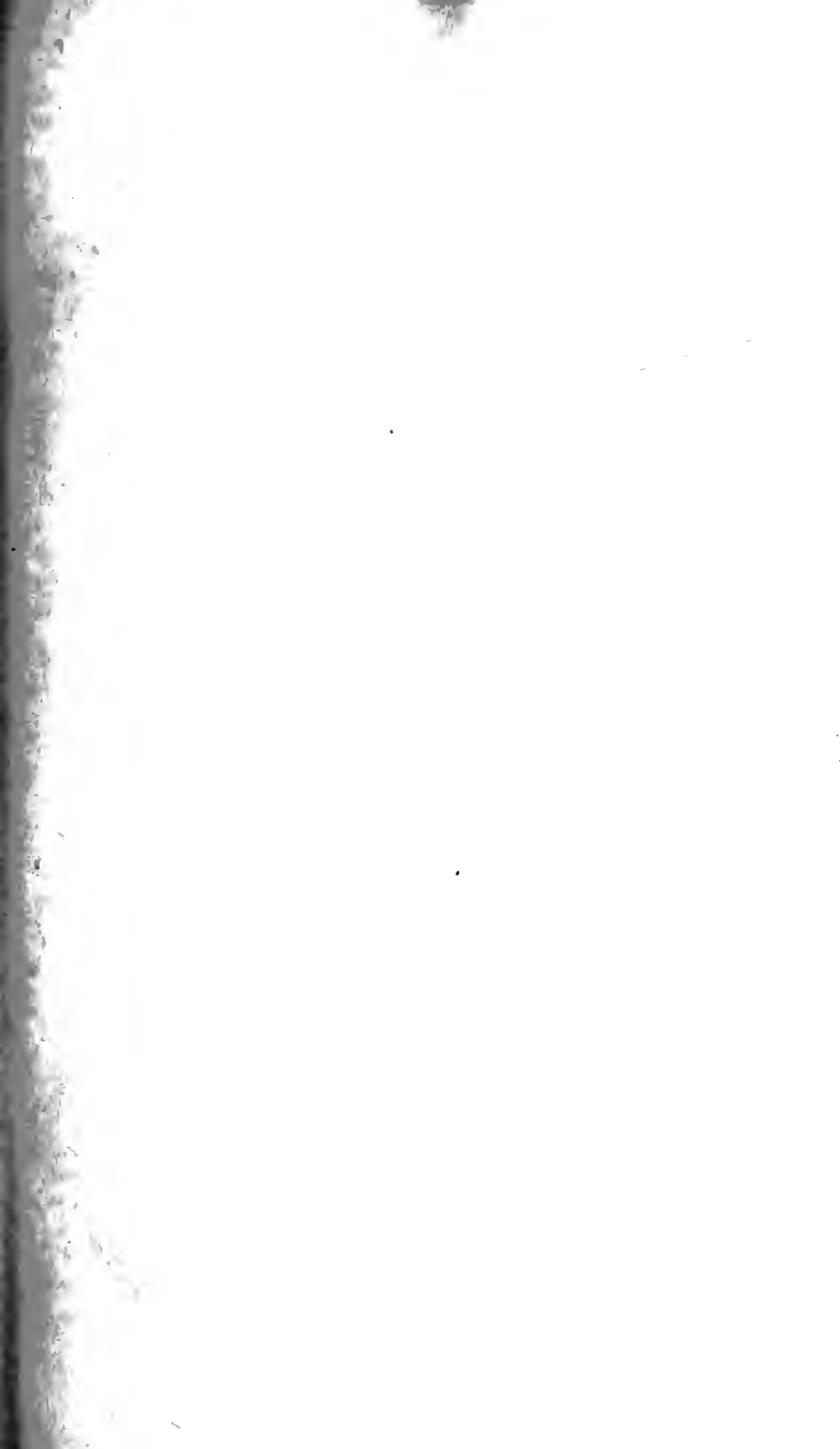
On vient de m'envoyer la superbe édition de Terence par Baskerwil. Je l'ai faisie avec avidité. Le livre m'est tombé vingt fois des mains , & ce n'est pas aux fautes légères que j'ai ouvert les doigts. Actes mal placés , scenes continuées lorsqu'il faudroit des scenes nouvelles , mauvais choix dans les variantes , fautes de ponctuation , fautes d'impression ( faciles à corriger à la vérité , mais toujours désagréables ) , fautes d'éditeur qui donnent des contresens visibles : voilà ce que j'ai trouvé dans un ouvrage imprimé avec magnificence. Devroit-on mentir quand on est si bien vêtu ? Si M. Baskerwil étoit curieux de faire un errata , je lui fournirois beaucoup de matériaux.

---

L'Approbation & le Privilege se trouvent à la  
fin des Satyres de Perse , traduites par le même  
Auteur.







**La Bibliothèque  
université d'Ottawa**  
**Échéance**

**The Library  
University of Ottawa**  
**Date due**

--	--	--	--



a39003



009580266b

